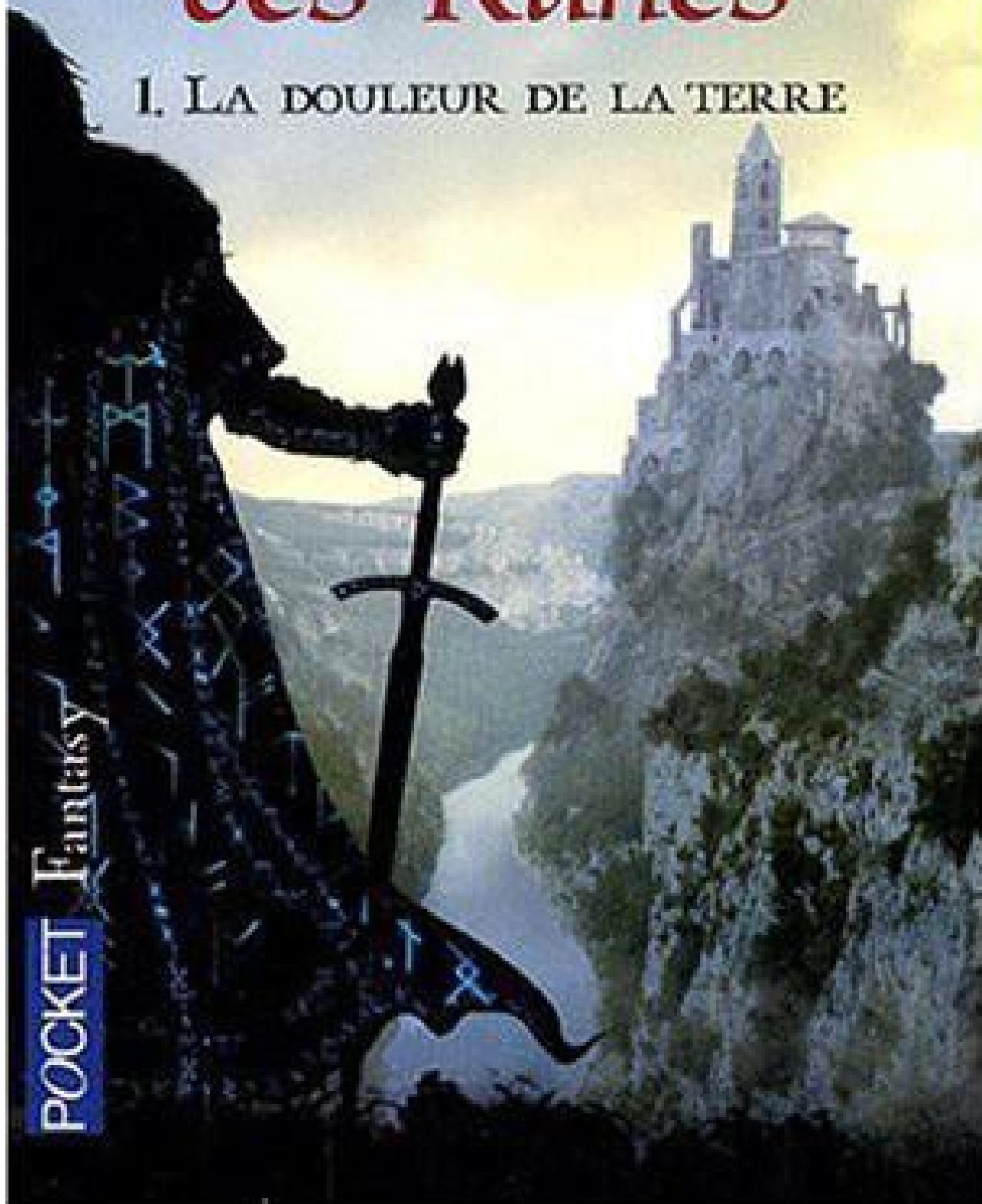


DAVID FARLAND

Les Seigneurs des Runes

I. LA DOULEUR DE LA TERRE

POCKET Fantasy



LES SEIGNEURS DES RUNES
LA DOULEUR DE LA TERRE I
LE DON D'AMOUR

LIVRE PREMIER

DIX-NEUVIEME JOUR DU MOIS DES MOISSONS

UN JOUR GLORIEUX POUR UNE EMBUSCADE

CHAPITRE PREMIER

TOUT COMMENCE DANS LES TÉNÈBRES

Les effigies du Roi de la Terre abondaient dans la cité qui entourait Château Sylvarresta. Pendues aux vitrines des boutiques, debout contre le mur d'enceinte ou clouées sur les portes, elles se dressaient à chaque endroit où le Roi de la Terre aurait pu entrer.

La plupart étaient des figurines grossières façonnées par les enfants : quelques joncs esquissant la silhouette d'un homme coiffé d'une couronne en feuilles de chêne. Devant les échoppes et les tavernes, on avait érigé des statues de bois grandeur nature, soigneusement peintes et revêtues de fines robes de laine verte.

En ce temps, on disait qu'à la Veillée d'Hostenfest, l'esprit de la terre animerait les effigies. Alors, le Roi de la Terre s'éveillerait afin de protéger les familles durant la nouvelle année et de les aider à engranger les récoltes.

C'était une saison de fête et de réjouissances. Le soir de la Veillée, le chef de famille jouait le rôle du Roi de la Terre et déposait des cadeaux devant la cheminée. A l'aube du premier jour d'Hostenfest, les adultes recevaient ainsi des flasques de vin nouveau ou des pichets de bière amère. Aux fillettes, le Roi de la Terre apportait des poupées de paille et de fleurs sauvages, et aux garçons des épées de bois ou de petites charrettes.

Ces bienfaits dispensés par le Roi de la Terre ne représentaient qu'une fraction de ses richesses, des trésors de « fruits des bois et des champs » dont, selon la légende, il couvrait ceux qui aimait la terre.

Voilà pourquoi ce soir-là, en ce dix-neuvième jour du Mois des Moissons, quatre nuits avant Hostenfest, toutes les maisons et les boutiques qui entouraient le château avaient revêtu leur parure de fête. Les échoppes, luisantes de propreté, avaient fait le plein de marchandises pour la foire d'automne qui s'annonçait déjà.

L'aube approchait, et les rues étaient désertes. Les miliciens et les jeunes mères mis à part, les seules personnes ayant une bonne raison d'être encore debout à une heure aussi tardive étaient les boulangers du roi, qui collectaient la mousse de la bière et la mélangeaient à la pâte pour que leurs miches lèvent quand viendrait l'aube.

Pourtant, les anguilles avaient commencé leur migration annuelle dans le Fleuve Wye, et cela aurait pu attirer quelques pêcheurs. Mais ceux-ci avaient relevé leurs nasses en osier une heure après minuit, et livré leur cargaison vivante au poissonnier pour qu'il l'écorche et la sale avant la seconde garde.

A l'extérieur du mur d'enceinte, les plaines verdoyantes qui s'étendaient au sud de Château Sylvarresta étaient semées de pavillons noirs, car des caravanes remontaient d'Indhopal pour vendre leur récolte estivale d'épices. Les braiments des ânes mis à part, tout était silencieux dans les campements.

Les portes de la cité étaient fermées depuis qu'on avait mis dehors tous les étrangers en provenance du quartier marchand, quelques heures plus tôt. Une poignée de ferrins exceptés, plus une créature n'arpentait les rues à cette heure.

Aussi n'y eut-il personne pour voir ce qui se tramait dans une ruelle obscure. Même le guetteur

du roi, qui avait reçu un Don de Vue de sept personnes et montait la garde dans l'ancienne aire des graaks, au dessus du Donjon des Dédiés, n'aurait pu surprendre un mouvement dans les rues étroites du quartier marchand.

Mais dans la Ruelle du Chat, à l'angle de la Promenade des Barattes, deux hommes luttèrent dans l'obscurité pour le contrôle d'un couteau.

Si quelqu'un les avait vus, il eût pensé à deux tarentules guerrières. Leurs membres s'agitaient frénétiquement tandis qu'un éclat argenté jouait sur la lame de l'arme. Leurs pieds produisaient un son étouffé sur les pavés lisses, et des grognements s'échappaient de leur bouche.

Une détermination meurtrière les animait...

Les deux hommes étaient vêtus de noir. Le sergent Dreys, de la Garde du roi, portait un uniforme brodé à l'effigie du sanglier argenté de la Maison Sylvarresta. Son agresseur arborait le burnous de coton noir typique des assassins de Muyyatin.

Le sergent Dreys pesait bien quarante livres de plus que son adversaire ; il avait reçu un Don de Force de trois hommes et pouvait soulever cinq cents livres à bout de bras. Pourtant, il craignait de perdre cette bataille.

Seule la lueur des étoiles éclairait la ville, s'infiltrant à peine dans la Ruelle du Chat. Celle-ci mesurait cinq pieds de large, et les maisons à trois étages qui la bordaient s'étaient affaissées sur leurs fondations au point que les pignons de leurs toits se rejoignaient presque au-dessus de la tête de Dreys.

Le sergent ne voyait pas grand-chose de son agresseur à part l'éclat de ses yeux et de ses dents, et celui de l'anneau de perle qui ornait sa narine gauche.

Une odeur d'humus se dégageait de la tunique de l'homme ; son haleine sentait l'anis et le curry.

Non, Dreys n'était pas prêt à se battre dans la Ruelle du Chat. Il n'avait pas d'arme et ne portait que le surcot de lin qui couvrait en temps normal sa cotte de mailles, ainsi que des hauts-de-chausses et des bottes.

On ne va pas retrouver sa bien-aimée engoncée dans une armure...

Dreys était entré dans la ruelle quelques instants plus tôt afin de s'assurer que la voie était libre et qu'il ne risquait pas de tomber sur des miliciens. Derrière une pile de calebasses jaunes, près d'un des étals du marché, un raclement avait retenti.

Dreys avait pensé à un ferrin en quête de souris ou de haillons avec lesquels se vêtir. Il avait pivoté, s'attendant à voir une créature boulotte se précipiter à couvert. Au lieu de cela, un assassin avait jailli de l'ombre.

A présent, l'homme serrait son couteau et se dandinait d'un pied sur l'autre, tordant le poignet pour récupérer le contrôle de l'arme. La lame siffla dangereusement près de l'oreille de Dreys. Le sergent crut l'avoir échappé belle... jusqu'au moment où le bras de l'homme contourna sa nuque et le frappa à la gorge.

Un instant, Dreys parvint à bloquer le poignet de l'assassin.

— Au meurtre ! cria-t-il à pleins poumons.

Un espion. J'ai surpris un espion ! D'après lui, l'homme devait être en train de faire un repérage autour du château.

Dreys leva un genou et l'enfonça dans le bas-ventre de son adversaire, le soulevant de terre. En même temps, il tenta de lui arracher son couteau. L'assassin lâcha prise ; de sa main libre, il flanqua un coup dans la poitrine de Dreys.

Le sergent entendit ses côtes craquer. Visiblement, le tueur avait lui aussi reçu des runes de pouvoir. Il devait avoir la force de cinq hommes, peut-être davantage. Mais le Don de Force ne s'appliquait qu'aux muscles et aux tendons : il ne renforçait pas les os.

L'affrontement était en train de dégénérer : c'était à qui réduirait son adversaire en miettes le premier.

Dreys tenta d'immobiliser les bras de l'assassin. Ils luttèrent un moment, jusqu'à ce que des voix retentissent :

— Par ici ! Ils sont là-bas !

Quelqu'un arrivait sur la gauche, sans doute par la Rue du Bon-Marché où les maisons ne se pressaient pas autant les unes contre les autres, et où sire Guilliam avait fait construire son nouveau manoir à quatre étages. Les voix devaient être celles des miliciens que Dreys avait tenté d'éviter, et que Guilliam soudoyait pour qu'ils montent la garde devant le portail de sa demeure.

— Dans la Ruelle du Chat ! appela Dreys.

Il lui suffisait de retenir l'assassin quelques instants, de s'assurer qu'il ne le poignarde pas...

Son adversaire se dégagea et le frappa de nouveau à la poitrine, lui brisant deux ou trois côtes supplémentaires. Dreys ne sentit qu'une vague douleur : pour l'instant, il se souciait avant tout de rester en vie.

L'assassin lui arracha le couteau. Paniqué, Dreys lui flanqua un coup de pied dans la cheville droite, et sentit plus qu'il n'entendit les os se briser.

L'assassin plongea, sa lame décrivant un arc de cercle argenté au-dessus de sa tête. Dreys esquiva. Le couteau manqua sa cible, se contentant d'érafler la cage thoracique du sergent.

Dreys chercha du regard un pavé dont le mortier se serait effrité. Il lui fallait une arme.

Derrière lui se dressait une auberge appelée *l'Eglise*. Sous les clématites qui ornaient la fenêtre de devant, à côté de l'effigie du Roi de la Terre, reposait une baratte. Dreys voulut s'en emparer. Il poussa l'assassin, pensant que celui-ci basculerait en arrière. Au lieu de cela, il s'accrocha à son surcot et se contenta de pivoter sur lui-même.

Dreys vit la lame plonger vers lui. Il leva un bras pour bloquer le coup. Mais le couteau passa dessous et s'enfonça profondément dans la chair de son ventre, la déchira et remonta vers sa cage thoracique. Une douleur atroce courut dans les entrailles du sergent, gagnant ses épaules et ses bras ; une douleur si vive qu'il crut que le monde entier la sentait avec lui.

Une éternité, Dreys demeura immobile, le regard rivé sur la plaie béante. De la sueur coula dans ses yeux écarquillés. Ce maudit assassin l'avait éventré comme un poisson. Pourtant, il ne reculait pas, sa lame se frayant un chemin sanglant vers le cœur de Dreys tandis que sa main gauche cherchait quelque chose dans la poche du sergent.

Ses doigts palpèrent un petit volume à travers le lin du surcot, et il sourit. *C'est tout ce que tu voulais ?* songea Dreys. *Ce livre ?*

La veille, pendant que les miliciens faisaient sortir les étrangers du quartier marchand, un Tuulistanais qui avait dressé sa tente à la lisière des bois s'était approché de lui. Il ne parlait pas bien le rofehavanais et semblait inquiet.

— Cadeau, pour le roi, avait-il simplement dit. Toi donner ? Donner au roi ?

Courtois, Dreys avait acquiescé et jeté un regard distrait au livre. *Les Chroniques d'Owatt, Emir de Tuulistan*. Un fin volume relié de peau de mouton. Il l'avait empoché en pensant s'acquitter de la commission à l'aube.

A présent, il avait si mal qu'il ne pouvait plus ni crier ni remuer. Tout tournait autour de lui. Il se dégagea, tenta de faire demi-tour et de s'enfuir, mais ses jambes étaient aussi faibles que les pattes d'un chaton. Il trébucha. L'assassin lui empoigna les cheveux par-derrière et tira pour exposer sa gorge.

Maudit sois-tu ; ne m'as-tu pas suffisamment tué ? songea Dreys.

Avec l'énergie du désespoir, il sortit le livre de sa poche et le lança dans la Promenade des Barattes. De l'autre côté de la rue, un rosier s'épanouissait près d'une pyramide de barriques. Dreys, qui pourtant bien cet endroit, avait du mal à distinguer les fleurs jaunes dans la pénombre. Le livre y atterrit.

L'assassin jura dans sa langue et, lâchant Dreys, clopina vers le rosier.

A genoux sur les pavés, Dreys n'entendait plus qu'un bourdonnement monotone. Du coin de l'œil, il vit son agresseur fouiller les broussailles. Au même moment, trois ombres massives se précipitèrent vers lui. La lueur des étoiles se refléta sur les lames de leurs épées et sur le métal de leur casque.

Les miliciens.

Dreys s'écroula.

Sous la lumière grisâtre qui précède l'aube, un vol d'oies migrant vers le sud poussèrent des cris qui résonnèrent à ses oreilles comme les aboiements d'une meute de chiens.

CHAPITRE II

CEUX QUI AIMENT LA TERRE

Ce matin-là, quelques heures après l'attaque subie par Dreys et à une centaine de lieues au sud de Château Sylvarresta, le prince Gaborn Val Orden se trouva confronté à un problème bien moins grave. Pourtant, aucune des leçons reçues dans la Maison de la Compréhension n'avait préparé le jeune homme, âgé de dix-huit ans, à sa rencontre avec une mystérieuse femme sur la grand-place du marché de Bannisferre.

Perdu dans ses pensées devant une échoppe, Gaborn étudiait des rafraîchissoirs à vin en argent poli. Le vendeur proposait un lot de casseroles très honorables, mais les trois rafraîchissoirs — de gros bols qu'on remplissait de glace avant d'y déposer les pichets assortis — étaient d'une telle qualité qu'ils ressemblaient à de l'artisanat duskin.

Mais les Duskins avaient disparu un millénaire plus tôt, et les rafraîchissoirs ne pouvaient pas être aussi anciens. Chaque bol était soutenu par des pattes griffues de maraudeur et orné de scènes représentant des chiens en train de courir dans les bois. Sur les pichets, on voyait un jeune seigneur à cheval. Brandissant une lance, il fondait sur un mage maraudeur. Une fois les pichets déposés dans les bols, les images se complétaient pour n'en faire qu'une, les chiens entourant le chasseur.

Gaborn ne connaissait pas les méthodes employées pour apposer ces dessins sur les rafraîchissoirs, mais il était fasciné par la finesse du travail de l'artisan... à tel point qu'il ne remarqua pas tout de suite la jeune femme qui s'était glissée près de lui. Puis une odeur de rose lui chatouilla les narines, et il songea : *La femme qui se tient près de moi porte une robe qu' 'elle garde dans un tiroir rempli de pétales de roses.*

Pourtant, il était si absorbé par sa contemplation des merveilles de Bannisferre qu'il imagina qu'elle était une étrangère également intéressée par les rafraîchissoirs, et ne lui jeta pas le moindre regard jusqu'à ce qu'elle lui prenne hardiment la main gauche.

Gaborn sentit qu'elle lui pressait les doigts, et il fut électrisé par son contact. Il ne chercha pas à se dégager. *Peut-être me prend-elle pour quelqu'un d'autre,* se dit-il en la détaillant du coin de l'œil.

Grande et mince, l'inconnue ne devait pas avoir plus de dix-neuf ans. Des peignes en écailles d'huître ornaient ses longs cheveux bruns. Ses iris noirs faisaient paraître le blanc de ses yeux presque bleuté. Elle portait une robe en soie couleur de nuage, simple mais avec des manches très larges, comme c'était la mode depuis peu chez les riches élégantes de Lysle.

Une large ceinture d'hermine fermée par une fleur d'argent serrait sa taille, juste sous ses seins fermes que ne dévoilait pas un décolleté pudique. Un châle de soie écarlate, si long que ses franges effleuraient le sol, lui entourait les épaules.

Séduisante était un euphémisme quand il s'agissait de la décrire. Elle coupait littéralement le souffle de Gaborn, à qui elle adressa un sourire timide. Pris au dépourvu, le jeune homme grimaça, plein d'espoir et de trouble. Ça ressemblait à une des innombrables épreuves que ses maîtres organisaient pour lui dans la Maison de la Compréhension...sauf que ça n'était pas une.

Gaborn ne connaissait pas cette jeune femme. A vrai dire, il ne connaissait personne dans la cité de Bannisferre, dont les bâtiments de pierre grise s'ornaient d'arches exotiques, et dont le ciel d'un

bleu très pur était traversé de pigeons blancs s'envolant des noisetiers. Il pouvait sembler bizarre de ne pas avoir un seul ami dans une aussi grande ville, mais c'était la vérité. Gaborn était vraiment loin de chez lui.

Il se tenait à la limite du marché, pas très loin des quais bordant les larges berges du Fleuve Dwindell, à un jet de pierre de la Rue des Forgerons où le bruit rythmique des marteaux, le craquement des soufflets et une épaisse fumée montaient des foyers à ciel ouvert.

Gaborn fut troublé d'avoir succombé à la sérénité de Bannisferre. Il n'avait même pas pris la peine de regarder la femme quand elle s'était approchée de lui. Il avait baissé sa garde, bien qu'il eût été deux fois l'objet de tentatives d'assassinat. Sa mère, sa grand-mère, son frère et ses deux sœurs avaient péri ainsi. Pourtant, Gaborn se montrait aussi insouciant qu'un paysan à la panse remplie de bière.

Non, décida-t-il, je ne l'ai jamais vue. Elle sait que nous ne nous connaissons pas ; pourtant, elle me tient la main. Comme c'est étrange...

Dans la Maison de la Compréhension, au cœur de la Salle des Visages, Gaborn avait étudié les subtilités du langage corporel : la façon dont des secrets se révélaient dans les yeux d'un ennemi, comment différencier l'inquiétude de la consternation ou de la fatigue sur le visage d'une amante...

Son maître, Jorlis, était un grand professeur. Au fil de longs hivers, Gaborn avait beaucoup appris de lui. Par exemple, que les princes, les brigands, les marchands et les mendiants revêtaient une expression à la manière d'un masque, ou une attitude comme on choisit un costume, et qu'il pouvait faire de même.

Il lui suffisait de se tenir la tête haute pour commander le respect, de sourire à un marchand pour lui faire revoir ses prix. Enveloppé d'une simple cape, il s'était entraîné à baisser les yeux dans les lieux publics et à se faufiler parmi la foule de telle sorte que ceux qui l'apercevaient ne se demandaient pas ce que faisait un prince parmi eux, mais plutôt où ce mendiant avait bien pu dérober une aussi jolie cape.

Ainsi, Gaborn savait déchiffrer les autres tout en demeurant un mystère à leurs yeux. Grâce à ses deux Dons d'Intelligence, il était capable de mémoriser un gros volume en une heure. Il avait davantage appris en huit ans passés à la Maison de la Compréhension que la plupart des manants ne pourraient assimiler en une vie d'étude.

Etant un Seigneur des Runes, il avait également trois Dons de Force et deux de Constitution, et pouvait sans danger croiser le fer avec des guerriers trois fois plus larges que lui. Si un brigand avait la mauvaise idée de l'attaquer, il lui montrerait à quel point un Seigneur des Runes pouvait être dangereux.

Pourtant, comme il avait accepté peu de Dons de Charisme, les ignorants ne voyaient en lui qu'un jeune homme plus séduisant que la moyenne. Et dans une cité comme Bannisferre, où les chanteurs et les acteurs affluaient des quatre coins du royaume, sa beauté ne faisait guère tourner les têtes.

Gaborn étudia la posture de la jeune femme debout à ses côtés. Le menton levé, elle dégageait une certaine assurance, mais penchait légèrement la tête comme si elle lui posait une question. Le contact de sa main était assez léger pour indiquer une hésitation, mais assez ferme pour suggérer une avance.

Essaierait-elle de me séduire ? se demanda Gaborn.

Non : sa posture ne convenait pas. Si elle avait voulu flirter avec lui, elle aurait touché sa nuque, son épaule ou sa poitrine...peut-être même une de ses fesses. Mais elle semblait hésiter à envahir son

espace personnel.

Puis Gaborn comprit. Une proposition de mariage. Très inhabituel, même en Heredon. Une dame de cette qualité... Sa famille aurait facilement pu lui arranger une union. *Elle doit être orpheline*, songea-t-il. *Elle espère conclure un accord elle-même*.

Non, ça ne collait pas non plus : elle aurait pu charger un riche seigneur de lui servir d'intermédiaire.

Gaborn se demandait qui elle voyait en lui. Sans doute le fils d'un marchand. Il en avait l'apparence, car malgré ses dix-huit ans, sa croissance n'était pas tout à fait terminée, et il ne ressemblait pas encore à un homme mûr.

Gaborn avait des yeux bleus et des cheveux brun foncé, presque noirs, des caractéristiques assez courantes dans le Crowthen Septentrional. Il s'était donc vêtu comme un jeune oisif de ce royaume possédant plus d'argent que de bon goût et qui tramait sur les marchés pendant que son père menait ses transactions.

Il portait un pantalon qui lui arrivait au genou, des bas verts, une fine chemise de coton blanc aux manches ballon et aux boutons en argent et un pourpoint de coton vert foncé décoré de perles. Un chapeau au large bord, orné d'une boucle d'ambre servant à maintenir une plume d'autruche, complétait son déguisement.

Gaborn s'était vêtu de la sorte parce qu'il voulait espionner les défenses d'Heredon, puis évaluer la richesse de ses terres et le courage de son peuple.

Par-dessus son épaule, il jeta un coup d'œil à Borenson, son garde du corps. Les rues étroites étaient encombrées par les étals des marchands. Un jeune homme musclé, à la peau couleur de bronze et à la poitrine nue au-dessus de son pantalon rouge, poussait une douzaine de chèvres à travers la foule, les frappant avec une badine de saule.

De l'autre côté de la rue, sous une arche de pierre marquant l'entrée d'une auberge, Borenson fit un grand sourire à son jeune maître. Visiblement, le dilemme de Gaborn l'amusait beaucoup.

C'était un homme de haute taille, large d'épaules, dont les cheveux rouges présentaient déjà les signes avant-coureurs de la calvitie et dont la barbe épaisse faisait ressortir les yeux bleus pétillants de gaieté.

Près de lui se tenait un homme squelettique aux cheveux blonds coupés très court et aux yeux noisette. Son austère robe brune d'historien soulignait la sévérité de son expression. C'était un Diem, un chroniqueur dévoué aux Seigneurs du Temps, qui suivait Gaborn depuis sa plus tendre enfance et consignait le moindre de ses gestes.

Comme tous les membres de sa secte, il avait renoncé à son nom et à son identité pour ne plus être connu que par sa fonction. Ses yeux vifs rivés sur Gaborn, il enregistrait tout ce qui lui arrivait.

La jeune femme qui tenait la main de Gaborn suivit son regard et découvrit les deux hommes. Il n'était pas rare qu'un fils de marchand soit accompagné par un garde du corps, mais bien davantage qu'il se promène en compagnie d'un Diem. Sans connaître sa véritable identité, la jeune femme se doutait désormais qu'il était au moins apparenté à un maître de guilde.

Elle tira sur la main de Gaborn pour l'entraîner plus loin. Le jeune homme hésita.

— Voyez-vous ici quelque chose qui vous intéresse ? demanda-t-elle en souriant.

Sa voix était aussi sucrée que les pâtisseries à la cardamome vendues sur le marché et elle avait un léger accent moqueur. Ce n'était pas des marchandises qu'elle parlait, mais d'elle-même.

— La main qui a exécuté ces rafraîchissoirs n'appartenait pas à un incapable, répondit Gaborn,

faisant appel au pouvoir de sa Voix pour appuyer sur le mot « main ».

Ainsi sans savoir pourquoi, la jeune femme penserait qu'il avait étudié dans la Salle des Mains de la Maison de la Compréhension, comme le faisaient la plupart des fils de marchands, ce qui renforcerait sa couverture.

Le vendeur, qui avait poliment ignoré Gaborn jusque-là, émergea de l'ombre de son parasol rectangulaire et demanda :

— Mon seigneur souhaite-t-il offrir un rafraîchissoir à sa dame ?

Quelques minutes plus tôt, Gaborn n'était à ses yeux qu'un fils de commerçant envoyé en reconnaissance par son père pour lui signaler les marchandises intéressantes. A présent, il devait le prendre pour un jeune marié : il n'était pas rare que les riches maîtres de guilde concluent des alliances financières par le biais de leurs enfants.

Ainsi, cet homme pense que je vais lui acheter un rafraîchissoir pour faire plaisir à ma femme, qui est bien plus séduisante que moi et que je dois tout faire pour contenter, songea Gaborn. Le vendeur ne connaissait pas non plus sa compagne ; par conséquent, elle devait elle aussi être étrangère à Bannisferre. Une voyageuse venue du nord, peut-être...

La jeune femme adressa un sourire aimable au vendeur.

— Pas aujourd'hui, je le crains, taquina-t-elle. Vos rafraîchissoirs sont très beaux, mais nous en avons de plus splendides encore à la maison.

Elle se détourna, jouant à la perfection son rôle d'épouse. *Voilà ce qui se passerait si nous étions mariés,* semblait-elle dire. *Je ne vous ruinerais pas avec mes caprices.*

De la consternation se peignit sur le visage du vendeur. Dans les royaumes du Rofehavan, il semblait peu probable qu'un seul autre marchand propose d'aussi magnifiques rafraîchissoirs.

La jeune femme entraîna Gaborn, qui se sentit soudain mal à l'aise. Dans le Sud, les dames indhopalaises portaient parfois des bagues ou des broches dissimulant une aiguille empoisonnée. Elles attiraient les riches voyageurs dans des auberges pour les assassiner et les dépouiller. Se pouvait-il que cette jeune beauté soit animée par de noirs desseins ?

Gaborn en doutait. Un bref regard à Borenson lui apprit que l'amusement l'emportait sur l'inquiétude chez son garde du corps. Il éclata de rire comme pour lui demander : « Et où croyez-vous donc aller ? »

Borenson aussi maîtrisait le langage corporel... surtout celui des femmes. Et il ne prenait jamais de risques avec la sécurité de son maître.

La jeune femme pressa plus fermement la main de Gaborn.

— Pardonnez-moi si je vous semble trop familière, mon doux seigneur, mais... Vous est-il déjà arrivé de remarquer quelqu'un de loin, et de sentir comme un coup au cœur ?

Son contact le ravissait ; Gaborn aurait voulu croire qu'elle était tombée amoureuse de lui au premier regard.

— Non, je ne pense pas, répondit-il.

C'était un mensonge. Un jour, il avait eu un coup de foudre pour quelqu'un qu'il ne connaissait pas.

Le soleil brillait haut dans le ciel d'un bleu étincelant. La brise tiède charriait la bonne odeur du foin coupé qui séchait de l'autre côté du fleuve. En une pareille journée, il était impossible de ne pas se sentir plein d'énergie et de vie.

Les pavés de la rue étaient devenus lisses au fil des ans. Une demi-douzaine de petites

marchandes de fleurs déambulaient pieds nus dans la foule en proposant leurs bouquets d'une voix claire et forte. Toutes avaient les cheveux blonds ou châtain clair ; elles étaient vêtues de robes délavées et de tabliers blancs dont elles avaient relevé les coins pour y placer des marguerites, des roses pourpre et orange à la longue tige, des poids de senteur parfumés et de la lavande douceâtre.

Gaborn regarda la foule les emporter en pensant que leur beauté était pareille à celle des alouettes en plein vol. Il comprit que jamais il n'oublierait leur sourire.

Son père et sa suite campaient à quelques heures de cheval. Il était très rare que Mendellas laisse Gaborn vagabonder sans une escorte armée jusqu'aux dents, mais cette fois, il l'avait presque imploré de partir en éclaireur.

— Tu dois étudier Heredon. Un royaume, c'est bien plus qu'une armée et une poignée de forteresses. A Bannisferre, tu tomberas amoureux de cette terre et de ce peuple, comme moi autrefois.

La main de la jeune femme se raidit sur celle de Gaborn, qui vit un pli d'inquiétude barrer son front tandis qu'elle suivait du regard les petites marchandes de fleurs. Alors, Gaborn réalisa qui elle était, et pourquoi elle avait désespérément besoin de lui. Il faillit éclater de rire : elle était passée très près de l'ensorceler.

Il lui serra gentiment la main, comme à une amie. Il n'aurait jamais rien à voir avec elle, mais il ne voulait pas lui faire de peine.

— Je m'appelle Myrrima, dit la jeune femme.

— Un très beau nom pour une très belle dame, répliqua Gaborn.

— Et vous êtes... ?

— Enchanté par les mystères. Pas vous ?

— Pas toujours.

Visiblement, elle attendait qu'il lui révèle son identité.

Vingt pas derrière les deux jeunes gens, Borenson heurta une charrette avec le fourreau de son épée : un signal indiquant qu'il venait de quitter son poste au seuil de l'auberge et leur emboîtait le pas. Bien entendu, le Diem devait l'accompagner.

Myrrima jeta un regard en arrière.

— Votre garde du corps a beaucoup d'allure.

— Il est parfait, acquiesça Gaborn.

— Vous êtes là pour affaires ? Bannisferre vous plaît ?

— Oui aux deux questions.

Sans crier gare, Myrrima libéra sa main.

— Vous ne vous engagez pas à la légère, dit-elle en faisant face au prince.

Son sourire se flétrit. Peut-être avait-elle senti que la chasse touchait à son terme et qu'il ne l'épouserait pas.

— Jamais, répondit Gaborn. C'est une de mes faiblesses.

— Pourquoi ? s'enquit Myrrima avec une moue séductrice.

Elle s'arrêta près d'une fontaine où une statue d'Edmon Tillerman étaient flanquée par trois robinets déversant de l'eau sur la gueule d'autant d'ours.

— Parce que des vies sont en jeu.

Gaborn s'assit au bord du bassin et baissa les yeux vers l'eau. Surpris, trois gros têtards s'éloignèrent en se tortillant.

— Quand je m'engage vis-à-vis d'une personne, j'en prends toutes les responsabilités. Je lui

offre ma vie, ou au moins une partie. Et quand j'accepte son engagement, je n'attends rien de moins qu'une loyauté absolue en retour. C'est cette réciprocité qui me définit.

Prise au dépourvu par la soudaine gravité du jeune homme, Myrrima fronça les sourcils.

— Vous n'êtes pas un marchand. Vous... vous parlez comme un seigneur !

Il la vit réfléchir. Elle devait savoir qu'il n'était pas heredonien, et n'appartenait pas à la lignée des Sylvarresta. Il devait donc être quelque dignitaire étranger voyageant dans le grand nord des royaumes du Rofehavan.

— J'aurai du m'en douter : vous êtes si séduisant... Ainsi, vous êtes un Seigneur des Runes venu étudier notre royaume. Vous plaît-il suffisamment pour que vous réclamiez la main de la princesse Iomé ?

Gaborn admira la rapidité avec laquelle elle était arrivée à la bonne conclusion.

— Je suis enchanté par la vitalité de vos terres et de vos gens, admit-il. Tout ici est plus riche que je ne l'imaginais.

— La princesse Sylvarresta voudra-t-elle de vous ? Myrrima cherchait encore à lui extorquer des réponses. Elle se demandait de quel pauvre château il venait.

Gaborn haussa les épaules, feignant un détachement qu'il était loin de ressentir.

— Je ne la connais que de réputation, admit-il. Vous devez cerner mieux que moi son caractère. A votre avis, comment réagira-t-elle ?

Myrrima s'assit près de lui et, sans chercher à s'en cacher, détailla ses larges épaules et ses longs cheveux bruns maintenus par son chapeau à plume.

— Vous êtes plutôt séduisant, commença-t-elle.

Elle scruta son visage au teint trop clair pour appartenir à un Muyyatin ou à un Indhopalais. Un hoquet de surprise lui échappa, et ses yeux s'écarquillèrent. D'un bond, elle se releva et recula en trébuchant, sans savoir si elle devait rester debout, faire une révérence ou se prosterner à ses pieds.

— Pardonnez-moi, prince Orden ! Je, euh... je n'avais pas remarqué la ressemblance avec votre père !

Elle jeta un coup d'œil inquiet à la ronde, comme si elle souhaitait pouvoir s'enfuir en courant. Car elle réalisait enfin qu'il n'était pas le fils d'un pauvre baron ayant élu domicile dans un château délabré, mais le prince héritier de la grande Mystarria.

— Vous connaissez mon père ? demanda Gaborn en se levant et en s'approchant de la jeune femme.

Il lui pris la main pour la rassurer : non, elle ne l'avait pas offensé.

— Je... Une fois, je l'ai vu traverser la ville à cheval, alors qu'il allait à la chasse, balbutia Myrrima. Je n'étais qu'une petite fille, mais je n'ai jamais oublié son visage.

— Mon père a toujours aimé Heredon, dit Gaborn.

— Oui. Il vient ici assez souvent, acquiesça Myrrima, déconfite. Pardonnez-moi de vous avoir importuné, seigneur. Je ne voulais pas me montrer présomptueuse.

Elle se détourna et fit mine de s'enfuir.

— Arrêtez, dit Gaborn en mettant dans ce mot un peu du pouvoir de sa Voix.

Myrrima se figea. Lentement, elle se tourna vers lui... et ne fut pas la seule. Dans la foule, plusieurs personnes avaient réagi comme si l'ordre émanait de leur propre cerveau. Quand elles virent qu'elles n'étaient pas l'objet de l'attention de Gaborn, certaines le dévisagèrent avec curiosité tandis que d'autres s'éloignaient à grands pas, gênées par la soudaine apparition d'un Seigneur des

Runes.

Borenson et le Diem rejoignirent Gaborn.

— Merci de vous être arrêtée, Myrrima, dit le jeune homme.

— Vous... vous serez peut-être mon roi un jour, répondit la femme avec difficulté.

— Vous le pensez sincèrement ? Vous croyez qu'Iomé voudra de moi ? (Voyant sa compagne sursauter, Gaborn insista.) Dites-le-moi, je vous en prie. Vous êtes aussi astucieuse que belle. Vous vous débrouilleriez très bien à la cour, et votre opinion m'intéresse.

Il retint son souffle en attendant la réponse de Myrrima. La jeune femme ne pouvait pas savoir à quel point c'était important pour lui. Mystarria avait besoin de cette alliance, du peuple courageux d'Herdon, de ses forteresses imprenables, de ses abondantes ressources naturelles.

Le pays de Gaborn était lui-même opulent, mais après des années de batailles, le Seigneur-Loup Raj Ahten venait de conquérir les Royaumes Indhopalais, et tout le monde savait qu'il ne s'en tiendrait pas là. D'ici le printemps, il envahirait les barbares d'Inkarra ou se tournerait vers le Rofehavan, au nord.

En réalité, peu importait où le Seigneur-Loup attaquerait ensuite. Au cours des guerres à venir, Gaborn savait qu'il ne serait pas capable de défendre correctement le peuple de Mystarria. Il avait besoin d'Herdon.

Bien que le royaume n'ait pas connu de conflit majeur depuis quatre siècles, les immenses murs d'enceinte du Château Sylvarresta demeuraient une précieuse défense. Même la forteresse isolée de Tor Ingel, au milieu des falaises, pouvait être défendue plus facilement que la plupart des fiefs de Mystarria. Gaborn devait obtenir la main d'Iomé pour s'assurer de son aide.

Plus important encore, bien qu'il n'ait osé l'avouer à personne, quelque chose au fond de son cœur lui soufflait qu'il avait besoin d'Iomé elle-même. Une curieuse impulsion l'avait poussé ici, en dépit de tout bon sens ; on aurait dit que des fils invisibles l'attiraient vers la jeune fille.

La nuit, il s'éveillait parfois pour sentir une étrange chaleur émaner du centre de sa poitrine, comme si on y avait posé une pierre brûlante. Pendant un an, il avait lutté contre le besoin irrésistible de venir en Herdon quérir la main d'Iomé, jusqu'à ce qu'il n'y tienne finalement plus.

Avec son étonnante franchise, Myrrima étudia de nouveau Gaborn, puis éclata d'un rire joyeux.

— Non, dit-elle. Iomé ne voudra pas de vous.

Sa réponse ne trahissait aucune hésitation.

Elle s'était exprimée simplement, comme si ça lui semblait évident. Sur ses lèvres naquit un sourire qui voulait dire : « Contrairement à moi. »

— Vous avez l'air bien sûre de vous, fit remarquer Gaborn sur un ton faussement détaché. Est-ce à cause de mes vêtements ? J'en ai apporté de plus appropriés.

— Vous êtes peut-être l'héritier du plus puissant des royaumes du Rofehavan, mais... Comment dire ? Votre politique est suspecte.

C'était une façon édulcorée de l'accuser d'immoralité, comme le craignait Gaborn.

— Parce que mon père est pragmatique ? demanda-t-il en haussant les sourcils.

— On peut le formuler ainsi. On pourrait aussi le taxer de cupidité, lâcha Myrrima.

Gaborn fit la grimace.

— Le roi Sylvarresta trouve mon père pragmatique, mais sa fille le juge cupide, c'est bien ça ?

Myrrima sourit et hocha la tête.

— Selon la rumeur, c'est ce qu'elle aurait dit durant le festival du solstice.

Gaborn était souvent ébahi de constater à quel point les gens du peuple étaient au courant des dires et des agissements de leurs seigneurs. Des sujets qu'il considérait comme des secrets de cour étaient parfois évoqués ouvertement dans les auberges à des lieues à la ronde. Myrrima semblait certaine de ses sources.

— Ainsi, elle rejettera ma demande à cause du comportement de mon père, résuma-t-il.

— On a beaucoup dit, en Heredon, que vous lui ressembliez énormément.

— Qui a dit ça ? Iomé ?

Sans doute pour étouffer dans l'œuf toute rumeur sur une possible alliance, songea Gaborn. Il était vrai qu'il ressemblait physiquement à son père, mais il n'avait pas hérité de son caractère. Et de toute façon, Mendellas n'était pas, loin s'en fallait, aussi cupide qu'Iomé l'accusait de l'être.

Myrrima eut le bon goût de ne pas insister. Elle retira sa main de celle de Gaborn.

— Elle m'épousera, affirma le jeune homme.

Il se sentait capable de faire changer la princesse d'avis.

Myrrima esqua une moue dubitative.

— Et pour quelle raison ? Parce qu'il serait pragmatique de s'allier avec le plus riche royaume du Rofehavan ?

Elle éclata d'un rire musical. En d'autres circonstances, si un manant s'était ainsi moqué de lui, Gaborn serait monté sur ses grands chevaux. Mais là, il ne put s'empêcher de faire écho à la jeune femme.

Myrrima lui coula un sourire taquin.

— Quand vous quitterez Heredon, seigneur, vous ne serez pas obligé de repartir les mains vides.

Une dernière invitation. *La princesse Sylvarresta ne voudra pas de vous, mais moi si.*

— Il serait stupide d'abandonner la poursuite avant le début de la chasse, n'est-ce pas ? répliqua Gaborn.

A la Maison de la Compréhension, dans la Salle du Cœur, Maître Ibirmarle disait souvent : « Les imbéciles se définissent par ce qu'ils sont, les sages par ce qu'ils pourraient être. »

— Dans ce cas, mon pragmatique prince, je crains que vous ne mourriez vieux et solitaire, mais toujours persuadé que vous finirez par épouser Iomé Sylvarresta. Bonne journée.

Myrrima fit mine de s'éloigner, mais Gaborn ne pouvait pas encore la laisser partir. Dans la Salle du Cœur, il avait également appris qu'il est parfois bon d'obéir à ses impulsions, car la partie de notre cerveau qui rêve s'adresse souvent à nous pour nous ordonner de faire des choses que nous ne comprenons pas.

Quand Gaborn avait dit à Myrrima qu'elle se débrouillerait bien à la cour, il était sincère. Il la voulait dans la sienne. Pas en tant qu'épouse ni maîtresse, mais instinctivement, il devinait qu'il trouverait en elle une alliée. Ne l'avait-elle pas appelé « seigneur » plutôt que « Votre Seigneurie » ? Elle aussi sentait le lien qui les unissait.

— Attendez, ma dame.

Une fois de plus, Myrrima se figea. Elle avait compris l'allusion. En lui donnant ce titre, Gaborn voulait la marquer comme sienne. Elle savait ce qu'il attendait d'elle : un dévouement total. Sa vie, si nécessaire. Etant un Seigneur des Runes, Gaborn avait appris à l'exiger de ses vassaux ; pourtant, il répugnait à placer cette étrangère face à un tel choix.

— Oui, seigneur ? dit Myrrima en insistant sur le dernier mot.

— Laissez-moi deviner : à la maison, deux sœurs très laides et un frère complètement stupide

sont à votre charge, avança Gaborn.

— Vous avez vu juste, seigneur. A ce détail près que c'est ma mère qui est complètement stupide.

Un pli de douleur barra le front de la jeune femme. Un terrible fardeau pesait sur ses épaules : le prix de la magie. Il était déjà assez difficile d'accepter un Don de Force, d'Intelligence ou de Charisme, puis d'assumer la responsabilité totale du donneur. Mais ça le devenait davantage encore quand celui-ci était un de vos proches.

La famille de Myrrima avait dû être frappée par une affreuse pauvreté ou un désespoir sans fond pour se résoudre à donner à la jeune fille la beauté de trois femmes et l'intelligence de deux, afin qu'elle puisse épouser un homme riche et les sauver toutes de la misère.

— Où avez-vous trouvé l'argent pour les forceps ? demanda doucement Gaborn.

Les fers magiques capables de drainer les attributs d'une personne pour les transmettre à une autre étaient excessivement coûteux.

— Ma mère avait fait un petit héritage...et nous avons travaillé dur toutes les quatre, répondit Myrrima d'une voix étranglée.

Quelques semaines auparavant, elle éclatait sans doute en larmes chaque fois qu'elle évoquait ce douloureux sujet.

— Enfant, vous vendiez des fleurs ? devina Gaborn.

La jeune femme eut un pâle sourire.

— C'était la seule chose monnayable qui poussait dans le champ, derrière notre maison.

Gaborn saisit sa bourse et en tira une pièce d'or. Un côté était frappé à l'effigie du roi Sylvarresta ; l'autre montrait les Sept Pierres Dressées du Bois de Dunn, qui selon la légende assuraient la cohésion de la terre. Le jeune homme n'était guère familier du commerce local, mais il se doutait que cela suffirait à faire vivre la famille de Myrrima pendant quelques mois. Il glissa la pièce dans sa paume.

— Je... je n'ai rien fait pour la mériter, protesta la jeune femme en cherchant son regard.

Peut-être craignait-elle une proposition indécente : certains seigneurs prenaient des maîtresses. Mais ça ne serait jamais le cas de Gaborn.

— Bien sûr que si. Votre sourire m'a réjoui. Acceptez ce cadeau, je vous en prie. Un jour, vous trouverez votre prince marchand. Et de tous les trésors qu'il découvrira sur les marchés de Bannisferre, je ne doute pas que vous soyez le plus précieux.

La jeune femme regarda la pièce, bouche bée. Les gens ne s'attendaient pas que quelqu'un d'aussi jeune que Gaborn puisse s'exprimer avec une telle grâce, mais ça faisait plusieurs années qu'il s'entraînait à maîtriser la Voix.

Myrrima leva vers lui des yeux pleins de respect, comme si elle le voyait vraiment pour la première fois.

— Merci, prince Orden. Peut-être que... Je peux vous dire maintenant que si Iomé vous accepte comme époux, j'approuverai sa décision.

Elle se détourna et, se frayant un chemin parmi la foule qui s'épaississait, fit le tour de la fontaine.

Gaborn observa la ligne gracieuse de sa nuque, la soie vaporeuse de sa robe, les flammes de son châle.

Borenson s'approcha et lui posa une main massive sur l'épaule.

— Ah, seigneur, que voilà une tentante douceur, gloussa-t-il.

— C'est vrai qu'elle est ravissante, murmura Gaborn.

— C'était très amusant à regarder. Elle vous observait comme une côtelette sur l'égal du boucher.

Elle a attendu cinq minutes, cinq ! (Borenson leva une main, les doigts écartés.) ... Avant que vous ne la remarquiez. Mais vous étiez comme un ferrin aveuglé par la lumière du jour, trop occupé à dévorer du regard les pots de chambre de ce marchand ! Comment avez-vous pu l'ignorer ?

— Je n'ai pas voulu l'offenser, dit Gaborn en levant les yeux vers son garde du corps.

Borenson avait beau être toujours sur le qui-vive, il ne guettait pas que les assassins. Le colosse était un homme aux appétits charnels vivaces, incapable de longer une rue sans siffler toutes les femmes girondes qu'il croisait. Et s'il restait plus d'une semaine sans faire de conquête, il se mettait à soupirer après les planches à pain. Ses compagnons disaient souvent qu'aucun assassin dissimulé dans le décolleté d'une femme ne pouvait lui échapper.

— J'avoue que je ne comprends pas, reprit-il. Comment avez-vous pu ne pas la remarquer ? Vous avez au moins dû sentir son odeur ?

— Oui, elle sentait très bon. Elle doit ranger sa robe dans un tiroir rempli de pétales de rose...

Borenson leva les yeux au ciel et poussa un grognement théâtral. Ses joues étaient rouges, et une intense lueur brillait dans son regard. Même s'il faisait mine de plaisanter, Gaborn voyait bien que la jeune beauté nordique avait touché son cœur davantage qu'il n'était prêt à l'admettre. S'il n'avait pas été en mission, il se serait déjà élancé à ses trousses.

— Vous auriez au moins pu la laisser vous guérir de l'affligeante virginité dont vous souffrez, seigneur !

— C'est une maladie assez répandue chez les jeunes gens de mon âge, répliqua Gaborn, vexé.

Parfois, Borenson lui parlait comme à un camarade de beuverie.

— Heureusement, on en guérit, seigneur ! lança son garde du corps.

— A cela près, ajouta Gaborn en songeant au problème des bâtards dans la succession d'un royaume, que le remède fait souvent plus de ravages que la maladie.

— Je soupçonne que celui-là en valait la peine, dit Borenson, rêveur.

Soudain, un plan se forma dans l'esprit de Gaborn. Un jour, un grand géomètre lui avait confié ceci : quand il découvrait la solution d'un problème difficile, il savait que sa réponse était exacte parce qu'il le ressentait jusque dans ses orteils. Alors qu'il songeait à emmener Myrrima avec lui à Mystarria, il eut exactement la même impression, et éprouva la même sensation de brûlure qui l'avait conduit en Heredon.

Et il vit un moyen idéal de parvenir à ses fins.

Il jeta un coup d'œil à Borenson pour confirmer son impression. Le garde du corps se tenait près de lui, le dominant d'une bonne tête, les joues rouges comme si ses propres pensées l'embarrassaient. Une étrange lueur brillait dans ses yeux bleus. Ses jambes, que Gaborn n'avait jamais vu faillir au milieu d'une bataille, tremblaient sous lui.

Au loin, Myrrima franchit l'angle de la rue. Borenson secoua tristement la tête, comme pour demander : « Comment avez-vous pu la laisser partir ? »

— Borenson, ordonna Gaborn, cours après elle. Présente-toi aimablement et ramène-la-moi, mais prends quelques minutes pour lui faire la conversation pendant que vous reviendrez. Surtout ne te presse pas. Dis-lui que j'ai encore besoin de lui parler.

— Comme vous voudrez, seigneur.

Sans se faire prier, Borenson s'élança avec la rapidité dont seuls pouvaient faire preuve ceux qui avaient reçu un Don de Métabolisme. Les gens s'écartèrent pour le laisser passer et il slaloma adroitement entre ceux qui étaient trop lents ou trop balourds.

Gaborn ignorait combien de temps Borenson mettrait à lui ramener la jeune femme ; aussi revint-il vers l'auberge, flanqué de son Diem, toujours silencieux. Ensemble, ils s'arrêtèrent à l'ombre du bâtiment, sous le toit duquel bourdonnait un essaim d'abeilles.

Devant le porche s'étendait un jardin aromatique dans le plus pur style nordique où la menthe poivrée, la camomille et la citronnelle le disputaient à d'autres épices. Des tiges de gloriole bleue se mêlaient au chaume du toit : sur le rebord des fenêtres, une explosion de couleurs fleurissait dans des bacs et des pots : un chèvrefeuille très pâle laissait couler des larmes dorées le long des murs, des roses trémières aux pétales nacrés se balançaient sous la brise, mêlant leurs feuilles à celles d'un jasmin rouge comme le soleil levant.

Dans le Nord, la plupart des auberges étaient ainsi décorées. Le parfum des fleurs masquait les odeurs déplaisantes des marchés, tandis que les fines herbes servaient à relever la nourriture. Pour échapper à leur senteur enivrante, Gaborn sortit de sous le porche et s'avança dans la rue : son odorat était trop fin pour supporter un tel assaut.

Quelques instants plus tard, Borenson réapparut, sa grosse main soutenant le coude de Myrrima comme s'il craignait qu'elle ne trébuche sur les pavés. C'était une touchante vision.

Lorsque tous deux arrivèrent devant Gaborn, la jeune femme inclina respectueusement la tête.

— Le seigneur souhaitait me parler ?

— En réalité, je voulais surtout vous faire rencontrer Borenson, mon corps. (Gaborn avait volontairement omis les mots « garde du », comme il était de coutume à Mystarria.) Il travaille pour moi depuis six ans, et c'est le capitaine de ma garde personnelle. C'est un brave homme, sans doute un des meilleurs de Mystarria, et un soldat émérite.

Les joues de Borenson s'empourprèrent. Myrrima leva les yeux vers lui et, avec un discret sourire, le jaugea du regard. Elle avait forcément remarqué qu'il avait un Don de Métabolisme, comme le trahissaient l'acuité de ses réflexes et la rapidité de ses mouvements.

— Récemment, Borenson a été promu au rang de Baron du Royaume ; il a reçu des terres et un manoir dans... les Marches de Drewverry.

Gaborn réalisa aussitôt qu'il avait commis une erreur. Faire cadeau d'un aussi vaste domaine sur un coup de tête... Mais les mots avaient été prononcés ; il ne pouvait plus les reprendre.

— Seigneur, je n'ai jamais entendu..., commença Borenson.

D'un geste, Gaborn lui intima le silence.

— Comme je l'ai dit, c'est une promotion toute récente.

Le domaine de Drewverry comptait plus de terres que Gaborn en aurait normalement offert à un soldat pour une vie de bons et loyaux services, du moins s'il avait eu le temps d'y réfléchir. Mais sa générosité rendrait Borenson encore plus attaché à lui... si une telle chose était possible.

— Quoi qu'il en soit, Myrrima, vous pouvez voir que Borenson passe beaucoup de temps à mon service. Il a besoin d'une femme pour l'aider à gérer son domaine.

L'expression ravie du garde du corps réchauffa le cœur de Gaborn. De toute évidence, Borenson était séduit par la jeune beauté nordique, et son maître venait quasiment de leur ordonner de se marier.

Myrrima étudia le colosse sans chercher à s'en dissimuler. Elle remarqua la ligne carrée de sa

mâchoire, le renflement impressionnant de ses muscles sous le pourpoint. Elle ne l'aimait pas, et peut-être ne l'aimerait-elle jamais.

C'était un mariage arrangé ; épouser un homme qui vivrait deux fois plus vite qu'elle, vieillissant et mourant alors qu'elle serait dans la fleur de l'âge, pouvait lui répugner à juste titre. Pensive, elle réfléchit aux implications d'une telle union.

Borenson semblait embarrassé comme un enfant qu'on a surpris en train de voler des pommes, mais son visage disait assez qu'il était d'accord, et qu'il espérait que Myrrima accepterait.

— Quand je vous ai dit que vous vous débrouilleriez bien à la cour, reprit Gaborn, j'espérais que ce serait la mienne.

Myrrima devait comprendre qu'aucun Seigneur des Runes ne l'épouserait. Le mieux qu'elle puisse espérer, c'était un prince marchand aveuglé par le désir.

Gaborn lui offrait une position bien supérieure à celle qu'elle aurait jamais pu obtenir, aux côtés d'un homme honorable que sa carrière condamnait à une existence étrange et solitaire. Il ne lui offrait pas l'amour, mais Myrrima était une femme pragmatique qui avait pris la beauté de ses sœurs et la sagesse de sa mère. A présent, elle devait assumer ses responsabilités envers les trois. Connaissant le prix du pouvoir, elle était parfaitement qualifiée pour tenir sa place à la cour de Mystarria.

Les traits de son visage se durcirent, et elle pinça les lèvres en dévisageant longuement Borenson. Elle comprenait à quel point sa réponse influencerait sur son destin.

De façon presque imperceptible, elle hocha la tête, scellant leur marché.

Le garde du corps ne fit pas preuve de la même réticence que Gaborn à s'engager. Sans hésiter, il prit la petite main de Myrrima dans ses deux grosses pattes.

— Vous devez comprendre, tendre amie, qu'en dépit de tout l'amour que je pourrai vous porter, ma première loyauté ira toujours à mon seigneur.

— Comme il se doit, répondit tout bas Myrrima, résignée.

Le cœur de Gaborn fit un bond dans sa poitrine. *J'ai gagné son amour aussi sûrement que Borenson le fera*, songea-t-il.

A cet instant, il eut l'impression qu'un pouvoir invisible l'enveloppait comme un tourbillon, lui coupant le souffle et menaçant de le soulever de terre.

Son pouls s'accéléra. Il regarda autour de lui, certain que son trouble devait avoir une cause tangible : de subtiles vibrations avant un séisme, les prémices d'un orage... Mais il ne vit rien d'anormal.

Pourtant, il sentait la terre se préparer à bouger sous ses pieds et les pierres prendre leur souffle pour hurler.

C'était vraiment très étrange.

Aussi brusquement qu'il s'était manifesté, le tourbillon de pouvoir se dissipa, comme une bourrasque quitte la prairie, la laissant toute chamboulée dans son sillage.

Inquiet, Gaborn essuya d'un revers de manche la sueur qui coulait sur son front. *J'ai parcouru un millier de lieues pour répondre à un appel inaudible. Que m'arrive-t-il à présent ?*

Il crut être devenu fou. Il se tourna vers les autres et demanda :

— Vous... vous avez senti quelque chose ?

CHAPITRE III

DES CHEVALIERS ET DES PIONS

Quand Chemoise apprit que son fiancé avait été attaqué pendant qu'il était de garde, puis éventré par quelque marchand d'épices, ce fut comme si le soleil était devenu noir et avait perdu le pouvoir de la réchauffer. Ou comme si elle s'était changée en une statue d'argile blanche, toute couleur désertant sa peau et sa chair, désormais incapable de retenir son esprit.

La princesse Iomé Sylvarresta observait Chemoise, sa dame d'honneur et sa plus chère amie, en souhaitant désespérément trouver les mots pour la réconforter. Si dame Jollenne avait été là, elle aurait su que faire. Mais la duègne avait dû prendre quelques semaines de repos pour soigner sa grand-mère, victime d'une mauvaise chute.

Iomé, sa Diema et Chemoise s'étaient levées à l'aube. Assises près de la massive pierre du conteur, dans le jardin de topiaires de la reine, elles lisaient les derniers poèmes romantiques d'Adallé quand le caporal Clewes était venu interrompre leur rêverie.

Il leur avait appris la mauvaise nouvelle. Une échauffourée avec un marchand soûl. Une heure plus tôt. Dans la Ruelle du Chat. Le Sergent Dreys s'était battu vaillamment. Il était aux portes de la mort. Ouvert du bas-ventre jusqu'au sternum, il avait prononcé le nom de Chemoise en s'effondrant.

La jeune fille avait accueilli la nouvelle avec autant de stoïcisme qu'une statue.

Elle s'était raidie sur le banc de pierre ; ses yeux noisette étaient devenu flous tandis que la brise agitait ses longs cheveux couleur de blé mûr. Pendant qu'Iomé lisait, elle était en train de tresser une guirlande de marguerites qui gisait maintenant dans son giron, sur sa jupe aux tons de corail.

Seize ans et déjà le cœur brisé ! Elle devait se marier dans dix jours. Pourtant, elle n'osait pas montrer ses émotions. Une vraie dame devait rester digne en toute circonstance. Chemoise attendait la permission d'Iomé pour se rendre au chevet de son fiancé agonisant.

— Merci, Clewes, dit Iomé au caporal qui n'avait pas bougé, attendant l'ordre de disposer. Où est Dreys ?

— Nous l'avons allongé dans les communs, devant la Tour du Roi. Je ne voulais pas prendre le risque de le transporter plus loin. Les autres gisent près du fleuve.

— Les autres ? demanda Iomé.

Elle prit la main de Chemoise. Froide, si froide...

Clewes était bien âgé pour avoir un grade aussi bas. Sa barbe drue comme des épis fraîchement taillés dépassait sous la mentonnière arrachée de son casque métallique.

— Oui, princesse, acquiesça-t-il, se souvenant, pour la première fois depuis qu'il était entré dans le jardin, de donner son titre à Iomé. Deux miliciens sont morts durant la bataille : Poil l'écuyer et sire Beauman.

Iomé se tourna vers Chemoise.

— Va le rejoindre.

La jeune fille n'attendait que cette permission. Elle se leva d'un bond et, sur le chemin qui serpentait entre les topiaires, courut jusqu'au petit portail de bois, qu'elle ouvrit avant de disparaître à l'angle du mur de pierre.

Iomé savait qu'elle n'aurait pas dû rester seule avec le caporal, malgré la présence de sa Diema,

qui se tenait quelques pas en arrière : ce n'était pas convenable. Mais elle avait des questions à lui poser.

Elle se leva à son tour.

— Vous n'allez pas vous rendre à son chevet, n'est-ce pas, princesse ? avança Clewes, qui avait surpris un éclair de colère dans son regard. C'est que... ce n'est pas beau à voir.

— J'ai déjà vu des hommes blessés, caporal, répondit Iomé, stoïque.

Par-delà le petit jardin — un carré de pelouse entouré de haies bien taillées et de buissons sculptés sis à l'intérieur du Mur du Roi —, la princesse porta son regard vers la cité. Elle aperçut quatre gardes de son père qui arpentaient les remparts, derrière le parapet, le long du Mur Extérieur du château.

Plus bas, les rues pavées qui entouraient le marché étaient à peine visibles sous les toits d'ardoise recouverts d'une couche de sable et de plomb. Ça et là, un peu de fumée s'élevait paresseusement d'une cheminée. Quatorze seigneurs mineurs possédaient des propriétés à l'intérieur du mur d'enceinte de la ville.

Iomé étudia l'étroite brèche de la Ruelle du Chat, à l'angle de la Promenade des Barattes. Les maisons en clayonnage des marchands étaient peintes en rouge cardinal, en jaune canari ou en vert sapin, comme si des couleurs vives pouvaient enrayer la décrépitude générale de bâtiments qui s'affaissaient sur leurs fondations depuis plus de cinq cents ans.

La cité ne semblait pas différente de la veille. Iomé ne distinguait que des toits, pas le moindre signe d'un meurtrier.

Pourtant, au-delà des murs du château, au-delà des fermes et des greniers à grains, dans les collines rousses du Bois de Dunn au sud et à l'ouest, un nuage de poussière planait au-dessus de la route sur plusieurs lieues. Les gens affluaient de royaumes lointains pour venir participer à la grande foire d'automne.

Déjà, des dizaines de pavillons de soie colorée se dressaient devant les portes du château. En quelques jours, la population de la cité passerait de dix mille âmes à quatre ou cinq fois ce nombre.

Iomé reporta son attention sur le caporal. Clewes devait être un homme au cœur froid pour qu'on l'envoie annoncer de telles nouvelles. La bataille avait été sanglante ; il suffisait pour s'en convaincre de voir les tâches écarlates qui maculaient ses bottes et le sanglier argent de son uniforme. Sans doute avait-il lui-même transporté le sergent Dreys dans les communs.

— Ainsi, ce marchand a tué deux miliciens et a blessé un garde de mon père, commenta Iomé. Des pertes bien lourdes pour une simple bagarre d'ivrogne. L'avez-vous tué personnellement ?

Si tel était le cas, décida-t-elle, le caporal recevrait une récompense, peut-être même une médaille.

— Non, ma dame. Nous, euh... nous l'avons un peu malmené, mais il est toujours en vie. Il vient de Muyyatin. Il s'appelle Hariz al Jwabala. Nous n'avons pas osé le tuer : nous voulions d'abord l'interroger.

Clewes se gratta le nez d'un air mécontent, comme s'il eût préféré envoyer le prisonnier *ad patres*.

Iomé se dirigea vers le portail ; elle voulait rejoindre Chemoise. D'un signe de tête, elle fit signe au caporal et à sa Diema de la suivre.

— Je vois, murmura-t-elle, ennuyée.

Un riche marchand d'une nation étrangère, venu en ville pour la foire...

— Et que faisait un marchand d'épices de Muyyatin dans la Ruelle du Chat, peu avant l'aube ? Clewes se mordit la lèvre comme s'il répugnait à répondre, puis il lâcha froidement :

— Si vous voulez mon avis, il espionnait.

Sa voix tremblait de rage. Il détacha son regard de la gargouille qui ornait le mur du jardin et jeta un bref coup d'œil à Iomé pour voir sa réaction.

— Oui, je veux votre avis.

Le caporal ouvrit maladroitement le portail et s'effaça pour laisser passer les deux femmes.

— Nous avons vérifié dans toutes les auberges. Al Jwabala n'y a pas bu hier soir, sinon, il aurait été escorté hors du quartier marchand quand ont sonné dix heures.

« Autrement dit, il n'a pas pu se soûler à l'intérieur de la ville, et je doute même qu'il ait été ivre. Son haleine sentait à peine le rhum. Et puis, quelle autre raison de fouiner dans les rues en pleine nuit que d'espionner la garde du château pour évaluer ses forces ? Je pense qu'il joue la comédie, affirma Clewes en refermant le portail avec force.

De l'autre côté du mur de pierre, Iomé aperçut la Cour du Roi. Une douzaine de gardes se pressaient autour du mourant. Un médecin était agenouillé près de lui. Chemoise se tenait derrière l'homme de l'art, les épaules voûtées, les bras croisés sur sa poitrine. Tout autour, une brume matinale montait de l'herbe.

— Je vois, chuchota Iomé, le cœur battant. Alors, vous avez interrogé cet homme ?

A présent qu'ils arrivaient en vue des gardes, la princesse s'immobilisa près du mur.

— Si seulement on le pouvait ! cracha le caporal. J'aurais moi-même posé un brandon sur sa langue ! Hélas, tous les marchands de Muyyatin et d'Indhopal sont en ébullition ; ils réclament la libération d'al Jwabala. Déjà, ils menacent de boycotter la foire, et le Maître de Guilde Hollicks en personne est allé intercéder auprès du roi. Pouvez-vous le croire ? Un espion ! Il veut que nous relâchions un maudit espion !

Iomé sursauta. Il était étonnant qu'Hollicks réclame une audience à son père au lever du soleil, et plus encore que les marchands venus du sud envisagent un boycott. Si elles commençaient ainsi, les choses n'allaient pas tarder à dégénérer et à échapper à tout contrôle.

La princesse jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Sa Diema, une petite femme fluette aux cheveux noirs et à la mâchoire perpétuellement contractée, n'avait pas perdu un mot de la conversation. Debout devant le portail, elle flattait de la main un chaton tigré efflanqué.

Aucune expression ne trahissait ses sentiments. Peut-être savait-elle qui était cet espion, et pourquoi on l'avait envoyé. Mais comme les autres membres de son ordre, elle refuserait de répondre aux questions afin de demeurer à l'écart des affaires politiques.

Iomé réfléchit. Le caporal Clewes avait sans doute raison. Le marchand était un espion, comme ceux que son propre père envoyait dans les Royaumes d'Indhopal. Ce serait sans doute impossible à prouver, mais il avait tué deux miliciens et gravement blessé Dreys, un sergent de la Garde. Rien que pour ces crimes, il devrait mourir.

Mais à Muyyatin, un homme qui commettait un meurtre en état d'ébriété ne pouvait être exécuté. Autrement dit, si le roi lui infligeait la peine capitale, tous les Muyyatins et leurs confrères indhopalais se révolteraient devant cette injustice.

Voilà pourquoi ils menaçaient de boycotter la foire.

Iomé envisagea les implications d'un tel événement. Les marchands des royaumes septentrionaux vendaient surtout des épices — poivre, muscade et sel pour conserver la nourriture, sucre, curry,

safran et cannelle pour épicer les plats —, mais aussi des plantes médicinales, de l'alun qui servait à tanner les peaux, de l'indigo permettant de teindre la laine heredonienne, de l'ivoire, de la soie, du platine et du sang-métal.

S'ils décidaient de boudier la foire, ils porteraient un coup redoutable à une douzaine d'industries. Pire encore, faute d'épices pour conserver la nourriture, les pauvres auraient du mal à survivre pendant l'hiver.

Le Maître de Foire de cette année — Hollicks, chef de la Guilde des Teinturiers, qui perdrait une fortune au cas où le boycott entrerait en vigueur — cherchait à éviter tout incident. Iomé n'aimait pas cet homme, qui demandait souvent au roi d'augmenter les taxes sur les tissus étrangers afin de stimuler ses propres ventes.

Pourtant, il avait besoin des produits apportés par les Indhopalais, de la même façon que les commerçants d'Heredon avaient besoin de vendre une partie de leurs marchandises (laine, lin et acier) aux étrangers. Beaucoup d'entre eux géraient des fortunes qu'ils empruntaient et prêtaient à la fois. S'ils faisaient banqueroute à cause du boycott, qui paierait les taxes permettant d'entretenir l'armée du roi Sylvarresta ?

Non, le père d'Iomé ne pourrait pas laisser faire une chose pareille. Même si le sang de la princesse bouillait à cette pensée, elle devait se résoudre à l'inévitable. L'espion serait relâché et les alliances commerciales continueraient. Mais personne ne la forcerait à approuver.

Car à long terme, Iomé savait que toutes les alliances commerciales du monde ne serviraient à rien.

Ce n'était qu'une question de temps avant que Raj Ahten, le Seigneur-Loup d'Indhopal, déclare la guerre à tous les royaumes du Rofehavan. Les marchands venus du sud traversaient encore le désert et les montagnes cette année, mais la suivante ou celle d'après, tout commerce devrait cesser.

Pourquoi ne pas commencer dès maintenant ? se demanda Iomé. Son père aurait pu saisir les marchandises apportées par les caravanes étrangères, déclenchant ainsi la guerre qu'il souhaitait tant éviter.

Elle savait qu'il ne le ferait pas. Le roi Jas Laren Sylvarresta était un homme de bien, incapable d'un tel geste. Pauvre Chemoise ! Son bien-aimé gisait mourant, et il ne serait pas vengé.

La jeune fille n'avait personne au monde. Sa mère était morte très jeune ; son père, un Chevalier Equitable, avait été fait prisonnier six ans plus tôt durant une quête à Aven.

— Merci d'être venu nous informer, dit Iomé au caporal Clewes. Je vais parler de tout ceci avec mon père.

Puis elle se dirigea d'un pas vif vers le groupe de soldats.

Le sergent Dreys était allongé sur une civière posée dans l'herbe humide de rosée matinale. Un drap couleur ivoire, sur lequel une tache écarlate s'étendait rapidement, couvrait son corps presque jusqu'au menton. Un peu de sang coulait au coin de sa bouche, et son visage d'une pâleur de cire était en sueur.

Le caporal Clewes avait raison : ce n'était pas beau à voir. Tout ce sang, cette odeur d'entrailles découpées et de mort imminente donnaient la nausée à Iomé.

Quelques enfants du château, qui étaient déjà debout, avaient accouru pour voir le spectacle. Ils levèrent vers la princesse un regard choqué, comme s'ils espéraient qu'elle puisse tout arranger d'un sourire.

Iomé s'agenouilla près d'une fillette de neuf ans et lui passa un bras autour des épaules.

— S'il te plaît, Jenessee, emmène tes camarades, lui chuchota-t-elle à l'oreille.

Tremblante, l'enfant l'étreignit brièvement, puis obtempéra.

Le médecin qui examinait Dreys ne manifestait aucune hâte. Quand il vit le regard interrogateur que lui lançait Iomé, il se contenta de secouer la tête. Il ne pouvait rien faire.

— Où est Binnesman, l'herboriste ? s'enquit la princesse, car celui-ci était en tout point supérieur au médecin.

— Parti dans les champs pour ramasser de la balsamite. Il ne reviendra pas avant la tombée de la nuit.

Iomé se désola : ce n'était vraiment pas le moment que le meilleur guérisseur du château batifole dans la prairie en cherchant de quoi faire fuir les araignées. Mais elle aurait dû s'en douter : les nuits devenaient de plus en plus froides, et la veille elle s'était plainte à Binnesman des araignées qui venaient chercher un peu de tiédeur dans sa chambre.

— Je crains de ne rien pouvoir faire, soupira le médecin. Je n'ose pas le déplacer, car il saigne trop. Je ne peux pas recoudre ses blessures, mais si je les laisse ouvertes, il mourra sûrement.

— Je pourrais lui donner ma Constitution, chuchota Chemoise.

C'était une offre qui venait du cœur, et en tant que telle, Iomé aurait aimé l'honorer.

— Il ne vous en remercierait pas, déclara sévèrement le médecin. Si vous mouriez l'année prochaine à la saison des fièvres, il vous en voudrait de ce sacrifice.

C'était vrai. Chemoise était une brave fille, mais pas plus robuste que n'importe quelle autre jeune fille. Elle attrapait froid en hiver et se faisait des bleus facilement. Si elle donnait sa Constitution à Dreys, elle se retrouverait si faible qu'elle serait la proie de toutes les maladies, et ne pourrait jamais porter d'enfant.

— Seuls ses Dons de Constitution l'ont maintenu en vie jusque-là, protesta Chemoise. Si on lui en donnait un de plus, peut-être qu'il vivrait...

Le médecin secoua la tête.

— Accepter un Don, fût-il de Constitution, provoque un choc. Je n'ose pas essayer. Nous ne pouvons qu'attendre et voir s'il reprend des forces...

Chemoise hocha la tête. Elle s'agenouilla et, du coin de sa jupe grise, essuya la bave sanglante au coin des lèvres de Dreys. Le souffle du sergent était rauque, comme si chaque inspiration lui brûlait les poumons. Iomé s'émerveilla qu'il soit toujours en vie.

— Cela fait-il longtemps qu'il respire de la sorte ? demanda Iomé.

Le médecin tourna la tête pour ne pas que Chemoise entende sa réponse. Dreys était mourant.

Ils le veillèrent pendant plus d'une heure, alors que son état se dégradait rapidement. Soudain, il ouvrit les yeux et promena autour de lui un regard vague, comme s'il s'éveillait d'un sommeil troublé par des cauchemars.

— Où... ? gargouilla-t-il en découvrant le visage de Chemoise penchée sur lui.

— Où est le livre ? acheva un des gardes du château. Ne t'en fais pas : nous l'avons récupéré et donné au roi.

Iomé se demanda de quoi ils parlaient. Puis des bulles de sang et de salive se formèrent au coin de la bouche de Dreys. Il tendit vers Chemoise une main qui se referma convulsivement sur son avant-bras.

Sa respiration cessa.

Chemoise attira la tête de son fiancé dans son giron, se pencha vers lui et murmura :

— Je voulais venir. Je voulais te voir ce matin...

Puis elle éclata en sanglots. Les gardes et le médecin s'éloignèrent, lui laissant quelques instants pour dire adieu à Dreys, au cas où l'esprit du soldat n'aurait pas encore quitté son corps. Quand elle eut terminé, elle se releva.

Seul le caporal Clewes attendait encore derrière elle. Il saisit sa hache de guerre et salua Chemoise en portant à son casque métallique la croix formée par les deux lames. Puis il replaça l'arme à sa ceinture et dit doucement :

— Il a prononcé votre nom en s'effondrant.

Chemoise eut un pauvre sourire et, levant les yeux vers le caporal, déclara :

— Un vrai miracle. En général, les hommes blessés aussi grièvement ne parviennent même pas à crier avant d'uriner dans leurs braies. Mais merci d'avoir voulu atténuer ma douleur.

Le caporal cligna des yeux, se détourna et s'éloigna vers le Donjon de la Garde.

Iomé posa une main sur le dos de Chemoise.

— Allons chercher de quoi faire sa toilette avant la mise en terre.

La jeune fille leva vers elle des yeux qui s'écarrillèrent, comme si elle venait de se rappeler quelque chose d'important.

— Non, répliqua-t-elle. Quelqu'un d'autre s'en chargera. Ça n'a pas d'importance. Il ne... son esprit n'est plus là. Venez, je sais où le trouver !

Elle s'élança vers l'entrée du château. Suivie par Iomé et sa Diema, elle se précipita au pied de la colline qui abritait le marché et se dirigea vers la porte de la ville.

Au-delà des douves, les champs grouillaient déjà de marchands venus pour participer à la foire, avec leurs tentes de soie rouge cardinal, jaune safran ou vert émeraude. Les pavillons s'alignaient au sud, le long de la lisière de la forêt où des milliers de mules et de chevaux étaient attachés aux arbres.

Dès qu'elle eut franchi les douves, Chemoise prit à gauche et suivit un chemin presque envahi par les mauvaises herbes qui longeait le fleuve jusqu'à un bosquet situé à l'est du château. Perché sur une petite butte, celui-ci surplombait le canal qui avait été creusé pour permettre aux eaux du Wye de remplir les douves.

De là, on pouvait distinguer en amont les quatre arches encore debout du vieux pont de pierre, au-dessus du fleuve dont la surface scintillait comme de l'argent poli. Un peu plus loin se dressait le nouveau pont, en bien meilleur état mais dépourvu de toute la grâce de l'ancien, avec ses statues de Seigneurs des Runes heredoniens livrant des batailles oubliées.

Iomé s'était souvent demandé pourquoi son père ne faisait pas détruire le vieux pont et placer les statues sur le nouveau. A présent qu'elle les voyait de plus près, elle comprenait. Les effigies de pierre avaient enduré l'assaut du gel, du soleil et des lichens vert et roux qui les envahissaient peu à peu. Elles avaient quelque chose de vénérable et de fragile...

L'endroit où Chemoise voulait chercher l'esprit de Dreys était très calme. Comme souvent à la fin de l'été, les eaux du fleuve coulaient aussi lentement que du miel. Les murs du château culminaient à quatre-vingts pieds au-dessus du bosquet, projetant sur les douves et les arbres des ombres bleues sous lesquelles des nénuphars roses s'épanouissaient placidement. Aucune brise n'agitait l'air.

Ici, l'herbe était touffue et vert foncé. Un chêne séculaire avait autrefois étendu ses branches au-dessus du fleuve, jusqu'à ce que la foudre le coupe en deux aussi sûrement qu'une hache géante, et que le soleil délave son bois mort jusqu'à le faire devenir blanc.

Un rosier d'automne avait poussé entre ses racines, la base épaisse comme le poignet d'un forgeron, les épines aussi pointues que des clous. Il grimpait le long du tronc sur une trentaine de pieds, créant une tonnelle naturelle. Ses fleurs d'un blanc très pur pendaient au-dessus de Chemoise comme autant d'étoiles dans un ciel vert sombre.

La jeune fille s'installa sous le rosier, dans l'herbe déjà piétinée par d'innombrables amants. Iomé jeta un coup d'œil vers sa Diema, debout au sommet de la butte, quinze pas en arrière, les bras croisés et la tête baissée comme si elle écoutait quelque chose.

Dans l'intimité que lui accordait la tonnelle, Chemoise s'allongea sur le dos et remonta ses jupes sur ses cuisses écartées. Iomé en fut presque choquée : on aurait dit que son amie attendait de se faire prendre par un amant.

Sur les rives du fleuve, des grenouilles coassaient. Une libellule aussi bleue que si on l'avait trempée dans de l'indigo passa près du genou de Chemoise et s'éloigna. Il régnait un tel calme, un tel silence, qu'Iomé imagina un instant que l'esprit de Dreys allait bel et bien venir.

Pendant le trajet, Chemoise était restée maîtresse d'elle-même. Soudain, de grosses larmes mouillèrent ses longs cils et coulèrent le long de ses joues. Iomé s'allongea près d'elle et posa un bras sur sa poitrine pour la tenir comme Dreys avait dû le faire.

— Tu étais venue ici avec lui, n'est-ce pas ?

Chemoise acquiesça.

— Des tas de fois. On devait se retrouver ici ce matin.

Iomé se demanda comment ils avaient pu franchir les portes de la cité en pleine nuit. Mais évidemment, Dreys était un sergent de la Garde du roi...

Cette idée paraissait scandaleuse. Demoiselle d'honneur d'Iomé, le devoir de Chemoise était de veiller à ce que sa maîtresse demeure pure et chaste. Quand la princesse se marierait, Chemoise devrait jurer de l'état de sa vertu.

Les lèvres de la jeune fille tremblèrent. Elle parla si doucement que la Diema ne put entendre :

— Je crois qu'il m'a fait un enfant, il y a six semaines.

Ayant laissé échapper cette confession, Chemoise se mordit le poing comme pour se punir. Par sa grossesse, elle jetterait le discrédit sur Iomé. Qui pourrait croire son serment, sachant qu'elle avait renoncé à sa propre vertu ?

La Diema saurait qu'Iomé était vierge, mais elle avait fait vœu de silence. Jamais elle ne livrerait la moindre révélation sur Iomé tant que battrait son cœur : elle attendrait la mort de la princesse pour publier les chroniques de sa vie.

Catastrophée, Iomé secoua la tête. Dix jours. Dans dix jours, Chemoise devait se marier, et personne n'aurait pu prouver que Dreys et elle n'avaient pas attendu leur union officielle pour la consommer. A présent que son fiancé était mort, toute la ville découvrirait qu'il lui avait pris sa vertu avant l'heure.

— Nous pourrions t'éloigner d'ici, suggéra Iomé. T'envoyer chez mon oncle qui possède une propriété dans le Welkshire. Il suffira de lui dire que tu es une jeune veuve. Personne ne saura.

— Non, sanglota Chemoise. Ce n'est pas de ma réputation que je me soucie, mais de la vôtre ! Qui prêtera serment pour vous quand vous vous marierez ? Moi, je ne peux plus !

— Bien d'autres femmes de la cour feront l'affaire, mentit Iomé.

Si elle renvoyait Chemoise, sa réputation en souffrirait quand même : les gens penseraient qu'elle s'était débarrassée de sa demoiselle d'honneur pour dissimuler ses propres manquements à la

vertu. Mais elle ne pouvait pas s'inquiéter d'une chose pareille alors que son amie souffrait tant.

— Vous pourriez peut-être vous marier très vite ? suggéra Chemoise. Vous avez presque dix-sept ans, et le prince d'Intemook souhaite vous épouser. J'ai aussi entendu dire que le roi Orden amenait son fils pour Hostenfest...

Iomé eut un hoquet de surprise. L'hiver précédent, son père lui avait fait entendre qu'elle devrait bientôt prendre époux. Et voilà que son plus vieil ami amenait son fils en Heredon... Iomé comprenait très bien ce que ça signifiait, et elle était choquée qu'on ne l'en eût pas avertie.

— Quand l'as-tu appris ?

— Il y a deux jours, répondit Chemoise. Le roi Orden a envoyé un messenger. Votre père ne voulait pas vous prévenir. Il ne souhaitait pas que vous vous montiez la tête à l'avance.

Iomé se mordit la lèvre. Elle ne désirait nullement s'unir au rejeton du roi Orden ; jamais elle n'en avait envisagé la possibilité. Mais si elle acceptait, Chemoise pourrait quand même remplir ses obligations de demoiselle d'honneur. Tant que personne ne la savait enceinte, nul ne remettrait en doute son serment.

Iomé fulmina à cette idée. Ça semblait si injuste ! Elle ne consentirait pas à un mariage hâtif pour préserver sa réputation. La colère l'envahit, et elle se leva.

— Viens, ordonna-t-elle. Nous allons voir mon père.

— Pourquoi ? s'étonna Chemoise.

— Faire payer cet assassin indhopalais pour le meurtre de Dreys !

Jusque-là, Iomé n'avait pas réalisé ce qu'elle s'apprêtait à faire. Mais elle était furieuse : contre son père qui ne l'avait pas avertie de l'imminente demande en mariage du prince Orden, contre Chemoise pour l'avoir compromise par son embarrassant manque de scrupules, contre l'assassin de Raj Ahten et contre les marchands heredoniens qui réclamaient la clémence pour lui. Si elle avait son mot à dire, ça ne se passerait pas comme ça.

Chemoise leva vers elle un regard suppliant.

— Je vous en prie, il faut que je reste ici.

Alors, Iomé comprit. Selon une vieille histoire de bonne femme, si un homme mourait pendant que sa partenaire portait sa semence, celle-ci pouvait capturer son esprit et le faire passer dans l'enfant à naître afin qu'il ressuscite. Pour cela, il fallait qu'elle soit au coucher du soleil à l'endroit où le bébé avait été conçu, de sorte que le fantôme du père puisse la trouver.

Iomé avait du mal à croire que Chemoise ajoutait foi à une telle fable, mais elle ne voulait pas lui refuser cette faveur. La laisser dormir sous la tonnelle ne ferait aucun mal ; cela pousserait juste la jeune fille à aimer encore davantage son enfant.

— Je veillerai à ce que tu sois de retour avant le coucher du soleil, promit la princesse, et tu pourras rester une heure après. Si Dreys doit venir à toi, ce ne sera pas avant. Mais pour l'heure, nous devons parler à mon père.

Avant de réclamer audience au roi, Iomé emmena Chemoise voir le meurtrier de Dreys, la silencieuse mais omniprésente Diema marchant toujours sur leurs talons.

Les trois femmes découvrirent le marchand d'épices enchaîné dans les oubliettes, sous le Donjon des Soldats. C'était le seul occupant de ce sinistre endroit. Des menottes et des cages étaient suspendues aux murs de pierre humide, et l'air sentait la mort. De gros scarabées grouillaient partout. Un coin de la cellule était occupé par une fosse aux parois souillée par l'urine et les excréments que

les gardes jetaient sur les prisonniers condamnés à cette horrible réclusion.

Le meurtrier de Dreys était enchaîné à un poteau par les chevilles et les poignets. Il ne devait pas avoir plus de vingt-deux ans. Ses yeux étaient aussi noirs que ceux d'Iomé, mais sa peau était plus foncée. Comme tous ses compatriotes, il exhalait une odeur d'anis, de curry, d'ail et d'huile d'olive.

Les gardes l'avaient déshabillé, ne lui laissant que ses sous-vêtements. Il avait les deux jambes brisées et la mâchoire enflée. On avait arraché l'anneau qu'il portait dans la narine, et des plaies sanglantes constellaient son visage et sa cage thoracique. Quelqu'un lui avait coupé un morceau de chair sur l'épaule, mais il vivrait.

Sur sa poitrine se détachaient les runes de pouvoir marquées dans sa chair. Des cicatrices blanchâtres larges d'un pouce : cinq de Force, trois d'Agilité, une de Constitution, une d'Intelligence, une de Métabolisme, une d'Ouïe et deux de Vue.

Aucun marchand d'Herediton n'arborait autant de runes de pouvoir. Cet homme était un soldat ou un assassin ; Iomé en avait la certitude. Mais ce n'était pas une preuve suffisante. Dans le sud, où on extrayait le sang-métal, les marchands pouvaient facilement acheter des Dons aux pauvres.

Chemoise plongea son regard dans celui du prisonnier et lui flanqua une gifle retentissante. Puis les trois femmes se rendirent dans le Donjon du Roi.

Le père d'Iomé était dans sa salle d'audience, au premier étage. Assis sur un banc, dans un coin de la pièce, il devisait à voix basse avec son épouse, le sombre chancelier Rodderman et le Maître de Guilde Hollicks, qui semblait terrifié.

De la paille fraîche, mélangée à de la mélisse et à du pouliot, jonchait le sol. Trois chiens se prélassaient devant le foyer vide, près duquel une servante polissait les chenets et le tisonnier. Aussitôt, la Diema d'Iomé traversa la pièce pour aller se placer près de ceux du roi et de la reine.

Tandis qu'Iomé franchissait le seuil, son père leva vers elle un regard interrogateur. Sylvarresta n'avait pas une once de vanité. Il ne portait pas de couronne, et sa seule bague était une chevalière pendue à une chaîne autour de son cou. Il préférait qu'on l'appelle « seigneur » plutôt que « roi ». Mais son rang véritable ne faisait aucun doute pour tous ceux qu'il scrutait de ses yeux gris.

A côté de lui, le Maître de Guilde Hollicks semblait ridicule dans ses vêtements criards : une chemise à manches bouffantes, un pantalon rayé, un gilet et une demi-cape avec capuche, le tout dans un arc-en-ciel de couleurs mal assorties censées faire la publicité de son commerce.

Ses goûts discutables mis à part, ce n'était pas un mauvais homme. Il avait un bon sens très développé et aurait été sympathique sans les poils noirs qui jaillissaient de son nez pour former la moitié de sa moustache.

— Ah, dit Sylvarresta en reconnaissant sa fille. J'attendais quelqu'un d'autre. As-tu vu les forestiers ce matin ? Sont-ils dans la cour ?

— Non, seigneur, répondit Iomé.

Le roi hocha la tête d'un air pensif, puis se tourna vers Chemoise.

— Mes condoléances, dit-il doucement. C'est une bien triste journée pour nous tous. Votre fiancé était un homme admirable et un soldat plein de promesses.

Très pâle, Chemoise déglutit, hocha la tête et esquissa une révérence.

— Merci, seigneur.

— Vous n'allez pas laisser cet assassin s'en tirer ainsi, n'est-ce pas ? attaqua Iomé. Vous auriez déjà dû le faire exécuter !

— Comme vous sautez aux conclusions ! lui reprocha Hollicks de sa voix haute perchée. Vous

n'avez aucune preuve que ce n'était pas seulement une bagarre d'ivrogne qui a mal tourné.

Le roi se leva, se dirigea vers la porte, jeta un coup d'œil dans le couloir et ferma le battant. La pièce fut plongée dans une pénombre seulement combattue par deux minuscules fenêtres aux volets de bois ouverts.

La tête baissée, Sylvarresta fit les cent pas.

— Quoi que vous puissiez en dire, Maître Hollicks, je sais qu'il s'agit d'un espion, déclara-t-il.

Le teinturier feignit l'incrédulité.

— Vous en avez la preuve ? demanda-t-il, dubitatif.

— Pendant que vous apaisiez vos collègues, j'ai demandé au capitaine Derrow de suivre la piste de cet homme. Un de mes guetteurs l'avait repéré hier après le lever du soleil. Il se tenait sur un toit, et nous avons craint qu'il ne soit en train de compter les gardes sur le Donjon des Dédiés. Nous avons tenté de l'attraper, mais il s'est fondu à la foule du marché.

« Et voilà que le soir même, il rôdait de nouveau dans les rues. Ça ne peut pas être une coïncidence. Selon Derrow, il n'a dormi dans aucune des auberges de la ville. Il a suivi Dreys depuis l'extérieur en escaladant le mur d'enceinte, et il l'a tué parce qu'il cherchait ceci... (Le roi brandit un petit volume relié de peau de mouton.) C'est un livre très étrange...

Hollicks fronça les sourcils. Il était déjà assez gênant qu'Al Jwabala soit accusé d'espionnage, mais si on commençait à rassembler des preuves contre lui...

— Vous savez bien que les gens soûls se comportent bizarrement, protesta-t-il. Chaque fois qu'il a un coup dans le nez, mon maître des écuries, Wallis, escalade tous les pommiers du verger.

Le roi secoua la tête.

— Ce livre contenait un message pour moi de la part de l'Emir de Tuulistan. Vous l'ignorez peut-être, mais il est aveugle. Son château a été assailli par Raj Ahten, et le Seigneur-Loup l'a forcé à lui faire un Don de Vue. Pourtant, il a rédigé l'histoire de sa vie et me l'a envoyée.

— Il a écrit ses propres chroniques ? s'étonna Iomé.

Pourquoi un noble, et plus encore un noble aveugle, aurait-il pris cette peine alors qu'un Diem le surveillait et s'en serait chargé après sa mort ?

Hollicks revint à la charge.

— Je ne vois pas en quoi ça constitue une preuve. De quoi est-il question dans ce livre ?

— D'innombrables batailles, répondit Sylvarresta. L'Emir raconte comment Raj Ahten a brisé ses défenses et s'est emparé de forteresses voisines. Je n'ai eu que le temps d'y jeter un coup d'œil, mais ce livre doit contenir quelque chose de très important pour que l'espion de Raj Ahten aille jusqu'à tuer un sergent de ma garde afin de le récupérer.

— Mais...ses papiers sont en ordre, insista Hollicks. Sa bourse contenait des dizaines de commandes signées par des marchands. Vous n'avez pas de preuves contre lui !

— Et tous ses Dons ? objecta Sylvarresta. Un simple commerçant n'en aurait pas autant, sans compter que leur répartition est typique d'un guerrier.

Cette fois, Hollicks ne sut que répondre.

— Vous savez, il y a vingt ans, quand je me suis rendu dans le Sud pour courtiser dame Sylvarresta à Jomateel, j'ai fait une partie d'échecs avec Raj Ahten en personne.

Sylvarresta jeta un coup d'œil à son épouse et posa une main bienveillante sur l'épaule d'Hollicks. La mère d'Iomé s'agita, mal à l'aise. Elle n'aimait pas qu'on lui rappelle qu'elle était la cousine du Seigneur-Loup.

— Savez-vous quelle ouverture il a fait ?

— Pion du roi en roi quatre ? hasarda Hollicks, choisissant la plus commune.

— Non : chevalier du roi en magicien trois. Très inhabituel.

— Quel rapport avec l'affaire qui nous intéresse ?

— Vous auriez dû voir la façon dont il jouait. Il laissait tous ses pions à leur place initiale et attaquait avec, ses chevaliers, ses magiciens, ses tours, ses reines... même son roi. Plutôt que de chercher à prendre le contrôle du centre de l'échiquier, il utilisait des pièces avec lesquelles il pensait pouvoir étendre sa domination jusqu'aux coins.

Sylvarresta marqua une pause pour laisser à Hollicks le temps de saisir les implications de ce qu'il disait, mais le teinturier ne semblait pas comprendre.

— Ce marchand d'épices dans les oubliettes... C'est un des chevaliers de Raj Ahten. Les cals de son pouce droit résultent d'années d'entraînement à l'épée.

Hollicks réfléchit.

— Vous ne pensez tout de même pas que Raj Ahten viendra ici ?

— Bien sûr que si. C'est pourquoi nous avons envoyé un millier de chevaliers, d'écuyers et d'archers défendre Château Dreis.

Sylvarresta omit de mentionner que dix-sept rois du Rofehavan se rencontreraient deux mois plus tard afin de mettre au point une stratégie commune au cas où Raj Ahten les envahirait : il ne pensait pas que ce fût les affaires du maître de guilde.

La reine Venetta Sylvarresta aurait pu raconter à Hollicks bien des histoires qui l'auraient effrayé. Par exemple, celle de la visite du jeune Ahten au château de son père, lorsqu'il n'avait que huit ans.

Un banquet avait été organisé, avec pour convives tous les capitaines de la Garde du roi, divers conseillers et de riches marchands. Quand les tables avaient croulé sous les faisans rôtis, les pâtisseries au miel et le vin, le père de Venetta avait invité Raj Ahten à prendre la parole. Le petit garçon s'était levé et lui avait demandé :

— Ce banquet n'a-t-il pas lieu en mon honneur ?

— Bien sûr que si....

D'un geste, Raj Ahten avait balayé la centaine de convives.

— Dans ce cas, renvoyez ces gens : je ne veux pas qu'ils mangent mon dîner.

Outragés, les invités avaient quitté le château, le laissant face à plus de nourriture qu'il n'aurait pu en consommer en un an. Chaque fois qu'elle racontait cette histoire, Venetta ajoutait que son père, s'il avait eu deux sous de bon sens, aurait tranché la gorge du jeune rapace sur-le-champ.

Depuis des années, la mère d'Iomé tentait de convaincre son époux de la nécessité de porter la première attaque pour écraser dans l'œuf le pouvoir de Raj Ahten avant qu'il ne devienne trop fort. Mais Sylvarresta n'avait pas cru que le jeune homme réussirait à conquérir les vingt-deux Royaumes d'Indhopal.

— Alors, qui exécutera cet espion ? insista Iomé. Vous devez rendre justice.

— Et je le ferai, acquiesça son père. Raj Ahten paiera, mais je ne tuerai pas son chevalier.

Hollicks poussa un soupir de soulagement. Voyant l'expression abasourdie d'Iomé, Sylvarresta ajouta :

— Ta solution idéaliste est louable, mais peu pragmatique. Nous ne pouvons pas exécuter cet espion. Par conséquent, je vais réclamer une rançon en échange de sa libération.

— Une rançon ? s'étrangla Hollicks. Raj Ahten n'avouera jamais qu'il travaille pour lui !

Iomé sourit en entendant le teinturier admettre enfin la véritable nature d'Al Jwabala.

— Bien sûr que non. Mais les marchands indhopalais le reconnaissent comme un des leurs. Ils paieront, dans leur propre intérêt. Cette pratique est assez courante chez eux. On dit qu'un fermier a de la chance, en revenant du marché, si ses voisins n'en ont pas profité pour prendre ses cochons en otage.

— Comment pouvez-vous être sûr qu'ils paieront ? interrogea Iomé.

— Parce qu'ils veulent que la foire ait lieu. Et parce que, selon moi, des soldats de Raj Ahten se dissimulent dans le Bois de Dunn, attendant les informations que cet homme leur livrera. Certains marchands doivent le savoir ; c'est pour ça qu'ils veulent hâter sa libération : ils craignent que nous ne lui soutirions des aveux en le torturant.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que des soldats se dissimulent dans le Bois de Dunn ? intervint Hollicks, désarçonné.

— Il y a déjà plusieurs jours que j'ai envoyé cinq forestiers débusquer des sangliers pour la chasse de la semaine prochaine. Ils devaient me faire leur rapport hier matin, et aucun d'eux n'est revenu.

« S'ils n'avaient été que deux, j'aurais pensé à un accident. Mais cinq hommes loyaux... Personne n'aurait pu les empêcher de m'obéir. Ils ont été capturés ou tués, c'est la seule solution. J'ai envoyé des éclaireurs faire des recherches, même si je sais déjà ce qu'ils découvriront.

Hollicks pâlit à l'annonce de cette nouvelle.

— Donc, les soldats de Raj Ahten se cachent dans le Bois de Dunn, et ils doivent attaquer dans les trois jours qui viennent... Avant le début de la chasse, sinon ils seront découverts.

Les mains croisées dans le dos, le roi se dirigea vers la cheminée.

— Croyez-vous que ce sera une grande bataille, seigneur ? interrogea Hollicks, anxieux.

Sylvarresta secoua la tête.

— J'en doute. Nous sommes en automne, ce n'est pas la saison idéale pour déclencher une guerre. Je pense que nous avons affaire à un groupe d'assassins. Ils frapperont soit le Donjon des Dédiés, afin de m'affaiblir, soit ma famille.

— Et nous, les marchands ? couina Hollicks. Ils peuvent aussi s'en prendre à nos manoirs ! Personne n'est en sécurité !

L'idée que Raj Ahten attaque la bourgeoisie était tout simplement ridicule. Sylvarresta éclata de rire.

— Allons, mon vieil ami ! Verrouillez bien vos portes ce soir et vous n'aurez rien à craindre. Pour l'heure, j'ai besoin de vos conseils. Nous devons fixer un prix pour la rançon de ce prétendu marchand. A combien pouvons-nous évaluer les dommages ?

— Je dirais un millier de faucons d'argent, avança prudemment Hollicks.

Iomé avait suivi le raisonnement de son père, qui était à la fois sans faille et inacceptable.

— Je n'aime pas l'idée de libérer cet homme contre une rançon, protesta-t-elle. C'est une forme de reddition. Et Chemoise ? Son fiancé a été assassiné ! Que faites-vous d'elle ?

Le roi leva vers la demoiselle d'honneur de sa fille un regard où se mêlaient tristesse et inquiétude. Les larmes de la jeune fille avaient séché, mais les yeux pénétrants de Sylvarresta pouvaient lire la douleur sur son jeune visage.

— Je suis navré, Chemoise. Tu me fais confiance, n'est-ce pas ? Si j'ai raison, la tête du

meurtrier sera au bout d'une pique d'ici la fin de la semaine, et tu recevras mille faucons d'argent sur la rançon.

— Comme vous voudrez, seigneur, répondit Chemoise, qui n'était pas en position de discuter.

— Parfait. A présent, Maître Hollicks, revenons à notre montant. Un millier de faucons d'argent, dites-vous ? Dans ce cas, c'est une bonne chose que vous ne soyez pas roi. Nous commencerons par réclamer vingt fois cette somme, ainsi que cinquante livres de muscade, autant de poivre et deux mille de sel. Et j'exige d'être payé en sang-métal. Combien les marchands en ont-ils soumis à la pesée cette année ? demanda le roi.

— Mais... je n'en sais rien, balbutia Hollicks, pris au dépourvu par la demande de Sylvarresta.

Celui-ci haussa un sourcil interrogateur. Hollicks savait combien à l'once près, il en aurait mis sa main à couper.

Dix ans plus tôt, en reconnaissance des services rendus à la Couronne, Sylvarresta lui avait accordé l'autorisation de recevoir un Don d'Intelligence. Cela ne l'avait pas rendu plus sage ni plus inventif, mais ça lui avait permis de se rappeler sans problème tous les détails triviaux de son commerce.

Recevoir un Don d'Intelligence revenait à ouvrir une porte vers l'esprit d'un autre homme, à accéder à toutes ses connaissances et à ses souvenirs alors que le malheureux ne pouvait même plus se rappeler les données entreposées dans son propre cerveau.

On disait qu'Hollicks *rangeait* dans l'esprit de son Dédié chaque contrat signé, qu'il pouvait tous les réciter mot pour mot et gardait en mémoire la date d'échéance de tous ses prêts. Il devait forcément savoir combien de sang-métal les marchands étrangers avaient soumis à la pesée la semaine précédente. Le Maître de Foire avait pour tâche de s'assurer que les marchandises étaient évaluées à leur juste prix.

— Jusqu'ici, pas plus de treize livres. Ils... ils disent que les mines de Kartish n'ont pas beaucoup donné cette année...

Ça ne suffirait même pas à forger une centaine de forceps. Hollicks rentra la tête dans les épaules, comme s'il craignait que Sylvarresta ne le frappe. Mais le père d'Iomé acquiesça pensivement.

— Je doute que Raj Ahten sache qu'une quantité pareille a passé ses frontières. Et nous n'en verrons pas du tout l'année prochaine. Je suggère donc que nous ajoutions trente livres de sang-métal au montant des dommages.

— Ils n'en ont pas apporté autant ! geignit Hollicks.

— Ils trouveront, lui assura le roi. S'ils font de la contrebande, ils doivent en avoir en réserve. A présent, allez parler à nos amis étrangers. Dites-leur que le roi est fou de colère, et conseillez-leur d'agir vite avant qu'il ne commette l'irréparable. Confiez-leur qu'en ce moment même, ivre de vin et de fureur, j'hésite entre torturer Al Jwabala ou lui ouvrir le ventre pour l'étrangler avec ses propres intestins.

— Oui, seigneur.

Rouge d'agitation, Hollicks s'inclina devant son souverain et sortit en transpirant abondamment à l'idée des négociations à venir.

Pendant la conversation, le chancelier Rodderman avait gardé le silence sans perdre une miette du dialogue entre Sylvarresta et Hollicks. De temps à autre, il avait caressé pensivement ses longs favoris blancs.

Lorsque le teinturier fut parti, il demanda :

— Votre grâce, pensez-vous vraiment leur extorquer une telle rançon ?

— Ça ne coûte rien d'espérer, répondit simplement le roi.

Iomé savait que son père avait besoin d'argent. Les armures, le matériel et les forceps nécessaires pour préparer la guerre risquaient de le miner.

— A présent, chancelier, allez me chercher le capitaine Derrow, ordonna le roi. Si je ne m'abuse, des assassins nous rendront visite ce soir. Nous devons leur préparer un accueil digne de ce nom.

Rodderman se leva avec raideur, se frotta le bas du dos et sortit.

Un instant, Sylvarresta demeura plongé dans ses pensées. Iomé allait le laisser, mais elle ne put s'empêcher de poser une dernière question.

— Père, quand vous avez joué aux échecs avec Raj Ahten, qui a gagné ?

Le roi sourit.

— Lui.

— Maintenant que nous avons vu son chevalier, ne risque-t-il pas de nous envoyer ses magiciens ? osa encore Iomé.

Son père ne répondit pas, mais la grimace qu'il esquissa était assez éloquente.

CHAPITRE IV

LE VIN DE GÂTEBAIE

Borenson dévisagea Gaborn.

— Si j'ai senti quelque chose, seigneur ? Que voulez-vous dire ? De la faim, de l'excitation ? Je ressens des tas de choses...

Gaborn ne pouvait expliquer l'étrange impression qui l'avait assailli sur le marché de Bannisferre.

— Non, rien de si ordinaire. C'est comme si... la terre tremblait d'impatience. Ou... (Une image jaillit dans son esprit.) Comme quand on empoigne la charrue, qu'on voit le sol noir s'ouvrir sous son soc et qu'on sait que des graines y seront bientôt plantées, et qu'elles porteront des fruits un jour. Comme une vision d'arbres et de champs s'étendant d'un bout à l'autre de l'horizon.

C'était une image bizarre. Mais elle s'était imposée à l'esprit de Gaborn avec une telle force qu'il n'avait rien trouvé d'autre à dire.

Les mots ne suffisaient pas pour décrire ce qu'il éprouvait ; il sentait presque ses mains se refermer sur les poignées de bois usé de la charrue, le harnais du bœuf mordre la chair de son dos, le tranchant du soc retourner la terre riche et grouillante de vers. Il goutait la saveur métallique de l'humus, voyait des champs et des forêts jaillir sous ses yeux. Ses poches étaient lourdes de graines prêtes à semer.

Toutes ces choses l'assaillirent en même temps, et il se demanda si aucun jardinier avait éprouvé pareille excitation. Plus étrange encore, jamais il n'avait lui-même manié la charrue ou attelé un bœuf.

En cet instant, il souhaitait de toute son âme être en train de le faire.

Se tenir les deux pieds plantés dans la terre !

Myrrima lui jeta un regard intrigué. Son Diem continua à jouer les observateurs muets. Mais les yeux de Borenson pétillèrent de malice.

— Seigneur, je crois que le grand air vous est monté à la tête. Je vous trouve très pâle et couvert de sueur. Vous sentez-vous bien ?

— Je suis en pleine forme, affirma Gaborn tout en se demandant s'il n'était pas malade... ou en train de devenir fou.

Très peu de maux pouvaient frapper un Seigneur des Runes. Ses Dons d'Intelligence palliaient sa mémoire défaillante, ses Dons de Constitution remédiaient à ses problèmes de santé. Mais la folie demeurait incurable.

Soudain, il avait envie d'être seul avec ses pensées, libre de chercher ce qui suscitait en lui ce profond désir de rapprochement avec la terre.

— Vous devriez passer un peu de temps tous les deux, déclara-t-il brusquement. Un après-midi ne sera pas de trop pour faire connaissance.

— Seigneur, je suis votre garde du corps, protesta Borenson, qui ne voulait pas le quitter.

Gaborn pouvait compter sur les doigts d'une main les fois où ils avaient passé plus d'une nuit éloignés l'un de l'autre.

— Je vais rentrer me reposer à l'auberge, sans rien de plus dangereux à affronter que le rôti de

porc du déjeuner, plaisanta-t-il.

Borenson ne pouvait pas refuser. La tradition voulait qu'il se rende chez Myrrima pour demander sa main. Vu l'absence de son père et l'idiotie de sa mère, la coutume pouvait être quelque peu circonvenue, mais pas totalement ignorée.

— En êtes-vous certain ? Je ne crois pas que ce soit sage, insista-t-il néanmoins.

Après tout, ils étaient dans un pays étranger, et Gaborn était l'héritier du plus riche royaume du Rofehavan.

— Vas-y, et ne discute pas, le pressa le jeune homme en souriant. Si ça peut te rassurer, je te promets de me retirer dans ma chambre et d'en fermer la porte à double tour dès que j'aurai fini mon repas.

— Nous serons de retour avant le coucher du soleil, promit Myrrima.

— Non, je vous rejoindrai chez vous, dit Gaborn. J'aimerais rencontrer vos sœurs et votre mère.

— De l'autre côté du Pont Himmeroft, quatre lieues après la Route des Campanules, une petite maison grise dans la prairie, lui indiqua la jeune femme.

Borenson secoua la tête.

— Pas question que vous chevauchiez seul. Je reviendrai vous chercher, déclara-t-il fermement.

— Dans ce cas, à tout à l'heure.

Gaborn regarda les futurs époux s'éloigner d'un pas léger, main dans la main.

Quelques minutes, il observa un troubadour qui avait dressé des colombes albinos à effectuer toutes sortes d'acrobaties aériennes ; puis il se promena dans les rues pavées de Bannisferre, son Diem ne le lâchant pas d'une semelle.

Au centre de la cité s'élevaient une douzaine de halls de musique hauts de six ou sept étages aux colonnades ornées de statues et au fronton sculpté de frises. Sur les marches de l'un d'eux, une ravissante jeune femme chantait une aria, accompagnée à la flûte et à la harpe par deux musiciens. Des paysans s'étaient massés autour d'elle pour écouter.

Sa voix *ondulait* de façon hypnotique, se répercutant contre les bâtiments alentour. Bien entendu, elle espérait attirer un public pour sa représentation du soir. Gaborn décida qu'il s'y rendrait en compagnie de Borenson et de Myrrima.

Le reste de l'avenue était occupé par des bains publics et des gymnasiums. Ici, plusieurs carrioles pouvaient rouler de front ; dans les vitrines des boutiques s'étaient de la porcelaine phosphatique, de l'argenterie et des armes de gentilshommes.

Bannisferre était une jeune cité, construite moins de quatre siècles plus tôt. Au début, elle servait de point de rencontre aux marchands désireux d'échanger leurs produits. Puis on avait découvert du fer dans les Collines de Durkin, et une fonderie s'était ouverte. La qualité des armes qui en sortaient avait bientôt attiré une riche clientèle exigeant logement, nourriture et divertissements.

Bannisferre était devenue un centre artistique peuplé de forgerons qui travaillaient le fer, l'or et l'argent, de céramistes célèbres pour leurs émaux et leur porcelaine et de souffleurs de verre. Aujourd'hui, elle grouillait d'artisans, de troubadours et de ménestrels venus de tous horizons.

C'était une ville raffinée et remarquablement propre. A cette époque de l'année, on y voyait partout des effigies du Roi de la Terre peintes et vêtues avec amour. Aucun voleur à la tire ne sévissait dans ses rues, et les baillis portaient des gilets de cuir fin rehaussés de brocart d'or, comme s'ils étaient un des ornements de Bannisferre plutôt que des hommes de loi.

Pourtant, la beauté de cet endroit attristait Gaborn. Les défenses semblaient si inadéquates ! La

cité était bâtie près d'un fleuve, sans la protection d'une forteresse. Son mur d'enceinte très bas aurait peine à repousser une charge de cavalerie. C'était tout juste si les soldats parviendraient, le cas échéant, à se retrancher dans les halls de musique pour se battre parmi les statues.

En cas de guerre, Bannisferre serait rapidement envahie, sa beauté étant souillée et foulée aux pieds. Même la pierre de ses bâtiments était travaillée dans un esprit ornemental plutôt que défensif. Les portes et les fenêtres étaient trop larges, et les ponts qui enjambaient le fleuve aussi : quatre chariots pouvaient y rouler de front, ce qui les rendait impossibles à tenir.

Gaborn revint sur ses pas, traversa le nuage d'abeilles et entra dans l'auberge. Il avait l'intention de tenir la promesse faite à Borenson de ne pas s'exposer au danger. Il s'installa à une table dans un coin et commanda un repas digne de son palais raffiné, tandis que son Diem s'asseyait en face de lui.

Gaborn se sentait d'humeur à fêter la bonne fortune de Borenson. Il lança une pièce d'argent à un petit serveur qui devait avoir cinq ans de moins que lui.

— Apporte-nous du vin, mon garçon. Quelque chose de doux pour mon Diem, et du gâtebaie pour moi.

— Oui, monsieur.

Gaborn regarda autour de lui. La salle était presque vide. Trois douzaines de chaises, mais très peu d'occupées. A l'autre bout, deux gentilshommes à la peau sombre comparaient à voix basse les mérites des auberges de la ville. Des mouches grasses au corps d'un vert métallique volaient en cercles paresseux. Dehors, un porc couina.

L'auberge ne se remplirait que le soir venu.

Le serveur revint avec deux chopes d'argile brune et deux vraies bouteilles de verre jaune, pas les flasques de peaux couramment utilisées dans le Sud. Le bouchon portait un sceau de cire rouge marqué de l'initiale B. Couvertes de poussière et de toiles d'araignée, les bouteilles devaient être d'une bonne cuvée. Gaborn n'avait plus l'habitude des grands crus : dans les outres, le vin tournait au vinaigre après quelques mois passés sur la route.

Le garçon versa à boire à Gaborn et à son Diem, puis repartit en leur laissant les bouteilles sur la table. Déjà, l'humidité commençait à se condenser sur le verre. Gaborn y passa un index distrait et le porta à sa bouche pour goûter la poussière. Elle venait d'une terre riche et douce, parfaite pour l'agriculture.

Le Diem avala une gorgée de vin et fit claquer sa langue.

— Hum, s'extasia-t-il. Je n'en avais jamais bu d'aussi bon.

En quelques secondes, il eut vidé son gobelet et le remplit une seconde fois, au grand étonnement de Gaborn. Son Diem était un homme sobre, peu enclin aux excès. Jamais il ne courait la gueuse ni ne se laissait distraire de son travail. Il était tout dévoué à la mission confiée par les Seigneurs du Temps.

Les Diems étaient liés deux par deux, chacun offrant à l'autre un Don d'Intelligence. Ainsi, ils partageaient un même esprit et connaissaient les mêmes choses. Une telle promiscuité mentale conduisait souvent à la folie, car les deux partenaires luttait pour le contrôle de leur esprit unique.

Dans un monastère, au-delà d'Orwynne, le partenaire du Diem de Gaborn transcrivait la vie du jeune homme telle que la voyait son autre moitié. Les Diems survivaient uniquement parce qu'ils avaient abandonné toute identité au profit de leur ordre. Aussi était-il étrange pour Gaborn de voir le sien se livrer à un acte aussi futile que de boire.

Le jeune prince goûta son vin de gâtebaie, à base non de baies mais de raisin doux mêlé à

différentes herbes : verveine, onagre et sureau, qui stimulaient la pensée en réduisant les effets secondaires de l'alcool. Le goût en était plus épicé que celui du vin ordinaire, et le prix quelque peu prohibitif. Son appellation était ironique : au lieu de gâter l'esprit, il l'éclaircissait. S'il fallait vraiment se soûler, songea Gaborn, autant que ce soit d'introspection.

Dans la grande salle de l'auberge, enveloppé par les plaisantes odeurs de pain chaud et de porc rôti, le jeune prince se sentait un peu plus à l'aise. Il but deux gorgées de vin et le jugea excellent, mais pas aussi envoûtant que celui dont son Diem se délectait.

Malgré tout, Gaborn s'inquiétait. Dehors, une heure plus tôt, il avait capté un étrange flux de pouvoir. Il avait marié son garde du corps sur un coup de tête, et il s'en était chaudement félicité. Mais avec le recul, son geste lui semblait infantile.

Un jour, il régnerait sur une des plus grandes nations du inonde ; pourtant, en des circonstances normales, jamais il ne se serait aventuré à jouer les entremetteurs. Quel genre de souverain ferait-il s'il cédait toujours à ses impulsions ?

Dans la Maison de la Compréhension, Maître Ibirmarle lui avait dit autrefois : « Même un Seigneur des Runes ne peut gouverner les affaires du cœur. Seul un fou présomptueux essaierait. » Et voilà que Gaborn avait convaincu Borenson de prendre femme...

Et s'il la déteste un jour ? se demanda le jeune homme. *M'en voudra-t-il d'être intervenu ?* Cette idée le troublait. Et Myrrima, finirait-elle par aimer son époux ?

Pendant que le prince méditait, le Diem avait fini son deuxième gobelet de vin.

— J'ai bien fait, n'est-ce pas ? lui demanda brusquement Gaborn. Borenson est un brave homme ; je suis sûr qu'il l'aimera...

Son Diem plissa les yeux et eut un sourire pincé.

— On dit chez nous qu'une bonne action engendre la bonne fortune.

Gaborn s'interrogea sur le sens de « chez nous ». Bien que les Diems soient humains, ils se considéraient comme des créatures à part. Peut-être avaient-ils raison : la mission qu'ils remplissaient pour les Seigneurs du Temps exigeait de grands sacrifices.

Ils renonçaient à leur famille, à leur maison et à leur loyauté envers tout souverain. Au lieu de cela, ils se bornaient à étudier la vie d'un noble ou de sa femme, à en rédiger les chroniques pour les publier après leur mort, et à se tenir à l'écart de toute action politique.

Pourtant, Gaborn ne faisait pas entièrement confiance à ces observateurs au sourire mystérieux. Il était certain qu'ils feignaient seulement de ne pas s'intéresser aux affaires humaines. Parfois, quand deux d'entre eux se rencontraient dans le cadre de leur mission, ils échangeaient des phrases codées, dont les ancêtres de Gaborn tentaient de percer le secret depuis des générations.

Jusqu'où allait leur impartialité ? Gaborn les soupçonnait de trahir parfois celui ou celle qu'ils accompagnaient pour le vendre à un seigneur ennemi. Certaines batailles historiques n'avaient pu être remportées que grâce à des informateurs haut placés... Probablement des Diems.

Mais si un ou plusieurs d'entre eux avaient un jour pris parti au cours d'une guerre, personne n'en avait la preuve ni ne connaissait leur allégeance. Les souverains maléfiques avaient bénéficié de leurs révélations aussi souvent que les rois bienveillants...

Et nul ne pouvait leur échapper. Certains seigneurs avaient bien tenté de se débarrasser de leur Diem en l'assassinant ou en le bannissant. Mais leur règne ne durait jamais très longtemps.

En tant qu'ordre, les Diems avaient un pouvoir immense. Quiconque osait frapper l'un d'eux découvrait à son détriment tout ce que pouvait divulguer le partenaire de la victime, entraînant la

ruine et le déshonneur de sa cible.

Personne ne pouvait défier les Diems, et Gaborn n'était même pas sûr que ce soit une bonne idée.

Le vieil adage disait : « Un homme qui ne supporte pas de se sentir épié ne fera jamais un bon roi. » Cette formule avait été attribuée aux Gloires elles-mêmes, tout comme : « Un Seigneur des Runes doit servir son peuple. »

Ainsi, le titre de Gaborn avait un prix. Jamais il ne se débarrasserait de cet homme ni ne connaîtrait un instant de solitude. Il aurait beau diriger un puissant royaume, l'intimité la plus fondamentale lui serait toujours interdite.

Perdu dans ses pensées, le jeune prince s'interrogea une fois de plus au sujet de Borenson. C'était un soldat, et les soldats faisaient rarement de bons seigneurs, car ils avaient l'habitude de résoudre tous les problèmes par la force. Le père de Gaborn préférait vendre des titres à de riches bourgeois, qui recouraient plutôt au marchandage pour obtenir ce qu'ils désiraient.

Le jeune prince réalisa soudain que son Diem ne lui avait pas répondu.

— Je vous ai demandé si Borenson était un brave homme, à votre avis ?

Le Diem leva la tête. Le regard légèrement vitreux, il était bien parti pour prendre une cuite mémorable. Il remplit à nouveau son gobelet.

— Pas aussi brave que vous, Votre Seigneurie. Mais je pense qu'il la rendra raisonnablement heureuse.

« Votre Seigneurie ». Il n'a pas dit « mon seigneur »...

— Mais c'est un homme bon, n'est-ce pas ? insista Gaborn, qui sentait la moutarde lui monter au nez face à tant d'onction.

Son Diem détourna le regard et marmonna quelque chose entre ses dents. Du poing, Gaborn tapa si fort sur la table que les bouteilles de vin sautèrent, les gobelets s'entrechoquant.

— Répondez-moi ! exigea-t-il.

Le Diem lâcha un hoquet de surprise. Le vin lui montait à la tête, mais il savait encore reconnaître un avertissement. Les poings allaient bientôt voler. Or, Gaborn avait trois Dons de Force. Ses coups pouvaient tuer un humain ordinaire.

— Quelle importance, Votre Seigneurie ? esquiva le Diem en luttant pour éclaircir ses pensées embrumées par l'alcool. Jusqu'ici, vous ne vous êtes jamais soucié de sa bonté. Et vous n'avez jamais mis en doute sa moralité.

Le Diem avala une autre gorgée de vin, ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose mais se ravisa et repoussa prudemment son gobelet.

Pourquoi est-ce que je m'interroge sur la moralité de Borenson ? se demanda Gaborn.

Aussitôt, la réponse lui apparut.

Parce que j'ai bu du vin de gâtebaie et remarqué que mon Diem tentait de se dérober à la question. Parce que Myrrima a dit que la princesse Iomé douterait de moi, et que je m'inquiète de ce que les autres pourraient penser. Parce que je sais que n'importe quel imbécile peut acquérir des terres, mais qu'il faut être quelqu'un de spécial pour conquérir le cœur de ses sujets.

Or, Gaborn espérait bien conquérir celui d'Iomé et de son peuple. Mais il n'osait pas révéler les détails de son plan au Diem, ni à quiconque. Si son père apprenait ce qu'il mijotait, il tenterait sans doute de l'arrêter.

Le vin de gâtebaie produisait son effet sur Gaborn, ordonnant toutes les pièces du grand puzzle du monde. Mais le jeune prince ne voulait pas se laisser détourner du sujet qui lui tenait à cœur.

— Répondez-moi, Diem ! Que pensez-vous de Borenson ?

Le Diem posa les deux mains sur la table et rassembla tout son courage.

— Comme il vous plaira, Votre Seigneurie. Un jour, j'ai demandé à Borenson quel était son animal préféré, et il m'a dit qu'il admirait les chiens parce qu'il aimait les entendre grogner... Et parce qu'il adorait la façon dont ils agressaient les étrangers sans se poser de questions.

Gaborn éclata de rire. C'était exactement le genre de chose qu'il attendait de la part de son garde du corps. Cet homme était terrifiant au combat.

Le Diem sembla soulagé par la bonne humeur du jeune prince. Il se pencha en avant avec une mine de conspirateur.

— Pour tout vous avouer, Votre Seigneurie, je pense que Borenson admire chez les chiens une autre qualité qu'il n'a pas osé nommer.

— Laquelle ?

— La loyauté.

Gaborn rit plus fort.

— Ainsi, selon vous, Borenson serait pareil à un chien ?

— Non : il aspire seulement à le devenir. Si je puis me permettre, je crains qu'il en ait tous les attributs *à l'exception* de la loyauté.

— Vous ne croyez donc pas qu'il soit un brave homme ?

— C'est un assassin, Votre Seigneurie. Un boucher. Ce qui lui a valu le poste de capitaine de votre garde.

Cette réponse réveilla la colère de Gaborn. Son Diem avait tort. L'homme lui fit un sourire aviné et but de nouveau pour affermir son courage.

— En fait, reprit-il, aucun de vos amis ne brille par sa bonté, Votre Seigneurie. Vous ne recherchez pas particulièrement la vertu chez ceux que vous fréquentez.

Gaborn fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

Il avait toujours pensé que ses amis avaient un niveau acceptable de moralité.

— C'est très simple, Votre Seigneurie. Certains hommes choisissent leurs amis en fonction de leur apparence, d'autres à cause de leur fortune ou de leur position, d'autres encore d'après leurs goûts communs. Mais vous n'accordez pas d'importance à ces traits.

De fait, Gaborn avait des amis chez les laids et les pauvres. Eldon Parris vendait des lapins rôtis sur un marché, et il appréciait également la compagnie de plus d'un homme considéré comme un malfaiteur !

— Dans ce cas, quels sont mes critères de sélection ? s'enquit-il, curieux.

— Parce que vous êtes jeune, vous évaluez les gens selon leur connaissance du cœur humain, Votre Seigneurie.

Cette affirmation atteignit Gaborn comme une bouffée d'air. Elle était surprenante, mais tout à fait juste et d'une rafraîchissante honnêteté.

— Je ne m'en étais jamais rendu compte...

Le Diem éclata de rire.

— C'est une des sept clés de la motivation. Je crains, jeune maître Gaborn, que vous ne fassiez guère preuve de discernement dans le choix de vos amis. Ha ! Parfois, je vous imagine quand vous serez roi, entouré d'excentriques et d'érudits. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils vous

feront subir des lavements et porter des chaussures pointues !

— Les sept clés de la motivation ? Où avez-vous donc appris ça ? s'enquit Gaborn, plus intrigué que vexé.

— Dans la Salle des Rêves, répondit le Diem.

Soudain, il se raidit, comprenant son erreur.

Dans la Maison de la Compréhension, seule la Salle des Rêves était interdite aux Seigneurs des Runes. Les secrets qu'on y apprenait, ceux des motivations et des désirs humains, étaient considérés comme bien trop dangereux pour qu'on les mette entre les mains de ceux qui présidaient aux destinées des hommes.

Gaborn esquissa un sourire triomphant et leva son gobelet pour porter un toast.

— Aux rêves.

Mais le Diem ne l'accompagna pas. Il y avait fort à parier qu'il ne boirait plus jamais en sa présence.

Dans un coin de la pièce, une petite femelle ferrin sortit de l'ombre, serrant contre elle un de ses rejetons qui couinait faiblement. Ses six mamelles étaient rouges et gonflées ; un morceau de tissu jaune entourait ses épaules.

Elle ne mesurait qu'un pied de haut, et de grosses bajoues accentuaient la rondeur de son visage. Presque aveuglée par la lumière du jour, elle s'avança en silence derrière le Diem et fourra son petit dans une poche de sa veste.

Les ferrins n'étaient pas un peuple intelligent. Ils parlaient un langage bien à eux et utilisaient des outils rudimentaires, mais à cause de leur parenté avec les rats, et parce qu'ils s'introduisaient dans les maisons pour y voler de la nourriture, la plupart des humains les considéraient comme de la vermine.

Gaborn avait entendu dire qu'il était courant pour une femelle ferrin de sevrer ses rejetons de cette manière, en les fourrant dans la poche d'un étranger et en les laissant partir loin d'elle. Mais il n'avait encore jamais été témoin de ce genre de scène.

A sa place, beaucoup d'hommes auraient lancé une dague sur la ferrin. Gaborn se contenta de sourire et de détourner les yeux. *Que le petit grignote la doublure du manteau de ce maudit historien*, se réjouit-il.

— Et moi ? demanda-t-il pour monopoliser l'attention de son Diem. Suis-je un homme bon ?

— Votre Seigneurie, vous êtes la vertu incarnée !

Gaborn sourit. Il n'attendait pas d'autre réponse. Au fond de la grande salle, un chanteur inkarrien accordait sa mandoline en prévision du spectacle qu'il donnerait plus tard pour les clients de l'auberge. Gaborn n'avait jamais entendu jouer d'Inkarrien, car son père leur interdisait l'accès de Mystarria, et il se réjouissait d'avance de ce divertissement.

Le musicien avait la peau crémeuse, des cheveux pareils à de l'argent liquide et des yeux verts comme la glace. Son corps était tatoué selon la coutume de sa tribu : des motifs bleus s'enroulaient autour de ses jambes, rappelant le nom de ses ancêtres et l'histoire de son village. Ses genoux et ses bras étaient constellés de nœuds et d'autres symboles magiques.

Il chanta d'une voix basse et puissante, révélant qu'il portait les « runes invisibles du talent ». Seuls quelques Inkariens maîtrisaient l'art de créer de telles runes. Pourtant, le musicien n'arrivait pas à la cheville de la virtuose éthérée que Gaborn avait entendue une heure plus tôt. Sa voix était plus généreuse : contrairement à elle, il ne chantait pas pour la richesse ou le prestige, mais pour

divertir son public.

Le Diem contemplait le fond de son gobelet. Il savait qu'il en avait trop dit, mais il voulait ajouter une chose.

— Votre Seigneurie, il est peut-être mieux que vous ne prisiez pas la vertu chez vos amis. Ainsi, vous saurez que vous ne pouvez pas leur faire confiance. Et si vous avez une once de sagesse, vous ne vous ferez pas confiance non plus.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Les hommes qui se croient bons et ne font jamais d'examen de conscience finissent souvent par commettre les pires atrocités. Alors que ceux qui craignent de devenir mauvais tendent à se maîtriser. On s'adonne totalement au mal seulement quand on a l'impression de faire le bien.

Gaborn poussa un grognement d'approbation.

— Si je puis me permettre, Votre Seigneurie, je suis heureux que vous vous interrogiez. Ce n'est pas en faisant une bonne action de temps à autre que l'on devient un brave homme. Il faut constamment disséquer vos pensées et vos actes, vous interroger sur votre vertu.

Gaborn dévisagea l'historien. Son regard était vitreux, et il avait du mal à ne pas dodeliner du chef. Pourtant, il semblait plus cohérent qu'un ivrogne ordinaire, et il lui parlait sur un ton aimable. Aucun Diem n'avait jamais donné de conseil au jeune prince.

C'était une expérience singulière.

A cet instant, la porte de l'auberge s'ouvrit. Deux hommes entrèrent. Le même teint noiraud, les mêmes yeux bruns, ils portaient tous deux une rapière au côté et un poignard attaché le long du mollet. Leurs vêtements étaient ceux de marchands. Le premier sourit tandis que son compagnon se renfrognait.

Gaborn se souvint de ce que son père lui avait enseigné quand il était enfant : « Au royaume de Muyyatin, les assassins voyagent toujours par deux et ils s'expriment par gestes. » Puis il lui avait appris leur code. Un homme qui sourit, l'autre qui fronce les sourcils : « Pas de nouvelles, ni bonnes ni mauvaises. »

Dans le coin, un des clients qui conversaient à voix basse se gratta l'oreille. « Nous n'avons rien entendu. » Les nouveaux venus s'assirent à l'autre bout de la salle, et l'un d'eux posa ses mains sur la table, paumes vers le bas. « On attend. » Il se déplaçait avec la rapidité typique de ceux qui ont reçu un Don de Métabolisme : en général, des guerriers auxquels leur seigneur accordait toute confiance.

Gaborn n'arrivait pas à en croire ses yeux. Ces gestes étaient si communs, si anodins.

Les Muyyatins ne s'étaient même pas regardés. Ce qu'il avait pris pour une conversation n'était peut-être que le fruit de son imagination.

Gaborn jeta un coup d'œil à la ronde. Personne ici ne pouvait être la cible d'assassins... Personne, à part lui. Mais il était à peu près sûr que les Muyyatins n'en voulaient pas à sa peau. Il voyageait incognito ; Bannisferre regorgeait de riches marchands et de petits nobles : les assassins pouvaient traquer une de ses proies, voire un de leurs compatriotes venu du sud.

Le jeune prince n'était pas armé pour combattre ces hommes. Sans mot dire, il se leva pour se mettre en quête de Borenson au moment où le serveur lui apportait un déjeuner composé de porc rôti, de pain frais et de prunes violettes. Renonçant à manger, il sortit, son Diem le suivant d'un pas chancelant.

Au matin, la cité lui avait semblé fraîche et revigorante, mais la chaleur de midi dégorgeait les odeurs. Celle de l'urine des animaux de bât planait sur le marché, mêlée à la poussière et à la

transpiration que faisait stagner la proximité des bâtiments.

Gaborn se dirigea d'un pas vif vers les écuries, où un vieux palefrenier originaire de Fleeds lui amena son étalon gris louvet. L'animal hennit doucement en voyant son maître, leva la tête très haut et agita sa queue aux crins blonds. Il semblait aussi impatient de s'en aller que le jeune prince.

Tendant une main pour lui flatter le museau, Gaborn inspecta sa monture. Le palefrenier s'en était bien occupé : sa robe était lustrée, sa queue et sa crinière tressées. Même ses dents semblaient propres, et son estomac gonflé par le grain.

Quelques instants plus tard, le palefrenier revint avec la mule blanche du Diem. Bien que n'étant pas un étalon de chasse au cou marqué de runes de pouvoir, elle avait également bénéficié de son séjour à l'écurie.

Gaborn ne cessait de regarder par-dessus son épaule à la recherche d'autres assassins, mais il ne vit rien qui sortît de l'ordinaire. Il se tourna vers le palefrenier.

— Avez-vous remarqué des cavaliers au teint sombre qui sont arrivés en ville deux par deux ?

Le palefrenier hocha pensivement la tête. ;

— Maintenant que vous m'en parlez, quatre m'ont laissé leurs montures ce matin, et j'en ai vu six autres traverser la ville tard dans la soirée d'hier.

Gaborn fronça les sourcils. Des assassins qui se dirigeaient vers le nord. Pour se rendre où ? A Château Sylvarresta, une centaine de lieues plus loin ?

Pendant qu'il sortait de la ville, le jeune prince sentit augmenter son inquiétude. Il franchit le Pont Himmeroft, une imposante structure de pierre qui enjambait le fleuve, et aperçut de grosses truites brunes qui prenaient le soleil au fond de trous d'eau, ou bondissaient à la surface pour gober des mouches à l'ombre des saules.

Tout était calme et tranquille. Là non plus, Gaborn ne vit pas le moindre signe de la présence d'assassins.

De l'autre côté du fleuve, les pavés laissaient la place à un chemin de terre battue qui se séparait bientôt en deux embranchements, l'un conduisant vers le nord et l'autre vers l'ouest. En été, il était bordé de campanules, mais la saison touchait à sa fin et il ne restait plus que quelques fleurs flétries dont les pétales bleus avaient presque tourné au violet.

Gaborn s'engagea sur le chemin et lâcha la bride à son cheval. C'était un étalon de chasse doté de deux runes de Métabolisme, d'une de Force et d'Agilité et de trois d'Intelligence ; un animal au tempérament de feu, fait pour courir dans les champs et sauter par-dessus les obstacles plutôt que pour engraisser dans une écurie de Bannisferre.

Le Diem luttait pour ne pas se laisser distancer sur sa mule blanche, une créature vicieuse qui mordait l'étalon de Gaborn à la première occasion. Mais ses efforts ne furent pas couronnés de succès.

Puis une chose bizarre se produisit. Gaborn était en train de traverser des champs ; au bord du fleuve, des balles de foin fraîchement coupé s'entassaient. A cette heure de la journée, le paysage était quasiment désert.

Mais alors que le jeune prince franchissait une petite colline, trois lieues après la sortie de Bannisferre, il fut soudain confronté à une nappe de brouillard qui rasait le sol, dissimulant les arbres et les balles de foin.

C'était une étrange vision que cette brume éclairée par le soleil de début d'après-midi. Même sa couleur, trop bleue, semblait presque surnaturelle. Jamais Gaborn n'en avait vu de pareille. Il tira sur

les rênes de son cheval qui, nerveux, hennit et s'enfonça dans le brouillard cotonneux.

Gaborn renifla. Une odeur inhabituelle, impossible à définir, flottait dans l'air. Le jeune prince, qui n'avait que deux Dons d'Odorat, souhaita soudain en avoir acquis davantage. Il crut reconnaître la puanteur du soufre. Peut-être y avait-il des marécages à proximité, ce qui expliquerait la présence de la brume.

Gaborn éperonna sa monture. Ils continuèrent à suivre le chemin sur une demi-lieue, jusqu'à ce que le brouillard devienne tellement dense que le soleil ressemblait à un œil jaune et trouble perdu dans le ciel. Des corbeaux croassaient sur les branches des chênes solitaires.

Une lieue plus loin, Gaborn aperçut une petite maison grise devant laquelle une femme coupait du bois. Ses cheveux semblaient drus et revêches comme de la paille. Elle leva les yeux vers le nouveau venu. Même de loin, Gaborn distingua sa peau aussi rugueuse que de la toile à canevas, ses traits squelettiques, ses pupilles jaunes et bilieuses.

C'était sans doute une des sœurs qui avait donné sa beauté à Myrrima. Gaborn l'interpella. Paniquée, elle leva un bras pour se protéger le visage. Le jeune homme s'approcha d'elle et la considéra avec pitié.

— Nul besoin de vous cacher, lui assura-t-il gentiment. Une personne qui se diminue pour en grandir une autre est digne de considération, et un visage ingrat dissimule souvent un cœur généreux.

— Myrrima est à l'intérieur, marmonna la fille; avant de battre en retraite dans la maison.

Borenson sortit aussitôt, sa fiancée pendue à son bras.

— C'est une belle journée d'automne, dit Gaborn. La brise charrie une odeur de blé mûri au soleil, de feuilles mortes et de trahison.

Perplexe, Borenson balaya la nappe de brume du regard.

— Il me semblait bien que le temps se couvrait, murmura-t-il, mais je n'avais pas idée...

Bien entendu, il n'avait pas pu voir le brouillard se lever à travers les fenêtres garnies de parchemin huilé. Il renifla. Avec quatre Dons d'Odorat, il avait le nez beaucoup plus fin que celui de son maître.

— Des géants des glaces. (Il se tourna vers Myrrima.) Y en a-t-il beaucoup par ici ?

— Non, répondit la jeune femme, surprise. Je n'en ai jamais vu un seul.

— Moi, je les sens. Et ils sont nombreux, annonça Borenson.

Gaborn et lui se regardèrent. Ils savaient tous deux que quelque chose clochait.

Le jeune homme avait plusieurs heures d'avance sur l'horaire prévu...

— Des assassins ont traversé la ville, chuchota Gaborn. Des Muyyatins. Dix au moins sont en route vers le nord, mais je n'en ai croisé aucun en venant ici.

— Je vais partir en éclaireur, déclara Borenson. Il se pourrait que quelqu'un essaie de tendre un piège à votre père : sa suite doit traverser Bannisferre demain.

— Ne serais-je pas plus en sécurité avec toi ? suggéra Gaborn.

Borenson réfléchit et hocha la tête. Il alla chercher son cheval derrière la maison et revint en le tenant par la bride au moment où le Diem émergeait enfin du brouillard.

— Nous serons bientôt de retour, promit Gaborn à Myrrima.

Puis il bondit en selle et s'élança à travers la prairie. Il n'aimait pas abandonner la jeune femme quand des géants des glaces rôdaient dans le coin, mais elle serait plus en sécurité chez elle qu'avec Borenson et lui.

Une brise légère soufflait du nord, charriant le brouillard. Les deux compagnons s'y enfoncèrent.

A cet endroit, le fleuve s'incurvait vers l'ouest, et ils ne tardèrent pas à le longer sur une piste bordée d'herbe jaunie.

La brume s'épaissit. Bientôt, au lieu d'hirondelles rasant l'eau, ils n'aperçurent plus que des chauves-souris en quête de pitance. Des lucioles s'élevaient des buissons telles des étincelles vertes.

Tout le long du cours d'eau, dans les plaines inondables, les fermiers avaient déjà coupé le foin. D'énormes balles se dressaient au bord de l'eau tels des écueils au pied d'une falaise. Chaque fois que Gaborn en voyait une jaillir du brouillard, il la confondait avec un géant.

A présent, il reconnaissait l'odeur acre de musc et de fumier qui s'accrochait à leurs cheveux. C'était celle de la moisissure et des lichens qui poussaient sur leur corps vieillissant.

Cent vingt ans plus tôt, personne au Rofehavan n'avait entendu parler des géants des glaces. Puis une tribu de quatre cents créatures gigantesques et terrifiantes, couvertes de cicatrices guerrières, avait déferlé sur le nord.

Beaucoup étaient blessées. Comme elles parlaient très mal les langues humaines, elles n'avaient pu dire quels terribles ennemis les avaient chassées de chez elles. A l'aide de gestes et de quelques ordres simples, elles avaient appris à travailler de concert avec les hommes, déblayant de gros rochers dans les carrières ou abattant des arbres pour les forestiers.

Les riches seigneurs indhopalais leur avaient offert de bons salaires ; beaucoup de géants avaient fini par émigrer dans le sud. Mais en réalité, ils excellaient dans un seul domaine : le combat.

Gaborn et Borenson atteignirent une petite closerie nichée au pied d'une colline, sous un bosquet d'arbres. Nulle lumière ne brillait derrière ses fenêtres, aucune fumée ne montait de sa cheminée. Un fermier décapité gisait sur le seuil, la main tendue comme s'il avait essayé de rattraper sa tête pendant qu'elle roulait loin de lui. L'odeur cuivrée du sang planait dans l'air.

Borenson lâcha un juron et éperonna sa monture. Devant eux, le brouillard se faisait de plus en plus dense.

Dans l'herbe, ils découvrirent des empreintes humaines fumantes sous lesquelles l'herbe était calcinée.

Gaborn n'avait jamais rien vu de pareil.

— Des Tisseurs de Flammes, révéla Borenson. Assez puissants pour se transmuter. Ils sont cinq.

Gaborn avait rencontré à Mystarria des Tisseurs de Flammes, ces sorciers capables de réchauffer une pièce ou d'allumer un feu de cheminée, mais aucun qui carbonise le sol sous ses pas. Ceux-là étaient des créatures de légende, si puissants qu'ils pouvaient arracher ses secrets à une âme ou invoquer des monstres terrifiants.

Le cœur de Gaborn battait à tout rompre dans sa poitrine. Il jeta un coup d'œil à Borenson, qui semblait inquiet. On ne trouvait pas de Tisseurs de Flammes dans les royaumes septentrionaux, ni de géants des glaces en telle quantité. Les uns comme les autres ne pouvaient venir que du sud.

Le jeune prince renifla à nouveau. Et si ce brouillard étrange était en fait de la fumée créée par les Tisseurs de Flammes ? Ne pourrait-il dissimuler une armée ?

Ainsi, réalisa Gaborn, nos espions avaient tort. Raj Ahten n'attendra pas le printemps pour lancer son invasion.

Les empreintes calcinées menaient vers le nord, le long du Fleuve Dwindell. Les troupes ennemies devaient avancer dans la forêt pour se cacher. Mais elles ne pourraient pas s'enfoncer très loin dans le Bois de Dunn, ancien, sauvage et magique. Même Raj Ahten n'oserait pas s'y aventurer.

Si Gaborn prenait la route du nord, il pourrait rejoindre Château Sylvarresta en une demi-

journée de cheval. Mais les assassins devaient la surveiller ; sans doute avaient-ils reçu pour mission d'intercepter toute personne cherchant à prévenir le roi. Considérant la robustesse de son étalon, Gaborn serait plus en sécurité s'il coupait par la forêt.

Il en connaissait tous les dangers pour y avoir souvent chassé le sanglier noir, un animal énorme qui, au fil des siècles, avait appris à attaquer les cavaliers. Mais ce n'était pas la seule chose dont il fallait se méfier dans le Bois de Dunn, où dormaient encore des ruines duskins protégées par la magie et les esprits des sorciers qui y étaient morts.

Les hommes de Raj Ahten devaient monter des chevaux de guerre, de lourds animaux taillés pour les batailles dans le désert plutôt que pour la course dans les bois. Mais même en poussant son étalon au maximum, Gaborn mettrait une journée entière pour atteindre le roi Sylvarresta.

Son père n'était pas très loin au sud. Fidèle à son habitude, il venait en Heredon pour les chasses d'automne. Cette fois, sa suite comprenait deux mille soldats en armes. Gaborn voulait réclamer la main d'Iomé une semaine plus tard, et Mendellas entendait que son fils fasse bonne impression sur la princesse.

Mais il semblait que ces troupes n'allaient pas avoir une fonction purement décorative, après tout.

Gaborn leva une main et utilisa le langage par signes des guerriers.

Bas en retraite. Avertis le roi Orden.

Fronçant les sourcils, Borenson mima à son tour : *Où allez-vous ?*

Avertir Sylvarresta.

Non ! Trop dangereux ! Laissez-moi y aller !

Gaborn secoua la tête et tendit un index vers le sud. Borenson le foudroya du regard.

J'irai dans le nord. Trop dangereux pour vous, insista-t-il.

Gaborn ne pouvait pas le laisser faire. Pour accéder au pouvoir, il avait choisi une route semée d'embûches : celle qui lui permettrait de gagner le cœur du peuple heredonien. Et comment y réussir mieux qu'en volant à son secours ?

Je dois y aller, mima-t-il, déterminé.

Borenson recommença à protester. Gaborn dégaina son sabre d'un geste vif et lui fit une estafilade sur la joue. La coupure était si légère que le garde du corps aurait pu se la faire en se rasant.

Presque aussitôt, Gaborn regretta ce geste impétueux. Pourtant, Borenson n'aurait pas dû discuter avec lui. En cas de danger, les dissensions internes étaient aussi redoutables que l'ennemi. Un homme persuadé qu'il échouera finit généralement par le faire. Gaborn ne voulait pas que le garde du corps sème le doute dans son esprit.

De la pointe de son sabre, il désigna le sud en jetant un regard dur à Borenson et à son Diem. De sa main libre, il « dit » : *Veillez sur Myrrima.* Si les troupes de Raj Ahten massacraient les paysans pour garder leur invasion secrète, la jeune femme courait un grand danger.

Un long moment passa tandis que Borenson évaluait la situation. Gaborn n'était pas un adolescent ordinaire. Grâce à ses Dons d'Intelligence et de Force, il se comportait comme un adulte plutôt que comme un enfant. Au cours des derniers mois, le garde du corps avait résolu de le traiter en égal au lieu de le considérer comme une charge.

D'ailleurs, il était face à un cruel dilemme. Les rois Orden et Sylvarresta devaient tous deux être prévenus, et il ne pouvait chevaucher dans deux directions à la fois.

Il y a des assassins sur la route, lui rappela Gaborn. *Je serai plus en sécurité dans les bois.*

A sa grande surprise, le Diem fit faire demi-tour à sa mule sans protester. Le jeune homme avait rarement échappé à la présence de l'historien, mais celui-ci comprenait que sa monture ne pourrait pas suivre un étalon de chasse dans les bois. S'il s'entêtait, il réussirait juste à se faire tuer. Borenson passa une main derrière sa selle et en tira son arc et son carquois qu'il remit à Gaborn.

— Puissent les Gloires vous guider, chuchota-t-il.

Gaborn aurait besoin de l'arc. Reconnaisant, il hocha la tête.

Quand la brume eut englouti les deux hommes, le jeune prince se passa la langue sur les lèvres. Soudain, il avait la bouche sèche.

La préparation est la mère du courage, se souvint-il. Encore une chose qu'on lui avait enseignée dans la Salle du Cœur. Pourtant, tout ce qu'il avait appris à la Maison de la Compréhension lui paraissait soudain inadéquat.

Il s'apprêta à combattre. D'abord, il mit pied à terre, ôta son chapeau à plume et s'en débarrassa. Il ne voulait plus ressembler à un riche marchand, mais à un humble paysan privé de Dons.

De ses sacoches, il tira une cape de laine grise usée qu'il jeta sur ses épaules puis mit son arc en bandoulière. Il n'avait pas de hache de guerre capable de traverser une armure : juste son sabre de duel, qui était comme une extension de son bras, et le poignard attaché à son mollet.

Malheureusement, il ne pouvait pas déguiser son cheval, dont la fière allure le faisait ressembler à une statue de marbre gris animée par magie. Une intelligence farouche brillait dans son regard. Gaborn lui chuchota à l'oreille :

— Nous devons nous dépêcher, mon ami, mais en faisant le moins de bruit possible.

L'étalon hocha la tête. Gaborn ignorait jusqu'à quel point il le comprenait. Il ne pouvait pas suivre une conversation, mais grâce aux Dons d'Intelligence reçus de plusieurs autres chevaux, il exécutait à la perfection les ordres simples. C'était plus qu'on ne pouvait en dire de certains hommes !

Gaborn n'osa pas remonter en selle, préférant conduire son étalon par la bride. Il savait que de petits détachements de cavaliers précéderaient et fermeraient la marche derrière l'armée de Raj Ahten. Pas question que sa silhouette, se découpant sur le brouillard, fasse une cible facile pour un archer.

Il courut à une allure qu'il savait pouvoir tenir des jours durant. Les champs étaient étrangement calmes sous la brume surnaturelle. Des mulots s'enfuyaient à son approche et des hirondelles prenaient leur vol dans un battement d'ailes. Au loin, dans la forêt, Gaborn entendit une vache meugler pour qu'on lui tire le lait.

Il courut longtemps, accompagné par le bruissement de l'herbe sèche qui se pliait sous ses pas et par le son étouffé des sabots de l'étalon.

Il profita de sa solitude pour dresser un inventaire. Pour un Seigneur des Runes, il n'était pas très puissant. Ça ne l'avait jamais intéressé : il n'aurait pas supporté la culpabilité associée à son pouvoir, ni le coût en souffrances humaines.

Peu de temps après sa naissance, son père avait commencé à acheter des Dons pour lui : deux d'Intelligence, deux de Force, trois de Constitution, trois d'Agilité. Il avait la vision de deux hommes, l'ouïe de trois. Cinq Dons de Voix et deux de Charisme.

Une mauviète comparée aux Invincibles de Raj Ahten. Il n'avait aucun Don de Métabolisme et pas la moindre armure pour le protéger... ni le ralentir. Il ne pouvait compter que sur son astuce, son courage et la vitesse de son étalon.

Gaborn passa devant deux autres maisons dont les occupants avaient été massacrés. La première fois, il entra dans le jardin et laissa son cheval manger quelques pommes tandis qu'il en fourrait d'autres dans ses poches.

Derrière la seconde bâtisse, les champs venaient mourir au pied d'une barrière de chênes, d'érables et de frênes aux feuilles jaunissantes : la lisière du Bois de Dunn. Gaborn la longea à la recherche d'une piste. A présent, il humait une odeur de cuirasses huilées et de sueur de cheval. Mais il n'avait encore vu personne.

Il venait de trouver un chemin de forestiers et était en train de resserrer la sangle de sa selle, prêt à se lancer au galop dans la forêt, quand il entendit craquer des branches.

Un géant des glaces se tenait à moins de quarante pieds de lui. Dans sa fourrure d'un jaune tirant sur le fauve, deux yeux argentés détaillaient Gaborn, se demandant sans doute si c'était un ami ou un ennemi. Le soleil, qui pénétrait en biais dans les frondaisons, projetait des rayons de lumière dorée sur le visage du géant.

Il mesurait vingt pieds de haut pour huit de large au niveau des épaules. Une cotte de mailles couvrait son épaisse fourrure; en guise d'arme, il portait une massue de chêne cerclée d'anneaux métalliques. Son museau était bien plus long que celui d'un cheval et garni de crocs acérés. Il ne ressemblait pas du tout à un humain.

Il agita une de ses petites oreilles rondes pour chasser une mouche qui lui tournait autour, puis écarta un arbre afin de mieux voir.

Gaborn se garda de tout mouvement impétueux. L'attitude du géant lui révélait une chose : les cavaliers composant l'avant et l'arrière-garde de l'armée de Raj Ahten devaient être vêtus de noir comme lui, et monter des étalons de chasse.

Le géant entendait juste renifler Gaborn. S'il ne sentait pas le curry, l'huile d'olive et le coton, comme les autres soldats de Raj Ahten, il l'écrabouillerait.

Gaborn voulait se battre, mais il savait que ni son sabre, ni ses flèches ne perforeraient une cotte de mailles aussi épaisse. Il ne pouvait pas affronter le géant, ni le laisser crier un avertissement aux autres. Sa meilleure chance de s'en sortir consistait à laisser approcher le monstre, puis à dégainer rapidement son couteau pour lui trancher la gorge.

— Ami, dit-il sur un ton rassurant.

Il lâcha les rênes de son cheval, et, tandis que le géant se penchait vers lui, laissa tomber son arc. La créature s'appuya sur sa massue et renifla, mais elle était encore à plus de dix pieds.

Les géants des glaces n'étaient pas réputés pour leur odorat. Celui-ci fit un pas en avant et plissa son gros nez. Gaborn sentit son haleine qui empestait la charogne, et vit le sang séché qui maculait sa fourrure. Il s'était nourri récemment.

Le jeune prince se porta à la rencontre du géant en émettant de doux bruits de gorge, comme s'il tentait d'apprivoiser un animal. La taille de son adversaire le frappa de stupeur. *Je ne suis rien à côté de lui. Rien. Il pourrait me souffler comme un fétu de paille.*

Les grosses pattes du géant étaient aussi longues que le corps de Gaborn. Peu importait que celui-ci fût un Seigneur des Runes : en refermant une main sur lui, la créature pouvait le pulvériser, écraser ses muscles et réduire ses os en poudre.

Les yeux argentés se rapprochèrent, chacun aussi grand qu'une assiette. *Pas la gorge*, réalisa Gaborn. Elle était trop loin pour qu'il prenne le risque de plonger, et protégée par une épaisse fourrure. Alors que les yeux...

Le géant était très vieux, le visage couvert de cicatrices sous les poils. Sans doute un des anciens qui avaient fui le nord un siècle plus tôt. Une créature vénérable. Gaborn aurait voulu connaître sa langue, trouver un moyen de parler avec lui au lieu de le tuer.

Le géant s'agenouilla devant l'humain et renifla. Ses yeux s'écarquillèrent de surprise. Gaborn dégaina son sabre et le plongea dans la masse argentée sur laquelle elle ripa avant de s'enfoncer dans l'orbite et, plus loin, dans le cerveau de la créature.

Gaborn tira sur son arme pour la dégager et fit un bond sur le côté. Il n'était pas préparé au volume de sang qui jaillit de la plaie.

Le géant tituba en arrière en se tenant l'œil. Sa mâchoire inférieure s'affaissa. Il se redressa et leva son museau vers le ciel.

Avant de mourir, il eut le temps de crier un avertissement qui fit trembler le sol de la forêt sous les pieds de Gaborn.

Dans toutes les directions, les cris de ses frères lui répondirent.

CHAPITRE V

DANS LE DONJON DES DÉDIÉS

Au pied de Château Sylvarresta, ce soir-là, la cité était comme enveloppée d'un voile de silence. Dans la journée, les marchands du Sud étaient arrivés en grand nombre, à bord de caravanes apportant des épices, des teintures, de l'ivoire et des tissus d'Indhopal.

Des pavillons de soie brillante piquetaient l'herbe autour du mur d'enceinte ; les lanternes allumées à l'intérieur les faisaient ressembler à des bijoux multicolores : jade, émeraude, topaze et saphir. Vu du château, c'était un spectacle à la fois magnifique et déconcertant.

Les gardes postés sur les remparts savaient tous que la rançon du « marchand d'épices » avait été payée trop rapidement et sans discussion en dépit de son montant démesuré. Mais le mécontentement grondait chez les Indhopalais, et on craignait que des émeutes n'éclatent.

Avec les dernières caravanes, en plus des mules et des chevaux habituels, étaient arrivés des animaux merveilleux, comme on n'en avait encore jamais vu en Heredon : des éléphants blancs. Quatorze, dont un marqué de runes de pouvoir. Ils portaient sur la tête des nattes de soie, de perles et de fils dorés, et sur le dos des pavillons multicolores.

Leur propriétaire, un homme borgne à la barbe grisonnante, disait les avoir amenés à titre de curiosité.

Mais à Château Sylvarresta, on savait que, dans le Sud, ces animaux étaient souvent utilisés par les armées pour enfoncer les portes des forteresses.

Et les marchands avaient engagé beaucoup trop de gardes pour protéger leurs caravanes. « C'est que les bandits sévissent dans les collines cette année, expliquaient-ils en joignant les mains sous le menton et en s'inclinant. Presque autant que les maraudeurs dans les montagnes ! »

Jamais les maraudeurs n'avaient tant fait parler d'eux. Ils se massaient au pied des grands pics de Fleeds et d'Orwynne ; au printemps précédent, les soldats de Sylvarresta avaient même découvert des traces de leur passage dans le Bois de Dunn, où on ne les avait pas vus depuis plus de trente ans.

Aussi les gens d'Heredon ne s'inquiétaient-ils pas outre mesure de l'abondance des gardes indhopalais, et seules les troupes de Sylvarresta voyaient d'un mauvais œil la présence des éléphants.

Peu de temps après le coucher du soleil, un vent froid souffla et de la brume monta du fleuve. Lentement, elle rampa le long des berges jusqu'au mur d'enceinte de la cité. La lune était invisible dans le ciel piqueté d'étoiles, bijoux éternels brillant sur champ de velours nocturne.

Rien d'étonnant, donc, à ce que les assassins aient pu franchir le mur d'enceinte en toute quiétude. Peut-être s'étaient-ils introduits dans la cité le jour, se faisant passer pour des marchands, avant de se dissimuler dans les pigeonniers ou les écuries des maisons nobles. A moins qu'ils n'aient escaladé le mur en profitant de la couverture offerte par le brouillard, dont les volutes serpentaient entre les créneaux comme des tentacules.

Une sentinelle solitaire, postée en haut du Donjon du Roi, remarqua des silhouettes furtives, pareilles à des araignées, qui escaladaient le mur du château du côté de la Promenade des Barattes.

Le roi avait demandé qu'un garde veille derrière chaque meurtrière pendant toute la nuit.

Personne ne fut surpris par l'arrivée des assassins, mais leur incroyable rapidité prit tout le monde au dépourvu. Un observateur qui clignait de l'œil au mauvais moment aurait presque pu croire avoir été le jouet d'une hallucination. Combien de Dons de Métabolisme avaient ces hommes ? En recevoir autant équivalait à un suicide à court terme : s'ils permettaient de se déplacer deux, trois ou quatre fois plus vite qu'un humain ordinaire, ils faisaient aussi vieillir leur récipiendaire en proportion.

En les regardant, sire Millman, le guetteur du roi, soupçonna que certains d'entre eux avaient dû en recevoir trois. Autrement dit, ils seraient morts d'ici quinze ans au plus. Et ils devaient avoir une force extraordinaire pour escalader une paroi aussi lisse sans l'aide d'aucun matériel, en glissant leurs doigts et leurs orteils dans les anfractuosités de la roche. Millman ne voulait même pas *imaginer* combien de Dons de Force ils avaient reçus.

Le guetteur était à l'intérieur du Donjon du Roi. Ayant reçu des Dons de Vue de sept personnes, il était plus que qualifié pour ce poste. Il se tourna vers la porte menant aux appartements de Sylvarresta et appela à voix basse :

— Seigneur, nos invités sont arrivés.

Assis dans le vieux fauteuil qui avait été le favori de son père, dos au mur, le roi était en train d'étudier le volume envoyé par l'Emir de Tuulistan pour découvrir quelle tactique de Raj Ahten était secrète au point que le Seigneur-Loup soit prêt à tuer pour ne pas qu'on la dévoile.

Prévenu par son guetteur, il souffla sa lanterne, se dirigea vers l'oriel et jeta un coup d'œil par la fenêtre de verre teinté, si vieille que le temps l'avait tordue et fait fondre par endroits.

Les assassins venaient d'atteindre le dernier mur défensif du château, celui qui protégeait le Donjon des Dédiés. Ces braves gens avaient offert des Dons à la Maison Sylvarresta à l'usage de la famille royale ou de sa garde.

Ainsi, les assassins de Raj Ahten étaient venus détruire ceux dont l'esprit et la vitalité nourrissaient ses ennemis. Quel crime atroce ! Les Dédiés étaient incapables de se défendre. Les brillants jeunes gens qui avaient fait don de leur intelligence ne savaient même plus reconnaître leur main droite de la gauche ; ceux qui avaient offert leur force gisaient à présent sur un lit dont ils étaient trop faibles pour se lever. Seuls des charognards auraient pu s'attaquer à eux.

Et pourtant, c'était un moyen tristement répandu, le plus facile pour atteindre un Seigneur des Runes. Une fois privé de ses Dédiés, celui-ci redevenait un homme ordinaire.

Sylvarresta eut à peine le temps d'avertir le reste des défenseurs. De l'huile bouillante avait été

hissée sur les remparts après le coucher du soleil. Les trois gardes habituels arpentaient le chemin de ronde, mais une douzaine d'autres se tapissaient hors de vue, derrière les créneaux. Il fallait prévenir les archers postés en haut des tours et les soldats dissimulés dans les rues de la cité afin qu'ils puissent barrer la retraite des assassins.

Sylvarresta vit les intrus, arrivés à mi-chemin, commencer la seconde partie de leur escalade. Alors, il ouvrit le panneau de verre teinté et porta un sifflet à ses lèvres.

Comme un seul homme, ses soldats bondirent hors de leur cachette et versèrent de l'huile sur les murs du donjon, jetant ensuite les chaudrons vides par-dessus les remparts.

Cela ne produisit pas l'effet désiré : l'huile avait trop refroidi depuis le coucher du soleil. Les assassins poussèrent des cris de surprise et de douleur, et certains furent emportés par la chute des chaudrons ; hélas, une vingtaine poursuivirent leur escalade avec l'agilité de lézards.

Au sommet du Donjon des Dédiés, les gardes tirèrent leurs épées et leurs lances. Des flèches volèrent. Elles provenaient du Donjon du Roi, distant de quelques centaines de pas. Une poignée d'assassins tombèrent encore, mais les chevaliers de Raj Ahten étaient aussi rapides que déterminés.

Sylvarresta avait pensé qu'ils s'enfuiraient face à une telle résistance. Au contraire, ils redoublèrent de vitesse et atteignirent le parapet garni de barbelés. Le temps qu'ils s'en dépêtrissent, les soldats du roi en avaient repoussé une douzaine, qui allèrent s'écraser au pied de la tour.

Sept assassins prirent pied en haut du donjon, où ils purent enfin utiliser leurs formidables talents de guerriers. Ils bougeaient si vite que les hommes de Sylvarresta eurent beaucoup de mal à se défendre. Ils réussirent encore à en arrêter quatre... non sans perdre en contrepartie une dizaine des camarades.

Les trois derniers assassins dévalèrent l'escalier qui conduisait à l'intérieur de la tour au moment précis où les lanciers du roi se précipitaient hors de la salle de garde, sous la herse. Les intrus les ignorèrent et bondirent sur le portail métallique barrant l'accès à l'Antichambre des Dédiés.

Deux d'entre eux saisirent un barreau, tirèrent et l'arrachèrent du mur en délogeant les énormes blocs de pierre dans lesquels il était scellé. Pendant ce temps, le troisième faisait face aux lanciers, prêt à se défendre.

Malheureusement pour lui, ce n'étaient pas des soldats ordinaires.

Les capitaines Darrow et Ault fondirent sur l'assassin. Rapide comme l'éclair, Ault lui porta un coup à la tête. Son adversaire esquiva, et son épée courte mordit la main gantée d'Ault.

Vêtu d'une robe noire, il se déplaçait si vite qu'aucun homme normal n'aurait pu le toucher. Il sortit un long couteau, ses mains décrivant les gestes gracieux mais meurtriers de la Technique des Bras Dansants.

A cet instant, la porte de l'Antichambre des Dédiés émit un grincement d'agonie. Les deux autres assassins l'ouvrirent en grand, et l'un d'eux bondit à l'intérieur. Le capitaine Derrow brandit sa lance comme une hache, et en flanqua un coup retentissant sur la tête du second intrus.

L'adversaire d'Ault plongea. Le capitaine, qui avait anticipé son mouvement, fit un saut de côté et lui enfonça sa lance dans la poitrine ; puis, le soulevant de terre, il le projeta au loin, tira sa dague et se précipita dans l'Antichambre des Dédiés.

Le dernier assassin avait massacré les deux gardes postés près de la porte, et il s'était rué sur les Dédiés. Quatre ou cinq gisaient déjà dans une mare de sang. Agenouillé devant une sixième victime, l'homme leva son cimeterre.

Ault dégaina son épée courte et la plongea dans le dos du meurtrier. Si celui-ci avait été un homme ordinaire, il n'aurait pas eu le temps de pousser son dernier soupir. Doté d'une robuste constitution, il aurait fait volte-face et serait entré dans une frénésie meurtrière.

Ce qu'il fit vraiment glaça le sang d'Ault.

L'assassin se releva et pivota lentement. Il portait un caftan, un large pantalon de coton noir et un mouchoir de la même couleur qui lui dissimulait la figure. Un anneau doré brillait à son oreille.

Un éclair de détermination meurtrière dans le regard, il étudia pensivement Ault. Le cœur du capitaine cognait à tout rompre dans sa poitrine ; il se demanda combien de Dons de Constitution avait reçus cet homme pour pouvoir ignorer une lame plantée dans son dos.

Par la porte brisée, une douzaine de soldats entrèrent en trombe dans l'Antichambre des Dédiés. Ault ramassa le marteau d'un des gardes égorgés. L'assassin le fixa dans les yeux et leva les mains, puis dit avec un fort accent du Sud :

— Barbares, comme ces soldats déferlent sur moi, les Invincibles de mon maître déferleront bientôt sur vous.

Les Invincibles étaient les troupes d'élite de Raj Ahten, des hommes d'une solide constitution ayant chacun au moins un Don de Métabolisme.

L'assassin fit mine de charger, mais Ault savait que c'était une feinte. Ayant réussi à s'infiltrer dans le Donjon des Dédiés, il continuerait à faire son devoir, qui était d'en abattre le plus possible.

Ault plongea au moment où l'assassin se ruait vers les Dédiés endormis. Son arme s'abattit sur le crâne de l'homme avec un craquement sinistre.

— A ta place, grogna Ault, je ne compterais pas trop là-dessus.

Dans son donjon, le roi Sylvarresta sentit la mort de ses Dédiés quand il perdit le lien magique qui l'unissait à eux.

Il eut la nausée, comme si un serpent glacé se tordait dans ses entrailles. Quand des hommes qui lui avaient fait don de leur intelligence trépassèrent, il fut assailli par une impression de vide alors que certaines portes de sa mémoire se fermaient à jamais.

Il ne saurait pas ce qu'il avait perdu : souvenirs d'amis d'enfance, de pique-nique dans la forêt, de bottes secrètes répétées des centaines de fois à l'entraînement, de couchers de soleil ou de baisers d'une amante.

Dans son esprit, des portes claquèrent, des volets se refermèrent sur les fenêtres qui laissaient entrer le jour, et des ténèbres angoissantes l'enveloppèrent.

Tandis qu'il se précipitait pour protéger les Dédiés, il eut l'impression qu'elles l'engloutissaient.

Quelques minutes plus tard, Sylvarresta atteignit la Cour des Dédiés et put compter les pertes. Dix gardes morts, cinq blessés, et cinq Dédiés perdus.

En étudiant les cadavres des assassins Muyyatins, il découvrit à quel point chacun était redoutable. Leur chef, qu'Ault avait tué, avait plus de soixante-dix runes de pouvoir gravées dans la chair. Pour avoir reçu tant de Dons, il devait au moins être capitaine parmi les Invincibles. Avec une vingtaine de runes chacun, ses compagnons valaient Derrow.

Cinq Dédiés avaient succombé : deux avaient fait don à Sylvarresta de leur intelligence, deux autres lui avaient cédé leur vue, et le dernier avait transmis la sienne à sire Millman. Le roi imagina que les aveugles étaient en train de raconter des histoires près du feu, et que le son de leur voix avait attiré les deux idiots.

Quand tous les cadavres eurent été passés en revue, Sylvarresta songea qu'il avait eu de la chance. Les pertes auraient pu être plus élevées, notamment si les assassins s'étaient enfoncés davantage dans le donjon.

Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de pleurer ce qui venait de disparaître en lui. Il avait reçu des Dons d'Intelligence de cinq hommes ; autrement dit, quarante pour cent de ses souvenirs s'étaient envolés en fumée. De ce qu'il savait encore cinq minutes plus tôt, qui pouvait deviner ce qui lui ferait défaut au cours de la guerre à venir ?

Sylvarresta réfléchit. Cette attaque était-elle destinée à préparer l'offensive du printemps prochain ? Raj Ahten avait-il envoyé ses assassins éliminer les Dédiés de tous les rois du Nord afin de les affaiblir ? Ou n'était-ce que la première étape d'un plan plus machiavélique encore ?

En songeant à ce qu'il avait lu des écrits de l'Emir du Tuulistan, Sylvarresta sentit grandir son inquiétude. Raj Ahten s'embarrassait rarement de feintes. Il préférait choisir une forteresse pour cible, frapper avec férocité, submerger ses adversaires et consolider sa position avant de repartir à

l'attaque.

Il semblait bizarre que le Seigneur-Loup se préoccupe d'Heredon, qui n'était pas — loin s'en fallait — son voisin le plus proche, ni le royaume le moins protégé du nord. Pourtant, Sylvarresta se souvenait de leur partie d'échecs, des années plus tôt, et de la façon dont Raj Ahten s'efforçait de prendre le contrôle des *coins* du plateau de jeu.

Heredon était au bord de l'échiquier où se livrerait cette guerre, mais s'il tombait aux mains de l'ennemi, les conséquences seraient dévastatrices. Fleeds et Mystarria se verraient contraints de se défendre sur deux fronts à la fois, au nord et au sud.

En outre, Heredon n'était pas un pays pauvre. Les forgerons de Sylvarresta comptaient parmi les meilleurs du Rofehavan, et le royaume était riche en bétail, en bois nécessaire pour construire des fortifications et des engins de guerre, ainsi qu'en vassaux susceptibles de faire des Dons. Raj Ahten aurait besoin de tout cela pour prendre le nord du continent.

Venetta est sa cousine, se souvint Sylvarresta. // imagine peut-être qu'elle est une menace pour lui. Les Puissances savent qu'elle l'aurait égorgé dans son sommeil depuis longtemps si elle en avait eu l'occasion...

L'attaque de ce soir s'inscrivait dans le cadre d'un plan de grande envergure, il en était sûr. De semblables raids avaient dû avoir lieu dans tous les châteaux du Rofehavan. Si les assassins avaient frappé en même temps, il n'aurait pas le temps de prévenir les autres rois.

Sylvarresta se frotta les yeux, perdu dans ses sombres pensées.

LIVRE SECOND

VINGTIÈME JOUR DU MOIS DES MOISSONS

UN JOUR DE SACRIFICE

CHAPITRE VI

SOUVENIRS DE SOURIRES

Dans le Bois de Dunn, Gaborn chevauchait en silence sous la voûte étoilée, évitant les ravins et les bosquets où pouvaient se tapir des spectres.

Au-dessus de lui, les bouleaux ressemblaient à des créatures squelettiques tendant leurs doigts crochus et décharnés qu'une brise nocturne agitait doucement. Un épais tapis de feuilles mortes étouffait le bruit des sabots de son cheval.

Peu après le crépuscule, la brume magique avait commencé à se dissiper : Raj Ahten n'en avait plus besoin pour dissimuler ses troupes. A présent, les étoiles brillaient avec une étrange clarté, peut-être à cause d'un sort lancé par les Tisseurs de Flammes pour permettre à l'armée du Seigneur-Loup d'avancer plus facilement dans la forêt.

Depuis des heures, Gaborn s'évertuait à échapper à ses poursuivants. Il avait encore tué deux géants des glaces, et abattu un cavalier d'une flèche dans le cœur. Mais les hommes de Raj Ahten avaient dû perdre sa trace, car aucun ne s'était manifesté depuis un moment.

En chevauchant, Gaborn s'interrogeait. Le Bois de Dunn était de l'avis général aussi étrange qu'ancien. Sans parler des fantômes, on disait que les bassins où le Fleuve Wye prenait sa source étaient habités par des esturgeons centenaires et sages comme des érudits humains.

Mais ce n'était pas à leur propos que Gaborn s'interrogeait. Selon la légende, cette forêt avait des affinités avec l'ordre et la loi. Les Seigneurs du Ciel évitaient de passer au-dessus dans leurs vaisseaux des nuages, et peu de hors-la-loi osaient y entrer... A l'exception notable d'Edmon Tillerman, qui avait reçu des Dons de Force et d'Intelligence consentis par des ours, jusqu'à ce qu'il se transforme lui-même en créature sylvestre. Il avait alors renoncé à sa vie de rapines pour devenir un héros, vengeant les fermiers victimes d'autres brigands et protégeant les animaux de la forêt.

On parlait aussi d'une vieille femme qui, des siècles plus tôt, aurait été assassinée et dissimulée sous un tapis de feuilles. Se transformant en un monstre constitué de branchages elle traqua ses meurtriers pour leur faire payer leur crime.

Enfin, disait-on, des golems de pierre avançaient parfois jusqu'à la lisière de la forêt pour balayer le Sud d'un regard pensif.

Pourquoi les Duskins avaient-ils fendu le Bois de Dunn en deux, créant la Gorge de Douleur,

cette plaie monstrueuse qui cisailait la terre ? Pourquoi avaient-ils érigé les Sept Pierres Dressées qui préservaient prétendument la cohésion du monde ?

Autrefois, paraissait-il, la forêt appréciait davantage les humains, qui pouvaient y circuler librement. A présent, un calme pesant régnait sous ses frondaisons, comme si les arbres se sentaient offensés et envisageaient de prendre des mesures punitives contre les hommes qui les souillaient sans y avoir été invités. Entre la chaleur des Tisseurs de Flammes, les sabots ferrés des chevaux et la masse imposante des géants, l'armée de Raj Ahten allait sûrement faire de gros dégâts sur son passage.

Rien à voir avec les chasses organisées par le roi Sylvarresta. Là, les hommes demandaient à la forêt la permission de s'aventurer en son sein, et lui offraient de jeunes arbustes ou des piles de fumier pour compenser le traumatisme. L'année précédente, les chasseurs avaient emmené leur propre bois à brûler et demandé la bénédiction de Binnesman le Gardien de la Terre avant d'entrer dans les bois.

Par comparaison, la marche de l'armée de Raj Ahten ressemblait à un viol.

Mais le Bois de Dunn réagirait-il ?

Cette nuit, les hiboux gardaient le silence. Deux fois, Gaborn avait vu d'énormes cerfs bondir entre les arbres, secouant leurs andouillers comme s'ils se préparaient à se battre.

Sur sa droite, l'envahisseur avançait. De l'électricité planait dans l'air, mêlée à l'odeur d'ozone qui précède toujours un orage. Peut-être la forêt laisserait-elle tomber des branches sur les hommes de Raj Ahten, songea Gaborn ; à moins que les feuilles ne se resserrent autour d'eux, les plongeant dans des ténèbres insondables, ou que les racines ne s'enroulent autour des pattes de leurs chevaux, faisant chuter les cavaliers.

Ces légendes étaient sans doute le fruit d'une imagination populaire trop fertile. La forêt ne pourrait rien faire, pas avec les Tisseurs de Flammes prêts à riposter.

Elle devrait supporter les dégradations en silence.

Gaborn chevaucha des heures, le cœur lourd et l'esprit de plus en plus embrumé.

C'était une douce fatigue, comme celle qui s'empare d'un homme après qu'il a passé la soirée à boire du vin épicé au coin du feu, ou qu'un herboriste lui a administré une décoction de pétales de pavot.

Les paupières de Gaborn devenaient de plus en plus lourdes. Dans un demi-sommeil, il franchit une crête, contourna un pic et descendit au fond d'un vallon où le sentier était envahi par la végétation.

Le jeune prince tira son sabre et voulut se frayer un chemin avec le tranchant de sa lame. Mais il

se figea en entendant quelqu'un jurer devant lui : un homme en armure qui avait eu la même idée et qui se débattait parmi les ronces. Les arbres l'avaient-ils délibérément précipité dans la gueule du loup ?

A l'ombre d'un bosquet, Gaborn s'immobilisa. Entre les troncs rapprochés, il aperçut une des patrouilles de Raj Ahten. Une dizaine d'éclaireurs tailladaient la végétation tout près de lui. Le jeune prince retint son souffle.

Lorsqu'ils furent passés, Gaborn lâcha un soupir de soulagement et tenta d'organiser ses pensées. *Je ne vous veux pas de mal*, avait-il envie de dire aux arbres. Son front était en sueur, ses mains tremblaient, et sa respiration se fit haletante. *Je suis votre ami. Sentez-moi. Mettez-moi à l'épreuve.*

Un long moment, il tenta d'ouvrir son esprit et son cœur pour communiquer avec la forêt. Des tentacules invisibles l'enveloppèrent comme des racines s'enroulant autour d'un rocher.

Les arbres s'emparèrent de lui et s'infiltrèrent dans son esprit. Des souvenirs et des peurs d'enfant défilèrent devant les yeux de Gaborn, lambeaux indésirables de rêves et de fantasmes d'adolescent. Tous ses espoirs, ses désirs et ses craintes.

Puis, lentement, les tentacules se retirèrent.

— Ne me faites pas de mal, souffla le jeune prince. Vos ennemis sont mes ennemis. Laissez-moi passer, afin que je puisse lutter contre eux.

Après quelques secondes qui lui parurent interminables, le fardeau qui pesait sur ses épaules s'allégea. Gaborn laissa son esprit vagabonder et rêver, même si sa constitution le dispensait de dormir.

Il pensa à la raison qui l'avait amené dans le Nord : son désir impérieux de rencontrer Iomé Sylvarresta.

Cédant à une impulsion irrépressible, il s'était rendu en Heredon l'année précédente pour les chasses d'automne afin de prendre la mesure de la jeune fille. Le roi Orden assistait toujours aux célébrations d'Hostenfest qui commémoraient le jour où, seize cents ans plus tôt, Heredon Sylvarresta avait embroché un mage maraudeur avec sa lance.

A présent, chaque fois que revenait le Mois des Moissons, les seigneurs du royaume allaient dans le Bois de Dunn pour chasser le sanglier noir et utiliser leurs lances de la même manière que leur ancêtre.

Gaborn s'était dissimulé parmi les serviteurs de son père, se faisant passer pour un simple écuyer. Evidemment, les soldats du roi Orden l'avaient reconnu, mais aucun n'avait osé prononcer son nom ni compromettre sa couverture. Si le roi Sylvarresta avait remarqué sa présence pendant la chasse, ses bonnes manières l'avaient empêché de dévoiler sa présence jusqu'à ce que le jeune prince choisisse de la révéler lui-même.

Pour un observateur étranger, Gaborn avait joué son rôle à la perfection, aidant les soldats à enfiler leur armure avant les joutes, dormant dans les écuries du château, et s'occupant des chevaux et de l'entretien du matériel.

Il avait pu assister au grand banquet donné par Sylvarresta, même s'il avait dû s'asseoir au bas bout de la table, loin des rois, des nobles et des chevaliers. Là, il avait promené un regard émerveillé autour de lui, comme s'il n'avait jamais contemplé autant de splendeurs.

Il avait surtout admiré Iomé sans que la jeune fille s'en rende compte. Ses cheveux noirs, ses yeux sombres brûlant d'un feu intérieur, sa peau parfaite. Son père lui avait déjà dit qu'elle était belle d'apparence, et les histoires qu'il lui avait racontées au fil des ans avaient convaincu Gaborn qu'elle l'était également de cœur.

Le jeune prince maîtrisait l'étiquette à la perfection, mais il avait beaucoup appris au sujet des coutumes nordiques durant ce banquet. A Mystarria, les invités plongeaient les mains dans un bol d'eau fraîche avant le début du repas ; en Heredon, ils se lavaient le visage et les doigts avec de l'eau chaude.

Dans le Sud, ils s'essuyaient sur leur tunique ; dans le Nord, sur d'épaisses serviettes qu'ils posaient ensuite sur leurs genoux, et dont ils pouvaient également se servir pour se moucher. Dans le Sud, des couteaux à bout rond et de petites fourchettes étaient fournis aux convives, de façon à ce que personne ne puisse se blesser sérieusement si une bagarre éclatait ; dans le Nord, chacun amenait ses propres couverts.

Mais la différence qui avait le plus étonné Gaborn, éveillant en lui un vague dégoût, concernait les chiens du château. A Mystarria, un gentilhomme jetait les reliefs de son repas par-dessus son épaule droite pour les nourrir. En Heredon, les animaux étaient interdits de banquet, de sorte que les os s'empilaient de manière fort peu civile sur le bord des assiettes jusqu'à ce que des serviteurs les emportent.

Un autre détail avait frappé l'attention de Gaborn. Au début, il avait pensé qu'il s'agissait encore d'un étrange usage nordique ; puis il avait réalisé que c'était seulement une coutume propre à Iomé.

Dans tous les royaumes que le jeune prince avait visités, les domestiques n'avaient pas le droit de manger avant que le roi et ses invités n'aient terminé leur repas. Comme les banquets commençaient vers midi et se prolongeaient souvent tard dans la soirée — des ménestrels et des troubadours venant divertir les convives entre deux plats —, les serviteurs se restauraient rarement avant minuit. Aussi les plus jeunes jetaient-ils des regards pleins d'envie aux chapons et aux pâtisseries.

Gaborn avait mangé de bon appétit, dévorant tout ce qui était dans son assiette pour faire honneur à la table de Sylvarresta. Mais il remarqua qu'Iomé laissait toujours un peu de nourriture, et se demanda s'il n'avait pas commis un manquement à l'étiquette.

Il observa Iomé : chaque fois que sa serveuse — une petite fille d'environ neuf ans — plaçait

une assiette devant elle, on pouvait lire de l'envie dans son regard. Iomé souriait et la remerciait, comme si l'enfant venait de lui accorder une grande faveur au lieu de faire simplement son travail.

Puis elle jugeait à son expression si le plat servi lui plaisait ou non. Si tel était le cas, elle prenait garde à en laisser un peu dans son assiette, histoire que la fillette puisse finir les restes en la rapportant à la cuisine. Ainsi, Iomé ne toucha presque pas son perdreau farci en sauce à l'orange, mais savoura le chou épicé comme si c'était un mets de roi.

Gaborn avait déjà nettoyé trois assiettes quand il remarqua que son serveur, un petit garçon d'à peine quatre ou cinq ans, devenait de plus en plus pâle à l'idée de ne rien avaler avant minuit. Quand l'enfant plaça devant lui une tranche de bœuf baignant dans une sauce au vin, aux échalotes et aux noisettes, Gaborn lui fit signe de la remporter afin qu'il puisse manger pendant que c'était encore chaud.

Le roi Sylvarresta remarqua ce que *l'écuyer* venait de faire et le dévisagea longuement, comme s'il l'avait insulté. Gaborn baissa la tête. Mais quand Iomé, qui n'avait rien vu, renvoya une assiette à demi-pleine cinq secondes plus tard, son père interrompit sa mastication pour lui demander à voix haute :

— Ce rôti de bœuf ne te plaît-il pas, trésor ? Si les cuisiniers t'ont offensée, je peux leur faire donner du fouet.

Iomé comprit que c'était une plaisanterie, mais elle ne put s'empêcher de rougir.

— Non, non, seigneur, balbutia-t-elle. Au contraire, la nourriture est trop bonne. Je suis déjà rassasiée. Il faudrait féliciter les cuisiniers plutôt que les réprimander.

Le roi Sylvarresta éclata de rire et adressa à Gaborn un clin d'œil qui voulait dire : *Tu n'as pas encore demandé sa main, mais vous vous ressemblez tellement que j'accueillerai cette union avec joie.*

Hélas, Gaborn venait de décider qu'il n'était peut-être pas digne de la jeune fille. Les yeux de sa serveuse brillaient de trop d'affection, et tous ceux qui s'adressaient à elle exprimaient un respect frisant l'adoration. Iomé avait beau n'être qu'une adolescente de seize ans, son entourage la chérissait comme un trésor.

Avant que sa suite ne quitte Heredon, le roi Orden emmena son fils s'entretenir en privé avec le roi Sylvarresta.

— Ainsi, souffla ce dernier, tu nous rends enfin visite.

— J'aurais aimé venir plus tôt, mais j'étais retenu par mes études, s'excusa Gaborn.

— Tu reviendras l'année prochaine... plus ouvertement, j'espère, plaisanta le père d'Iomé.

— Sans aucun doute, seigneur. J'attends ce moment avec impatience. (Le cœur battant, Gaborn ajouta :) Nous devons parler d'une chose très importante.

Le roi Orden lui posa une main sur le bras pour l'empêcher d'en dire trop, mais Sylvarresta éclata d'un rire bon enfant.

— L'année prochaine.

— C'est très important, insista Gaborn.

Son interlocuteur grimaça.

— Je te trouve bien impatient, jeune homme. C'est mon plus cher trésor que tu réclames. Peut-être, t'appartiendra-t-il un jour, mais seulement si Iomé le désire. Je ne lui donnerai pas d'ordre. Si tu la veux, tu devras la conquérir. L'année prochaine.

L'hiver avait semblé affreusement long à Gaborn. En proie à des sentiments contradictoires, il était reparti dans le Nord pour demander la main d'une femme à qui il n'avait jamais adressé la parole.

La vibration d'une corde d'arc l'arracha soudain à sa rêverie. Il éprouva une douleur cuisante quand une flèche érafla son bras droit.

Gaborn enfonça les talons dans les flancs de sa monture. Celle-ci bondit en avant avec une telle force qu'il faillit être désarçonné, et dut se cramponner au pommeau de sa selle pour ne pas tomber.

L'étalon fila sous les branches basses ; le monde s'assombrit autour de Gaborn. La douleur résonnait dans son esprit. Il ne comprenait pas d'où était venu le projectile. Il n'avait senti approcher personne et n'avait entendu aucun avertissement.

Alors que son cheval frôlait un bosquet, le jeune prince vit un cavalier au visage caché par une capuche noire jeter son arc et dégainer le cimeterre attaché dans son dos. A peine eut-il le temps d'apercevoir une lueur meurtrière dans les yeux de l'homme et de distinguer la pointe de son bouc grisonnant.

Son étalon dépassa le bosquet puis bondit par-dessus un arbre mort ; la vitesse brouilla le paysage autour de Gaborn. Le jeune homme se redressa sur sa selle. La tête lui tournait, et du sang coulait abondamment de sa blessure. Trois pouces plus à gauche, et la flèche aurait transpercé un poumon.

Derrière lui, son attaquant poussa un hurlement de loup et se lança à sa poursuite. En réponse, des chiens aboyèrent sur la droite : des molosses de guerre capables de renifler la piste du fuyard.

Pendant une heure, Gaborn galopa dans les collines, n'osant même pas s'arrêter le temps de panser sa blessure. Jusque-là, il avait cheminé derrière l'arrière-garde de l'armée ennemie, essayant sans succès de la contourner. A présent, il tentait d'échapper à ses poursuivants en prenant vers l'ouest pour s'enfoncer dans le cœur de la forêt.

Bientôt, la lueur des étoiles faiblit comme si des nuages avaient envahi le ciel, et Gaborn eut du mal à distinguer la piste. Il espéra que ses poursuivants croiraient l'avoir perdu et tourna dans la direction où avançait le gros de l'armée, droit vers le danger, car il ignorait toujours l'importance et la composition des forces envoyées par Raj Ahten.

Soudain, il entendit les bruits d'une armée en marche au-dessous de lui : craquements de branches, piétinements de sabots ferrés. Son étalon s'était immobilisé au sommet d'une crête, dans une grotte à l'abri des regards d'où il voyait jusqu'au pied de la pente envahie par les fougères.

Derrière lui, les molosses de guerre aboyèrent. Ils se rapprochaient. Les maîtres-chiens avaient éventé sa ruse.

Très droit sur sa selle, Gaborn évalua la situation. Sa course dans les bois lui avait permis de dépasser le gros des troupes ennemies. Une lieue plus loin, il apercevait une brèche entre les arbres, une large cuvette qui abritait sans doute un lac gelé en hiver. Mais les eaux s'étaient évaporées pendant l'été, ne laissant que de hautes herbes au fond de la dépression.

Une lumière brilla soudain, tandis que les Tisseurs de Flammes de Raj Ahten émergeaient de l'abri des pins. Ils étaient cinq, tous nus sous les flammes qui léchaient leur peau. Autour d'eux bondissaient les ombres de créatures vaguement humanoïdes, mais qui s'appuyaient sur leurs mains pour courir.

Des singes ? s'interrogea Gaborn. Il avait déjà vu quelques-uns de ces animaux, que les marchands du Sud amenaient à titre de curiosité. Raj Ahten disposait de géants des glaces, de Tisseurs de Flammes, d'Invincibles et de molosses de guerre. Sans doute était-il possible, en offrant des Dons aux singes, de les transformer en guerriers.

Instinctivement, Gaborn comprit que ces créatures étaient beaucoup moins ordinaires : peut-être les nomens dont parlaient les légendes, ou d'autres horreurs prêtes à envahir les bois telle une marée noire.

A l'ouest, les molosses de guerre avaient retrouvé la trace du fuyard. La lueur des étoiles éclaira le chien de tête, un énorme mastiff au collier métallique dont la gueule était protégée par un masque de cuir.

Le chef de la meute.

Il devait avoir dans son pelage des runes de pouvoir qui lui permettaient de courir plus longtemps et plus vite que les autres, de mieux sentir Gaborn et de lui tendre une embuscade avec une intelligence presque surnaturelle.

Le jeune prince ne pourrait pas s'échapper tant que cet animal serait vivant. Il encocha sur son arc la dernière flèche de son carquois. Le mastiff bondissait sur le chemin escarpé avec une agilité incroyable, seuls sa tête et son dos émergeant des fougères. Grâce à ses Dons de Force et de Métabolisme, il avait couvert plusieurs lieues en quelques minutes.

Gaborn calcula à quel endroit le molosse jaillirait des hautes herbes. Une centaine de pas en contrebas, l'animal apparut, l'écume aux lèvres, son masque lui donnant l'air d'un squelette grimaçant sous la lumière des étoiles. Il n'était plus qu'à cinquante pas quand Gaborn lui décocha une flèche qui ricocha sur sa tête sans le blesser.

Le mastiff se jeta sur le jeune prince, qui n'eut pas le temps de dégainer son sabre. Il vit les mâchoires béantes de l'animal, puis l'entaille sur son front à l'endroit où le projectile avait déchiré le cuir du masque.

Gaborn se jeta en arrière sur sa selle. Le molosse manqua sa cible, mais les pointes qui garnissaient son collier déchirèrent la tunique du jeune prince et firent couler du sang sur sa poitrine.

L'étalon poussa un hennissement terrifié, bondit par-dessus la crête et dévala la pente garnie de pins tandis que Gaborn luttait pour esquiver les branches basses et ne pas se faire éjecter de sa selle. Il sentit quelque chose accrocher son arc et le lui arracher.

Aucune importance ; de toute façon, il n'avait plus de flèches.

Les arbres se firent plus clairsemés ; la pente devint rocailleuse et raide. Gaborn parvint à tirer son sabre et enfonça ses talons dans les flancs de sa monture. Pour la première fois depuis des heures, l'étalon pouvait enfin donner toute sa mesure. Il sauta par-dessus un amas de pierres.

Gaborn entendit un grondement sur sa gauche.

— Dégage ! cria-t-il.

En réponse à cet ordre, auxquels tous les étalons de chasse du roi Orden apprenaient à obéir pour se débarrasser des loups ou des sangliers qui se jetaient dans leurs pattes, son cheval rua, imprimant la marque de son fer dans le front du molosse de guerre en lui brisant le cou. L'animal eut à peine le temps de lâcher un glapissement avant de mourir.

Sur la crête, au-dessus de lui, Gaborn entendait les aboiements d'une dizaine d'autres chiens.

Il leva les yeux. Des cavaliers vêtus de robes sombres arrivaient au galop derrière la meute ; l'un d'eux porta un cor à ses lèvres et souffla pour appeler ses camarades.

Trop près ; je suis trop près du gros des troupes, réalisa Gaborn. Pourtant, Raj Ahten ne faisait que longer la lisière du Bois de Dunn : sans doute craignait-il de s'aventurer trop loin sous les grands arbres...

A juste titre.

L'automne précédent, quand le jeune prince était venu chasser ici avec son père et le roi Sylvarresta, une centaine d'hommes s'étaient rassemblés autour des feux de camp pour se régaler de marrons chauds, de gibier rôti, de champignons et de vin épicé.

Borenson et le capitaine Derrow s'étaient livrés à un duel amical, fascinant les spectateurs avec des tactiques très différentes. Borenson maîtrisait la Technique des Bras Dansants, qui lui permettait de dessiner avec sa hache ou son épée des motifs si complexes que son adversaire ne pouvait pas deviner quand il porterait un coup. Derrow était un combattant plus réfléchi : il attendait le moment propice pour plonger et, avec sa lance, éventrer son agresseur avec une redoutable précision.

Pendant ce temps, le père de Gaborn et celui d'Iomé jouaient aux échecs sous la lumière d'une lanterne. Soudain, un gémissement avait flotté entre les arbres, un son si étrange que le jeune prince en avait eu la chair de poule. Borenson et Derrow s'étaient immobilisés.

— Que personne ne bouge ! avait crié quelqu'un.

Chacun savait qu'il était mortellement dangereux d'attirer l'attention d'un spectre.

Gaborn revoyait encore le sourire carnassier qui avait découvert les dents de Borenson. Trempé de sueur, son garde du corps avait levé les yeux vers le ravin qui balafrait la colline à la lisière de leur camp.

Une pâle silhouette y chevauchait, un homme solitaire dont la bouche produisait le même son que le vent soufflant dans les anfractuosités d'une falaise.

Une lueur grise émanait de lui.

Gaborn lui avait à peine jeté un coup d'œil, mais son cœur s'était mis à battre à tout rompre. La bouche sèche, il avait retenu son souffle et regardé par-dessus son épaule pour voir la réaction de son père.

Orden et Sylvarresta n'avaient pas bronché, continuant à jouer aux échecs comme si rien n'était. Le père de Gaborn avait déplacé son magicien et pris un pion. Puis, levant les yeux, il avait croisé le regard du jeune homme. Celui-ci devait être d'une pâleur de craie, car il lui avait souri avant de dire :

— Calme-toi, Gaborn. Aucun prince de Mystarria ne doit redouter les spectres du Bois de Dunn. Notre présence ici est tolérée.

Sylvarresta avait éclaté d'un rire ironique. Pourtant, Gaborn avait eu l'impression d'être en sécurité. On disait que le roi d'Heredon commandait jadis à cette forêt et à toutes les créatures vivantes ou mortes qui la peuplaient.

Ce pouvoir s'étendait peut-être à ses descendants...

Pourchassé par les molosses de guerre et les cavaliers de Raj Ahten, Gaborn décida de tenter le tout pour le tout. Eperonnant sa monture, il la fit tourner vers l'ouest pour s'enfoncer profondément dans la forêt, et cria à pleins poumons :

— Esprits sylvestres, je suis Gaborn Val Orden, prince de Mystarria. Je vous supplie de me protéger !

Alors qu'il lançait son appel à l'aide, il comprit que ça ne lui serait d'aucun secours. Les esprits des morts ne se souciaient pas des problèmes des vivants. Si Gaborn attirait leur attention, ils n'auraient de cesse de s'assurer qu'il les rejoigne dans l'autre monde.

Lancé au galop, son cheval dévala une pente en faisant jaillir des gravillons sous ses sabots et s'engagea dans un bournier où il dut patauger dans de l'eau stagnante pour atteindre l'autre rive.

Au lieu des gémissements tourmentés auxquels il s'attendait, Gaborn entendit les grognements de centaines de cochons sauvages qui s'égayèrent comme si on les pourchassait. Sans le vouloir, il s'était aventuré au cœur d'une harde de sangliers noirs.

Un des animaux géants, presque aussi haut que son étalon, lui fit face un instant, ses défenses d'ivoire incurvées dardées entre ses longs poils sombres tels deux sabres meurtriers. Gaborn crut qu'il allait déchiqeter sa monture. Mais le sanglier fit volte-face et s'enfuit avec les autres.

Gaborn profita du couvert d'un bosquet de chênes, dont les troncs baignaient dans le marécage, pour faire décrire des cercles à son cheval. Puis il l'éperonna une nouvelle fois. L'étalon prit pied sur la berge, bondit par-dessus un écran de broussailles et s'éloigna au grand galop.

Un peu après midi, le lendemain, Gaborn émergea enfin du Bois de Dunn. Ses vêtements déchirés et raidis par le sang séché, il cria pour avertir les gardes postés aux portes de la ville d'une attaque imminente. Puis il leur montra sa chevalière, signe distinctif du prince de Mystarria, et fut immédiatement conduit auprès du roi Sylvarresta.

Le père d'Iomé le reçut dans la salle de réunion où il s'était enfermé avec ses conseillers. Gaborn se précipita pour lui serrer la main, mais le regard distant de Sylvarresta l'en dissuada. On aurait dit qu'il ne le reconnaissait pas.

— Seigneur, haleta Gaborn en esquissant une courbette, ainsi qu'il convenait à un homme de son rang. Je suis venu vous mettre en garde contre une attaque. Les armées de Raj Ahten traversent le Bois de Dunn. Elles seront là à la tombée de la nuit.

Une expression angoissée mêlée d'incertitude passa sur le visage de Sylvarresta. Il se tourna vers le capitaine Ault.

— Préparez-vous à soutenir un siège... Vite !

D'autres rois auraient laissé les détails aux professionnels, mais Sylvarresta récita une liste de recommandations sur un ton hésitant, comme s'il attendait l'approbation d'Ault :

— Assurez-vous que les toits des maisons sont ignifugés. Pour ce qui est des marchands qui campent hors de la ville, je crains que nous devions leur faire l'affront de saisir leurs biens. Mais pas de boucherie inutile. Laissez-leur leurs montures pour qu'ils puissent rentrer chez eux, et assez de provisions pour qu'ils ne meurent pas de faim en route. Et faites abattre les éléphants : pas question qu'ils enfoncez les portes du château.

— Oui, seigneur, répondit Ault, troublé.

Il salua et sortit.

Quelques instants plus tard, les conseillers prirent congé à leur tour. Mais Gaborn avait l'impression que quelque chose clochait.

Quand il se retrouva seul avec le roi, un silence gêné régna entre eux. De ses yeux gris pénétrants, Sylvarresta détailla Gaborn.

— Je vous dois une fière chandelle, prince Orden, dit-il. Nous soupçonnions une attaque, mais nous ne pensions pas qu'elle aurait lieu avant le printemps. Des assassins de Raj Ahten s'en sont pris à nos Dédiés la nuit dernière. Par bonheur, nous nous étions préparés à les accueillir, et ils n'ont pas pu faire trop de dégâts.

Alors, Gaborn comprit pourquoi le roi avait fait preuve de tant de froideur à son égard : il ne se souvenait pas de lui.

— Ravi de faire votre connaissance, ajouta Sylvarresta, confirmant ses soupçons. Par-dessus son épaule, il lança : Collin, fais préparer de la nourriture, un bain et des vêtements propres pour le prince Orden. Nous ne pouvons pas laisser nos alliés se promener vêtus de haillons.

Gaborn allait le remercier chaleureusement, quand une main glacée lui étreignit le cœur. // *oublie mon visage... et quoi d'autre encore ?* se demanda-t-il. *Quelles tactiques de bataille et de défense ?*

Les conseillers du roi s'étaient réunis ce matin pour mettre en commun leur savoir. Mais contre un monstre tel que Raj Ahten, cela suffirait-il ?

CHAPITRE VII

PRÉPARATIFS

L'après-midi fut consacré aux préparatifs. L'hystérie qui s'était abattue sur la ville à l'annonce de l'attaque imminente — les hurlements des enfants et des paysans, la fuite précipitée des infirmes et des vieillards — était enfin retombée.

A présent, fermiers et soldats patrouillaient ensemble sur les remparts, ou érigeaient à la hâte des barricades de fortune dans les rues. Jamais tant de personnes ne s'étaient massées sur le chemin de ronde, car ceux qui ne prendraient pas part au combat étaient dévorés par la curiosité.

Des cochons, des vaches, des moutons et des poules désorientés, qu'on avait fait entrer en ville pour assurer la subsistance de ses habitants pendant le siège, et empêcher les troupes de Raj Ahten de mettre la main dessus, piétinaient dans les ruelles, en proie à un affolement compréhensible.

Dans les champs qui entouraient le mur d'enceinte, les marchands avaient précipitamment levé le camp, n'emportant avec eux que leurs montures, leurs pavillons et quelques provisions de route.

Dès le début de l'après-midi, les soldats de Raj Ahten avaient commencé à se masser à la lisière de la forêt. Les Invincibles étaient apparus les premiers. Chevaliers en armure de mailles ou de plaques noires portant des tuniques rouge et or, ils se gardaient de se déployer pour ne pas révéler leur nombre. La journée avançant, ils furent rejoints par des géants et des molosses de guerre.

Dès cet instant, la cité fut en état de siège. Plus personne n'osait y entrer ou en sortir, même si les engins de siège de Raj Ahten n'avaient pas encore émergé des bois, et si ses soldats étaient occupés à couper des arbres pour ériger des fortifications.

Sur les remparts, les défenseurs heredoniens étaient prêts : archers, lanciers et artilleurs. Le roi Sylvarresta avait envoyé des messagers aux châteaux voisins pour réclamer leur aide.

Dans le Donjon des Dédiés, au cœur de la forteresse, les préparatifs les plus importants étaient encore en cours, et les murs tremblaient sous les cris de douleur des hommes et des femmes venus offrir des Dons à leur souverain.

Deux cents paysans et vassaux s'étaient rassemblés pour apporter leur contribution à la défense d'Herdon. Pendant qu'Erin Hyde, l'officiant en chef de Sylvarresta, maniait les forceps, deux de ses apprentis se déplaçaient parmi les volontaires, sélectionnant ceux qui avaient assez de force, d'intelligence, d'agilité ou de constitution pour justifier le coût et la souffrance entraînés par un Don.

Un conseiller aidait les paysans illettrés qui avaient la chance de posséder un attribut adéquat à remplir un contrat. Selon ses termes, en échange du Don, Sylvarresta s'engageait à les protéger et à subvenir à leurs besoins jusqu'à leur mort.

Dans la cour se pressaient ceux qui étaient déjà passés par là des années plus tôt : quinze cents Dédiés assez valides pour assister à la cérémonie. Iomé les connaissait presque tous, car elle aidait souvent à leur prodiguer des soins. Le vieux Carrock, un serviteur qui avait fait don de ses yeux ; l'idiot Mordin, autrefois un brillant jeune homme... Les sourds, les aveugles, les malades... une armée d'infirmes au cœur généreux.

Au centre de cette foule, rayonnant comme un soleil et majestueux comme un ciel nocturne rempli d'étoiles, le roi Sylvarresta était assis sur une pierre grise, la poitrine nue, les jambes couvertes par des haut-de-chausses en maille, ses armes posées près de lui. Ceux qui allaient lui faire des Dons étaient allongés sur des civières, attendant qu'Erin Hyde vienne à eux avec ses forceps et ses sortilèges.

L'herboriste Binnesman, un petit homme voûté vêtu d'une robe verte, marchait parmi ceux qui avaient déjà fait leur Don. Un sourire aux lèvres, il réconfortait les nouveaux Dédiés, les gratifiant de paroles apaisantes et les gavant de potions médicinales.

Ses talents seraient précieux. Le pouvoir de ses herbes était légendaire : ses infusions de bourrache, d'hysope, de basilic et d'autres épices donnaient aux guerriers du courage avant la bataille, de l'énergie pendant et la force de se remettre de leurs blessures après.

Même si on avait besoin de lui sur les remparts, sa présence était nécessaire dans la Cour des Dédiés, car donner un attribut majeur pouvait être mortel. Un colosse qui offrait sa force au roi Sylvarresta s'effondra après l'opération, si affaibli que son cœur cessa quelques instants de battre. Une jeune femme gracieuse qui venait de donner son agilité fut prise de spasmes et se raidit comme une planche, ses poumons incapables de se détendre suffisamment pour lui permettre de respirer.

Pour le moment, Binnesman était bloqué dans la cour. Il devait garder en vie ceux qui avaient abandonné une part d'eux-mêmes à leur souverain, car Sylvarresta bénéficierait de leurs attributs seulement jusqu'à leur mort.

Iomé avait pris part aux préparatifs, sa Diema l'observant, impassible dans l'ombre des cuisines. Agenouillée sur les pavés poussiéreux, la princesse réconfortait la nourrice qui avait pris soin d'elle durant toute son enfance. La pauvre femme était si nerveuse qu'elle transpirait abondamment malgré la fraîcheur de la soirée.

— Dewynne, es-tu certaine de vouloir le faire ? demanda Sylvarresta depuis l'autre côté de la cour, le pouvoir de sa Voix lui permettant de se faire entendre malgré l'agitation ambiante.

Le visage contracté par la peur, Dewynne lui fit un faible sourire.

— Chacun de nous se bat comme il peut, chuchota-t-elle d'une voix rauque dans laquelle Iomé

entendit l'amour qu'elle portait à son souverain.

Erin Hyde avança vers elle en étudiant un forceps. Longue d'un pied, la tige de métal rougeâtre évoquait un fer à marquer. Elle se terminait à un bout par un cercle orné d'une rune qui rappelait vaguement un aigle portant une araignée géante dans le bec.

Avec douceur, Erin Hyde appuya le symbole contre le bras de Dewynne et incanta d'une voix haut perchée. Ses paroles ressemblaient au chant d'un oiseau plus qu'à des sons sortis d'une gorge humaine, et elles se succédaient si rapidement qu'Iomé ne parvenait pas à en saisir le sens. Combinées au forceps, elles permettaient d'arracher un attribut au futur Dédié.

Dewynne avait toujours eu une santé éclatante. A présent, Sylvarresta aurait besoin de sa robuste constitution pour survivre aux blessures qu'il encaisserait lors de la guerre contre Raj Ahten.

Erin Hyde grogna et émit des sons rauques pareils au bouillonnement de la lave ou aux rugissements des lions dans la savane. Le sang-métal du forceps brilla d'une lueur orange qui ne tarda pas à virer au blanc aveuglant.

— Par les Puissances, ça fait mal ! cria Dewynne en se débattant pour échapper au contact de la rune.

De la sueur dégoulinait de son visage comme si elle souffrait d'une forte fièvre. Elle grimaça de douleur ; son dos s'arqua, ses mâchoires se contractèrent et son souffle se fit haletant.

Iomé la maintint sur sa civière, la forçant à demeurer immobile, tandis qu'un soldat lui prenait le bras droit pour s'assurer qu'elle ne rompe pas le contact, ce qui aurait annulé les effets du sort.

— Regarde mon père, ordonna Iomé, essayant de distraire la nourrice. Regarde ton seigneur ! Il te protégera. Il t'aime autant que tu l'aimes. Ne le quitte pas des yeux.

Elle fit un signe impérieux à Erin Hyde, qui s'écarta pour permettre à Dewynne de voir Sylvarresta.

— Et moi qui croyais que la pire douleur était celle de l'enfantement, sanglota la nourrice.

Elle tourna la tête pour fixer son souverain. Il était indispensable qu'elle se rappelle pourquoi elle avait voulu subir cette épreuve, et qu'elle désirât plus que tout au monde faire cadeau de sa constitution à Sylvarresta. Le seul moyen pour que les brumes de l'oubli n'aient pas raison de sa détermination, c'était de placer l'objet de son dévouement sous ses yeux.

Homme robuste d'environ trente-cinq ans, le roi Sylvarresta était assis au milieu de la cour, ses longs cheveux auburn balayant ses épaules. Son armurier essayait de lui faire passer le pourpoint de cuir conçu pour recevoir les plaques de son armure, mais Sylvarresta devait garder la poitrine nue afin que l'officiant puisse y appliquer les runes de pouvoir.

Son chancelier, Rodderman, le pressait de se rendre sur les remparts pour adresser des paroles d'encouragement à son peuple, tandis que son sage, le chambellan Inglorians, le suppliait de rester pour recevoir davantage de Dons.

Sylvarresta choisit de rester. Il se tourna vers Dewynne et plongea son regard dans celui de la nourrice. En cet instant, rien d'autre ne comptait pour lui, ni ses conseillers, ni son chambellan, ni le tumulte annonçant la guerre.

Une tristesse et une reconnaissance infinies brillaient dans ses yeux gris, disant mieux que des mots qu'il comprenait ce que lui offrait Dewynne, et qu'il en mesurait toute l'importance. Iomé savait combien il détestait priver les autres de leurs attributs, même pour pouvoir protéger ses vassaux.

A cet instant, quelque chose dut basculer dans le cœur de Dewynne, ou dans son âme. Elle atteignit le point où elle ne désirait plus qu'une chose : sentir le transfert s'effectuer. Les grognements d'Erin Hyde se changèrent en cris tandis que se déchaînait la puissance de son sortilège. Dans sa main, le sang-métal chauffé à blanc trembla et se contorsionna tel un serpent.

Dewynne poussa un hurlement d'incommensurable douleur. Quelque chose en elle parut s'effondrer, comme si un poids écrasait sa poitrine ou qu'elle rétrécissait sous les yeux d'Iomé. Une odeur de chair brûlée et de cheveux calcinés se mêla à une fine volute de fumée blanche.

Dewynne recommença à se débattre, mais le sergent la maintenait de toute sa force. Les dents serrées, elle détourna la tête de son souverain.

Elle s'était mordu la langue si fort que du sang et de la salive dégouлинаient sur son menton. En cet instant, Iomé crut lire toute la souffrance du monde dans les yeux de la brave femme.

Dewynne sombra dans l'inconscience. Son énergie l'avait abandonnée au point qu'elle n'avait même plus la force de garder les paupières ouvertes. La fatigue de la journée la rattrapa et elle s'évanouit miséricordieusement.

Dans la main d'Erin Hyde, le forceps brillait et pulsait, comme animé d'une vie propre. L'officiant, un homme au visage étroit, dont le nez crochu surplombait un long bouc grisonnant, étudia la rune de pouvoir. Un instant, sa lumière se refléta dans ses yeux noirs. Alors, ses cris se transformèrent en un chant triomphal.

A deux mains, il brandit le forceps au-dessus de sa tête et l'agita de telle sorte qu'une traînée de lumière blanche serpentât dans l'air comme la queue d'une comète. Il l'examina soigneusement, évaluant sa largeur et sa puissance. Puis il se précipita vers le roi tandis que les gens s'écartaient sur son passage, pour ne pas briser le lien sur le point d'être forgé entre Sylvarresta et sa nouvelle Dédiee.

Arrivé près de son souverain, Erin Hyde s'inclina et apposa le fer chauffé à blanc sur sa poitrine découverte. Sa chanson se fit charmeuse. Le forceps commença à se désintégrer, puis se changea en un petit tas de cendre blanche tandis que s'évanouissait le cordon ombilical lumineux.

Iomé n'avait pas reçu de Don depuis son enfance. Elle ne se souvenait pas de ce qu'on ressentait. Mais si céder un attribut valait au Dédié une douleur incommensurable, elle savait qu'en recevoir un plongeait le récipiendaire dans une euphorie indicible.

Les yeux de Sylvarresta s'écarquillèrent ; de la sueur dégouлина sur son visage et sur son torse. Il frissonna d'excitation, et une lueur presque démente passa dans son regard. Tous ses muscles se détendirent, tandis que s'apaisaient les traits de son visage rayonnant.

Au moins eut-il la décence de ne pas soupirer de plaisir.

Binnesman se précipita au chevet de Dewynne.

L'haleine de l'herboriste sentait l'anis. Sa robe d'un vert sombre semblait tissée de fibres végétales ; il en montait l'odeur des herbes et des épices qu'il gardait dans ses poches.

Avec son dos voûté et ses joues rouges comme des pommes d'api, il n'était pas beau ; pourtant, il avait une sorte de magnétisme sexuel. En sa présence, Iomé ne pouvait se défendre d'une excitation bien involontaire. Binnesman était un Gardien de la Terre et un magicien ; ses pouvoirs affectaient les gens, qu'il le veuille ou non.

Il s'agenouilla, et de ses mains souillées de terre chercha le pouls de Dewynne.

— Maudit soit cet officiant, marmonna-t-il en farfouillant dans les poches de sa robe.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? chuchota Iomé, craignant que les autres l'entendent.

— Hyde utilise la version scorrélique du chant. Il vide littéralement ces pauvres gens, et me laisse le soin de réparer les dégâts. Sans moi, Dewynne ne vivrait pas une heure de plus, et il le sait !

Binnesman était un homme bon et plein de compassion, le genre à prendre pitié des oisillons tombés du nid ou à soigner les couleuvres passées sous la roue d'un chariot.

Sous ses sourcils broussailleux, ses yeux d'un bleu vif étudièrent Dewynne.

— Pouvez-vous la sauver ? s'enquit Iomé.

— Peut-être, peut-être... Mais je ne pourrai pas *tous* les sauver, répondit Binnesman en désignant les autres malheureux qui, allongés sur leur civière, luttèrent entre la vie et la mort après avoir fait leur Don. Si votre père avait engagé cet officiant de l'école de Weymouth, l'année dernière...

Iomé n'entendait pas grand-chose aux différentes écoles d'officiants. Leurs directeurs vantaient leurs vertus à grands renforts de vociférations ; seule une personne connaissant les récents progrès effectués dans l'art de manier les forceps pouvait juger de ce qui convenait le mieux.

La plupart des officiants avaient leurs attributs de prédilection. Erin Hyde, par exemple, était

très doué pour transférer des Dons d'Ouïe et d'Odorat : ceux que Sylvarresta considérait comme les plus utiles dans son royaume forestier.

Son travail sur les attributs majeurs, tels que la Force et le Métabolisme, souffrait de la comparaison. Au moins ne dépensait-il pas des fortunes en sang-métal pour effectuer des expériences sur des chiens ou des chevaux, contrairement à d'autres officiants.

Binnesman tira de sa poche une feuille de camphre, l'émietta entre ses doigts et mit la poudre sous les narines de Dewynne, la sueur qui ourlait la lèvre supérieure de la nourrice la maintenant en place. Puis il appliqua sur son corps des pétales de lavande et des graines brunes qu'Iomé ne reconnut pas.

Il était merveilleux de le voir travailler : avec deux poches pleines à craquer d'herbes mélangées, il identifiait au toucher celles dont il avait besoin.

Iomé jeta un coup d'œil vers une civière voisine. L'apprenti du boucher, un brave garçon nommé Orrin, attendait d'offrir à son souverain un Don de Force. Son visage plein de courage, d'amour et de vitalité juvénile manqua briser le cœur d'Iomé. Jusqu'à la fin de ses jours, il ne pourrait plus quitter le lit. Il semblait injuste de lui voler sa vie alors qu'elle venait à peine de commencer.

Pourtant, le jeune homme ne courait pas de plus grave danger qu'Iomé. En cas de victoire de Raj Ahten, son sort serait sans doute préférable à celui de la princesse. Si Sylvarresta était tué, il retrouverait ses forces. Incapable d'accorder un autre Don, il serait libre d'exercer son métier en paix, alors qu'Iomé devrait peut-être affronter la torture ou la mort.

L'apprenti sait ce qu'il fait, décida la jeune fille. *Il a choisi la meilleure option*. En servant son roi dans la bataille, il avait des chances de ne perdre qu'une ou deux journées de sa vie.

— Si peu de temps..., marmonna Binnesman en enduisant de terreau le visage de Dewynne.

La nourrice haleta comme si elle s'arrachait chaque inspiration. L'herboriste l'aida en appuyant sur sa poitrine.

— Que puis-je faire ? demanda Iomé, inquiète que la brave femme meure, son sacrifice n'ayant servi à rien.

— Contentez-vous de ne pas me gêner, répondit Binnesman sur un ton que peu de personnes osaient employer avec les Seigneurs des Runes. Ah, j'ai failli oublier ! Un jeune homme veut vous voir, là-haut. Le prince de Mysteria.

Iomé leva les yeux vers le mur du donjon. Un escalier de pierre conduisait à la tour sud, où des engins de guerre étaient prêts à frapper par-dessus les remparts. Tout en haut, elle distinguait sa demoiselle d'honneur qui lui faisait de grands signes. Un garde en uniforme noir arpentait le chemin de ronde derrière elle.

— Je n'ai pas de temps pour de telles bêtises, lâcha sèchement Iomé.

— Vas-y, dit son père à cinquante pieds de distance.

Il avait utilisé sa Voix pour lui donner l'impression qu'il chuchotait dans son oreille. Malgré le chaos qui régnait dans la cour, il avait entendu sa conversation avec Binnesman.

— Tu sais combien je souhaite ardemment unir nos deux familles.

Ainsi, le prince Orden était venu demander sa main. Iomé avait l'âge de se marier, bien qu'elle n'ait été courtisée par aucun prétendant acceptable. Les fils de quelques nobles mineurs avaient essayé, mais aucun n'avait autant de richesses ou d'influence que son père.

Le prince Orden ne comptait pas présenter sa demande maintenant, alors que le château était en état de siège ? *Non, il se contentera de m'exprimer ses regrets les plus sincères,* décida Iomé. Et son temps était trop précieux pour qu'elle le gaspille de la sorte.

— J'ai à faire, répliqua-t-elle.

Son père la dévisagea. Malgré la tristesse qu'elle pouvait lire dans ses yeux gris, il restait très séduisant.

— Tu travailles depuis trop longtemps. Tu as besoin de repos. Fais une pause. Je te laisse une heure pour lui parler.

Iomé voulut protester, mais elle lut un ordre dans le regard de son père.

Vas-y. Rien de ce que tu peux accomplir ici ne fera de différence au cours de la bataille à venir.

CHAPITRE VIII

MOINS D'UNE HEURE

Une heure n'était pas assez pour tomber amoureux, mais ce fut tout le temps dont ils disposèrent en ce frais après-midi d'automne.

En d'autres circonstances, Iomé aurait été ravie de rencontrer son prétendant en tête à tête. Depuis l'hiver précédent, son père lui avait beaucoup parlé de Gaborn, vantant ses qualités dans l'espoir qu'elle l'accepterait pour époux.

Si Raj Ahten n'avait pas été aux portes de la ville, la princesse aurait préparé son cœur à accueillir Gaborn, et espéré qu'un amour mutuel grandirait entre eux.

Mais le château risquait de tomber aux mains de son pire ennemi. Rencontrer le fils du roi Orden ne servirait qu'à satisfaire une curiosité morbide.

Aurait-elle pu l'aimer ? Si oui, cette entrevue lui laisserait le souvenir douloureux ce qui aurait pu être. Mais Iomé pensait qu'elle allait le mépriser : n'était-il pas le fils du roi Orden ?

Cela dit, épouser un homme qu'elle méprisait semblait un inconvénient mineur comparé à ce qui l'attendait. Et même si elle ne voulait rien avoir à faire avec Gaborn, le jeune homme avait rendu un grand service à son peuple. Elle se devait de le remercier et de se montrer cordiale envers lui.

Tandis qu'elle gravissait l'escalier, sa Diema sur les talons, ses pieds produisant un son feutré sur les marches de pierre, Iomé croisa Chemoise qui descendait à sa rencontre.

— Il vous attend, déclara sa demoiselle d'honneur avec un sourire forcé.

Mais une lueur d'excitation brillait dans son regard. Le souvenir de son amant mort la veille la poussait peut-être à espérer qu'Iomé trouve l'amour...

Les deux jeunes filles étaient des amies d'enfance. Elles avaient grandi ensemble; Iomé connaissait par cœur les expressions de Chemoise, et quelque chose lui soufflait que celle-ci approuvait la démarche du prince Orden.

Malgré elle, la princesse sourit. Depuis trente-six heures, Chemoise vivait dans une sorte de brouillard. Choquée par la mort de son fiancé, inquiète à l'idée de se retrouver fille-mère, elle aurait oublié de manger si Iomé n'avait pas été là pour l'y forcer.

Elle semblait ne pas comprendre qu'une guerre se préparait, comme si une partie de son cerveau était en sommeil. *Elle ne réalise pas*, comprit Iomé. Chemoise pouvait être si innocente... Un jour, Dreys s'était gentiment moqué d'elle : « Tu t'imagines qu'un combat à l'épée, c'est comme découper un canard, sauf qu'on ne mange pas son adversaire ensuite. »

De toutes les choses qui auraient pu la tirer de sa torpeur, l'irruption du prince Orden était la plus inopportune. Ça ne l'empêcha pas de prendre les mains d'Iomé et de l'entraîner au sommet de la tour, sur la terrasse baignée par le soleil. Après tant d'heures passées à l'ombre, dans la Cour des Dédiés, Iomé en fut réconfortée.

— Princesse Iomé Sylvarresta, j'ai l'honneur de vous présenter le prince Gaborn Val Orden, déclara solennellement Chemoise en désignant le jeune homme.

Puis elle traversa la terrasse afin de leur laisser un peu d'intimité. A la grande surprise d'Iomé, les soldats postés près des catapultes firent de même.

La jeune fille baissa les yeux vers les paniers garnis de boulets. Ces engins n'avaient encore jamais tiré sur des ennemis. Les seules fois où son père s'en était servi, c'était pour lancer des brioches, des saucisses et des mandarines aux paysans massés près du mur d'enceinte les jours de fête.

La Diema d'Iomé demeura une dizaine de pas en arrière.

— Prince Orden, votre Diem étant actuellement auprès de votre père, j'enregistrerai à sa place cette partie de vos chroniques.

Gaborn ne répondit pas, mais Iomé entendit bruissier sa cape comme s'il avait acquiescé d'un signe.

Sans le regarder, la princesse s'approcha des remparts, s'assit sur un merlon et laissa son regard errer sur les champs qui entouraient la cité. Elle ne voulait pas que les apparences affectent sa perception du nouveau venu. Bizarrement, elle fut prise d'un léger tremblement.

Une brise balaya le toit de la tour, apportant avec elle l'odeur de la nourriture qui mijotait dans les cuisines. Des coqs chantaient sous la lumière crépusculaire ; dans les rues de la cité, les vaches meuglaient pour réclamer qu'on leur tire le lait.

Du regard, Iomé remonta le cours du Fleuve Wye, un large ruban argenté qui traversait le royaume. Rien ne bougeait dans les villages qui se dressaient sur ses berges, et les champs semblaient à l'abandon. Tous les fermiers s'étaient repliés à l'abri du mur d'enceinte, où on les avait affectés à des postes sur le chemin de ronde, avec les gardes en uniforme noir et argent. Les adolescents comme les vieillards avaient reçu des arcs et des épieux.

Des carrioles, des caisses et des tonneaux avaient été empilés à la hâte derrière les portes. Si les hommes de Raj Ahten réussissaient à les enfoncer, l'amoncellement les ralentirait et les archers du

roi en profiteraient pour faire un carnage dans leurs rangs.

Les corbeaux et les pigeons dérangés par l'armée ennemie volaient en cercles au-dessus des arbres. Des feux de camp brûlaient sous les frondaisons, donnant l'impression qu'un incendie couvait au cœur de la forêt.

Partout où portait le regard, on apercevait des signes de l'invasion. Un ballon-espion en forme de graak, arrimé au sol par une corde, planait quatre cents pieds au-dessus des bois. Depuis deux heures, ses passagers observaient les préparatifs de défense de la cité. Le long des rives du fleuve étaient attachés deux mille étalons de guerre, encadrés par une centaine de chevaliers et d'écuyers que la perspective d'une attaque ne semblait guère troubler.

Des géants des glaces au pelage mité montaient la garde à la lisière de la forêt. Plus loin, Iomé entendait le bruit des haches s'abattant sur les troncs : les hommes de Raj Ahten coupaient des arbres pour en faire des échelles et des engins de siège. Déjà, des trous apparaissaient dans les frondaisons.

Impossible d'évaluer le nombre de soldats, mais l'armée semblait immense. Iomé se demanda comment elle avait pu parvenir jusqu'à eux sans que personne — à part Gaborn — ne s'en avise et ne vienne alerter Sylvarresta. Cette troupe n'aurait pas dû échapper à l'attention du duc de Longmot... Si ce dernier avait simplement fait preuve de négligence, Sylvarresta pouvait encore espérer qu'il enverrait ses chevaliers en renfort. Mais Iomé sentait dans l'air un parfum de trahison. Elle craignait de ne jamais recevoir d'aide du duc.

Le prince Orden se racla la gorge pour attirer poliment son attention.

— Cette rencontre aurait dû se dérouler sous de meilleurs auspices, commença-t-il. J'espérais vous apporter des nouvelles plus réjouissantes que celle d'une invasion...

Comme si sa demande en mariage avait pu réjouir Iomé ! La princesse pensait que ses vassaux les plus sages auraient pleuré une telle alliance — tout en reconnaissant sa nécessité politique.

— Je vous remercie d'avoir chevauché à un train d'enfer et pris autant de risques pour nous prévenir, répondit-elle simplement.

Le prince Orden la rejoignit et jeta un coup d'œil par-dessus les remparts.

— A votre avis, quand passeront-ils à l'attaque ?

Il semblait trop fatigué pour réfléchir. Un petit garçon curieux fasciné par l'idée d'une bataille.

— A l'aube, répondit Iomé. Ils ne veulent pas laisser le temps à quelqu'un de s'enfuir pour avertir les cités voisines.

Avec la puissance des troupes de Raj Ahten — ses géants, ses mages et ses légendaires Invincibles —, le royaume de son père ne mettrait pas longtemps à tomber.

Du coin de l'œil, Iomé jeta un bref regard à Gaborn. Il aurait de larges épaules, une fois sa croissance terminée. Ses longs cheveux noirs pendaient dans son dos ; il portait une cape de voyage bleue et un sabre. La princesse détourna la tête pour ne pas en voir davantage. Le prince Orden était forcément très beau : n'avait-il pas accepté les Dons de Charisme de ses sujets ?

Contrairement à elle. Si la plupart des Seigneurs des Runes s'appropriaient la séduction de leurs vassaux, afin d'obtenir l'apparence resplendissante qu'ils pensaient être due à des hommes et des femmes dans leur position, Iomé avait la chance d'être naturellement agréable à regarder.

Quand elle était enfant, deux de ses servantes avaient proposé de lui offrir leur charisme, et ses parents avaient accepté en son nom. Devenue assez grande pour comprendre ce qu'un tel Don coûtait à ses sujets, Iomé avait refusé d'en accepter d'autres.

— A votre place, je ne me tiendrais pas à découvert, dit-elle au prince Orden. Les hommes de Raj Ahten risquent de vous voir.

— Et que verraient-ils donc ? répliqua Gaborn. Un jeune homme en train de parler avec une servante sur les remparts ?

— Raj Ahten a des dizaines de guetteurs capables de reconnaître un prince et une princesse de sang.

— Une aussi noble jeune fille que vous, certes. Mais je doute qu'ils m'accorderaient un regard.

— Ne portez-vous pas le blason des Orden ? demanda Iomé. Il vaudrait mieux qu'on ne l'aperçoive pas en ces murs !

Si Gaborn croyait qu'on ne pouvait pas l'identifier à son maintien, ce n'était pas elle qui le détromperait. Mais elle imaginait le chevalier vert brodé sur ses vêtements.

Le jeune prince eut un rire sans joie.

— Je porte la cape d'un de vos soldats. Personne ne saura que je suis là avant l'arrivée de mon père. Si on s'en réfère à l'histoire, ce siège devrait durer très longtemps. Château Sylvarresta n'est pas tombé depuis plus de huit siècles, et il vous suffit de tenir trois jours en attendant les renforts. Trois jours !

Gaborn semblait bien sûr de lui. Iomé avait envie de croire que les forces combinées de son père et du roi Orden pourraient repousser les géants et les sorciers de Raj Ahten. Et en chemin, Orden donnerait l'alerte à tous les seigneurs d'Heredon.

Pourtant, malgré les quatre-vingts pieds de haut du mur d'enceinte, malgré la profondeur des douves, malgré les archers postés sur les remparts et les chausse-trappes dissimulés dans les champs, Iomé n'arrivait pas à croire qu'ils vaincraient Raj Ahten.

Sa réputation était à ce point terrifiante...

— Le roi Orden est un homme pragmatique, fit-elle remarquer. Je doute qu'il mette sa vie en danger pour voler à notre secours.

Gaborn s'offensa de ces paroles.

— Mon père est peut-être pragmatique vis-à-vis de certaines choses, mais l'amitié n'en fait pas partie. Et il est logique qu'il vienne se battre ici.

Iomé réfléchit.

— Je vois... Pourquoi attendrait-il que Raj Ahten arrive chez lui pour massacrer son peuple et détruire les murs de son château, alors qu'il peut l'affronter ici ?

— Depuis vingt ans, grogna Gaborn, mon père vient en Heredon pour célébrer Hostenfest. Savez-vous quelles rancœurs cela a suscité dans les royaumes voisins ? Il aurait pu fêter l'automne chez nous, ou n'importe où ailleurs, mais année après année, il a choisi de venir ici. Il rend visite à bien des souverains pour des raisons politiques, mais il donne le nom d'ami à un seul d'entre eux.

Iomé n'avait qu'une vague idée de ce que les autres souverains pensaient de son père. Rien de bon, elle le craignait. Beaucoup le traitaient d'imbécile sentimental : étant un Seigneur Assermenté, il avait juré de ne jamais recevoir de Don qui ne soit pas librement consenti.

Il aurait facilement pu en obtenir de ses sujets, car nombreux étaient les manants prêts à vendre leurs yeux ou leur voix. Mais Sylvarresta ne voulait pas s'abaisser à acheter les attributs d'un homme, et jamais il ne les aurait extorqués par la force ou le chantage. Il n'était pas un Seigneur-Loup, comme Raj Ahten.

Le père de Gaborn, en revanche, affirmait faire montre d'une attitude « pragmatique » au sujet des Dons. Iomé le jugeait moralement suspect. Il s'attirait un peu trop facilement la confiance des autres et achetait des Dons trop souvent et trop bon marché, pour lui-même comme pour ses capitaines. Et on disait qu'il en avait reçu plus de cent.

Pourtant, Iomé ne pouvait pas le placer sur le même pied que Raj Ahten. Jamais il n'avait forcé un paysan à lui faire un Don en échange de taxes impayées. Jamais il n'avait séduit une jeune vierge, exigeant son charisme aussi bien que son cœur.

— Pardonnez-moi, se repentit Iomé. Je n'ai pas été juste envers Mendellas Draken Orden. C'est la fatigue qui me fait parler ainsi. Mon père le considère comme son ami et comme un roi plein de dignité. Mais je crains tout de même qu'il ne se serve d'Heredon comme d'un bouclier. Quand nous succomberons sous les coups de Raj Ahten, il nous lâchera et fuira le champ de bataille. Ce serait la chose la plus... pragmatique à faire.

— Vous dites ça parce que vous ne connaissez pas mon père, répondit Gaborn. C'est un ami

loyal.

Il était blessé, mais ses paroles avaient de tels accents de sincérité qu'Iomé se demanda combien de Dons de Voix il avait.

Combien de muets avez-vous à votre service ? faillit-elle demander, sûre que le chiffre se montait à une douzaine.

— Votre père ne gaspillera pas sa vie à nous défendre. Vous devez le savoir.

— Il fera ce que la situation exigera de lui, répondit froidement Gaborn.

— J'aurais souhaité qu'il en soit autrement, murmura Iomé.

Elle baissa les yeux vers la Cour des Dédiés. Contre le mur du fond, elle vit une femme tellement dénuée d'intelligence qu'elle n'arrivait plus à contrôler ses boyaux ; une puanteur atroce l'enveloppait constamment. Un homme aveugle vint la chercher pour la conduire dans la salle à manger.

Ils contournèrent un vieillard dont le métabolisme s'était tellement ralenti qu'il lui fallait une journée pour se déplacer d'une pièce à une autre. Il avait de la chance, car la plupart de ceux qui avaient consenti le même Don tombaient dans un sommeil magique dont ils ne se réveillaient qu'à la mort du récipiendaire.

Ce spectacle répugnait à Iomé.

Etant des Seigneurs des Runes, ses parents et elle acceptaient les sacrifices de leurs sujets, mais le prix la terrifiait.

— Votre compassion vous honore, princesse Sylvarresta. Cela dit, mon père ne mérite pas votre mépris. Ces dix dernières années, seul son pragmatisme a protégé le Rofehavan contre Raj Ahten.

— Ce n'est pas entièrement vrai, protesta Iomé. Mon père n'a cessé d'envoyer des assassins dans le Sud. Beaucoup de nos meilleurs guerriers ont donné leur vie, et d'autres sont prisonniers. Quelque temps que nous ayons gagné, nous l'avons acheté au prix du sang des nôtres.

— Bien entendu, dit Gaborn sur un ton léger, comme s'il cherchait à minimiser les efforts de son père.

Iomé savait que le roi Orden préparait cette guerre depuis des années.

Il avait lutté plus dur que quiconque pour empêcher que le pouvoir de Raj Ahten ne s'étende.

Elle avait essayé de pousser Gaborn à se disputer avec elle. Mais le jeune homme n'avait pas le tempérament colérique de son père. Elle voulait tant le mépriser, se dire qu'en aucune circonstance elle n'aurait pu lui accorder son amour...

De plus en plus tentée de le regarder, elle n'osait pas. Et si son visage resplendissait comme un soleil ? S'il était plus séduisant que les mots n'auraient su le dire ?

Si son cœur se mettait à palpiter dans sa poitrine comme un papillon prisonnier d'une cage de verre ?

— Pardonnez ma réaction, dit-elle, un peu honteuse. Je suis de très mauvaise humeur. Vous ne méritez pas que je vous parle ainsi. Puisque j'ai tant envie de me battre, je ferais mieux de descendre me colleter avec les soldats de Raj Ahten !

— Vous n'envisagez pas de prendre part au combat ? s'alarma Gaborn. Promettez-moi que vous ne ferez rien de semblable ! Les soldats de Raj Ahten ne sont pas des hommes ordinaires.

Iomé eut envie d'éclater de rire. Comme beaucoup de dames nobles, elle portait un poignard attaché à sa cuisse, sous ses jupons, et savait s'en servir. Mais elle n'était pas une guerrière, et n'avait jamais songé sérieusement à se battre.

Pourtant, elle décida de taquiner Gaborn.

— Pourquoi n'irais-je pas ? Des fermiers et des marchands vont défendre le château, et ils n'ont que les dons reçus de leur mère à la naissance, alors que j'ai l'intelligence et la constitution de plusieurs personnes. Je ne suis pas une grande escrimeuse, c'est vrai, mais qu'est-ce qui m'empêche de me battre ?

Elle s'attendait que Gaborn la mette en garde contre les dangers de la bataille. Les géants avaient des muscles d'acier, et chaque Invincible valait une petite armée à lui seul.

Pourtant, ses arguments étaient valables. Ses vassaux tenaient à leur vie autant qu'elle à la sienne. Peut-être réussirait-elle à en sauver quelques-uns. Comme son père, elle aiderait à défendre le château.

Mais la réponse du jeune prince la surprit.

— Je ne veux pas que vous vous battiez, parce que ce serait une honte d'abîmer une telle beauté.

Iomé éclata d'un rire clair et pur comme les trilles d'un engoulevent.

— J'ai refusé de vous regarder parce que je craignais que mon cœur ne prenne le pas sur mon bon sens. Peut-être auriez-vous dû m'imiter.

— Vous êtes très séduisante, répliqua Gaborn, mais je ne suis pas homme à me laisser tourner la tête par un joli visage. (A nouveau, il faisait appel au pouvoir hypnotique de sa Voix.) Non, c'est votre vertu que je trouve remarquable.

« Je vais être honnête avec vous, princesse Sylvarresta. J'aurais pu, par le mariage, m'allier avec

d'autres royaumes : Haversind-sur-Mer ou Internook, par exemple.

Il lui laissa quelques instants pour réfléchir. Les deux royaumes qu'il avait cités étaient aussi vastes et aussi riches qu'Heredom ; en outre, on pouvait les défendre bien plus facilement, sauf contre les attaques maritimes. Et la beauté de la princesse Arrooley d'Internook était légendaire, même à douze cents lieues de distance.

— Mais vous m'intriguez, reprit-il.

— Moi ? Comment ? s'étonna Iomé.

— Il y a quelques années, expliqua Gaborn, je me suis disputé avec mon père. Il avait acheté un Don d'Agilité à un jeune pêcheur. J'ai refusé de le prendre.

« Vous savez combien ceux qui renoncent à leur Agilité souffrent jusqu'à la fin de leur vie. Les muscles de leur estomac ne se contractent plus, et ils n'arrivent pas à digérer la nourriture. Ils ne peuvent plus marcher ; le simple fait de parler ou de fermer les yeux leur fait mal. Souvent, ils meurent au bout d'un an ou deux. De tous les attributs, c'est le plus difficile à sacrifier.

« Mon père s'est mis en colère. Je lui ai dit que je désapprouvais l'« économie de la honte » consistant à accepter des Dons de vassaux si pauvres en intellect et en biens matériels qu'ils se jugent chanceux de nous vendre la meilleure partie d'eux-mêmes. Mon père a éclaté de rire. « Tu parles comme Iomé Sylvarresta ! La dernière fois que j'ai mangé à sa table, elle m'a traité de glouton : pas avec la nourriture, mais parce que je me nourrissais de la misère des autres ! Tu imagines ? »

En citant son père, Gaborn avait pris le même ton que lui. Il maîtrisait sa Voix à la perfection.

Iomé se souvenait fort bien de ce commentaire. Pour son impertinence, son père lui avait administré une fessée en présence du roi Orden, avant de l'enfermer dans sa chambre sans manger pendant une journée entière. Mais elle n'avait jamais regretté son comportement.

Le rouge de l'embarras lui monta aux joues.

Elle s'était souvent sentie déchirée entre l'admiration et le mépris qu'elle vouait au père de Gaborn. D'une certaine façon, c'était un personnage héroïque : puissant, têtu et fier combattant. Depuis deux décennies, il préservait seul l'union des royaumes du Nord. Un regard de lui faisait trembler les apprentis-tyrans ; d'une répartie acerbe il pouvait faire tomber un prince en disgrâce aux yeux de son propre père. Certains l'appelaient le Faiseur de Rois, d'autres le Marionnettiste.

En vérité, si Mendellas Draken Orden s'efforçait de devenir plus qu'humain, c'est parce que ses ennemis l'y contraignaient. Pour avoir une chance de les vaincre, il devait recourir aux mêmes tactiques qu'eux.

— Je suis confuse, balbutia Iomé. Votre père ne méritait pas une telle réprimande de la part d'une fillette de neuf ans.

— Pas la peine d'être désolée : je vous approuve entièrement, la rassura Gaborn. Il y a un millier d'années, nos ancêtres avaient de bonnes raisons de soumettre leurs vassaux à l'indignité des forceps. Mais les invasions de maraudeurs sont terminées depuis longtemps.

« Si nous sommes des Seigneurs des Runes, c'est parce que nous sommes nés au bon endroit dans cette « économie de la honte ». Vos paroles m'ayant intrigué, j'ai demandé à mon père de me répéter chaque mot que vous aviez prononcé en sa présence. Il m'a rapporté tout ce que vous avez dit devant lui depuis l'âge de trois ans.

Gaborn marqua une pause pour laisser à Iomé le temps de digérer l'information. Ayant de nombreux Dons d'Intelligence, le roi Orden se souvenait de tout ce qui atteignait ses oreilles... et grâce à ses Dons d'Ouïe, il entendait ce qui se disait à trois pièces de distance, malgré les épais murs de pierre du château.

Enfant, Iomé ne pouvait pas s'être avisée de l'étendue des pouvoirs d'un Seigneur des Runes. Elle avait sans doute dit des tas de choses qu'elle n'aurait pas voulu porter à la connaissance de Gaborn et de son père.

— Je vois, lâcha la jeune fille.

— Ne soyez pas offensée. Vous ne vous êtes pas couverte de ridicule. Mon père m'a rapporté toutes les petites plaisanteries que vous avez faites au détriment de dame Chemoise, quand vous étiez encore enfants. A l'époque déjà, il vous trouvait drôle et généreuse.

« Depuis qu'il m'a parlé de vous, je brûlais d'envie de vous rencontrer, mais je devais attendre le moment approprié. L'année dernière, je suis venu ici pour Hostenfest, dissimulé dans la suite de mon père. J'ai assisté au banquet et je vous ai observée avec tant d'insistance que mon regard aurait dû percer des trous dans votre robe !

« Vous m'avez impressionné, Iomé. Et vous avez fait le siège de mon cœur. Il m'a suffi de voir comment tous, du plus humble serviteur jusqu'aux membres de la cour, recherchaient votre affection. Le matin de notre départ, une nuée d'enfants se sont massés autour de notre caravane, et vous n'avez cessé de courir après les plus jeunes pour ne pas qu'ils se fassent piétiner par les chevaux.

« Votre peuple vous adore, et vous l'adorez. Dans les royaumes du Rofehavan, vous n'avez pas d'égale. C'est pour ça que je suis venu. Comme tous ceux qui vous entourent, j'espérais conquérir votre attention et votre affection.

De belles paroles. Iomé fouilla désespérément dans sa mémoire. Le roi Orden amenait toujours deux douzaines de serviteurs au grand banquet marquant la fin des chasses. Il était normal que ceux qui avaient participé à la capture du grand sanglier noir puissent goûter sa chair.

Iomé tenta de se souvenir des visages de ces hommes. Plusieurs, qui portaient les cicatrices des forceps, étaient des seigneurs mineurs. Le prince Gaborn devait en faire partie, et il était sans doute le plus jeune. Orden avait assez de sagesse pour savoir que les meilleurs bretteurs n'étaient pas les

jeunes freluquets débordant d'enthousiasme et de vitalité, mais les vieux briscards passés maîtres dans l'art de la stratégie, qui portaient très peu d'attaques et faisaient mouche chaque fois.

Iomé revit le seul adolescent de la suite du roi Orden : un garçon timide qui avait pris place au bas bout de la table. Il avait des cheveux raides et des yeux bleus au regard perçant, brillant d'intelligence, mais il était resté bouche bée comme un vulgaire manant en découvrant la splendide salle de banquet. Sur le coup, Iomé l'avait pris pour un écuyer.

Ce garçon ordinaire ne pouvait pas être un Seigneur des Runes, prince du plus riche royaume du Rofehavan ! Cette seule idée fit battre le cœur d'Iomé un peu plus vite ; elle se tourna enfin vers Gaborn pour confirmer ses soupçons...

... Et éclata de rire. Oui, c'était bien le jeune homme aux cheveux noirs et aux yeux bleus, même s'il s'était un peu étoffé depuis l'automne précédent. Iomé eut du mal à dissimuler sa surprise. Il avait l'air si banal ! Il ne devait pas avoir plus d'un ou deux Dons de Charisme.

Charmé par la réaction de la princesse, Gaborn sourit.

— A présent que vous m'avez vu, et que vous connaissez mes raisons de demander votre main, auriez-vous accepté de m'épouser ?

Du fond du cœur, Iomé répondit sincèrement :

— Non.

Gaborn recula comme si elle venait de le gifler. Ce rejet étant la dernière chose à laquelle il s'attendait.

— Pourquoi ?

— Vous êtes un étranger. Que sais-je de vous ? Comment pourrais-je aimer quelqu'un que je ne connais pas ?

— Vous auriez appris à me connaître. Nos pères visent une union politique, mais je désirais une union de cœurs et d'esprits pareillement inclinés. Vous auriez découvert, princesse Sylvarresta, que vous et moi sommes semblables dans de nombreux domaines.

Iomé partit d'un rire léger.

— Honnêtement, prince Orden, si vous m'aviez demandé le royaume d'Heredon, je vous l'aurais peut-être donné. Mais je n'aurais pas pu promettre mon cœur à un étranger.

— C'est bien ce que je craignais, avoua Gaborn. Pourtant, seules les circonstances n'ont pas permis que nous nous rencontrions plus tôt. Si nous avions vécu l'un près de l'autre, je crois que nous serions tombés amoureux. Ne pourrais-je vous en persuader ? Vous offrir un présent qui vous fasse

changer d'avis ?

— Il n'est rien que je désire, répliqua Iomé.

Mais elle avait parlé un peu vite, réalisa-t-elle en baissant les yeux vers l'armée de Raj Ahten.

— Vous désirez quelque chose, mais vous ignorez quoi, dit doucement Gaborn. Vous vivez en recluse dans votre château, près des bois, et vous devez avoir peur. Autrefois, tous les Seigneurs des Runes étaient, comme votre père, liés par un serment. Ils avaient juré de protéger leur peuple et de ne pas accepter de Don qui ne soit librement consenti.

« A présent, vous êtes acculée. Raj Ahten est à vos portes. Les autres rois du Rofehavan se traitent eux-mêmes de « pragmatiques », et se consacrent à la recherche du pouvoir en se persuadant qu'ils ne deviendront pas comme le Seigneur-Loup.

« Mais vous savez voir au-delà de leurs arguments. Vous avez compris la faiblesse de mon père quand vous n'étiez qu'une enfant. C'est un grand homme, mais pas plus exempt de vice que les autres. S'il a pu demeurer bon, c'est peut-être parce que des gens comme vous ont parfois élevé la voix en l'accusant de cupidité.

« Aussi, princesse Sylvarresta, je vais vous faire un cadeau sans rien exiger en retour.

Gaborn s'avança et prit la main d'Iomé. La jeune fille crut d'abord qu'il allait placer dans sa paume un joyau ou un poème. Mais il s'agenouilla devant elle et chuchota un serment si ancien que peu de personnes en comprenaient encore les paroles, et si contraignant qu'aucun Seigneur des Runes n'osait plus le prononcer.

— Je prête ce serment en votre présence, et que ma vie en soit le témoignage. Moi, un Seigneur des Runes, je jure de vous servir et de vous protéger. Je promets de ne jamais extorquer de Dons par la force ou la tromperie, et de ne pas en acheter à ceux qui auraient besoin d'argent, mais de leur donner cet argent sans rien exiger en retour. Seuls ceux qui voudront combattre le mal avec moi pourront devenir mes Dédiés. Comme la brume s'élève de la mer, ainsi elle y retourne...

Ce serment était celui que les Seigneurs des Runes faisaient autrefois à leurs vassaux et aux alliés qu'ils entendaient défendre. Jamais on ne l'avait prononcé à la légère ou pour le bénéfice d'une seule personne. Il était comme une profession de foi, un nouveau mode de vie.

Cette idée fit tourner la tête d'Iomé. Si Raj Ahten avait décidé de conquérir le Nord, la Maison Orden aurait besoin de toutes ses forces vives. Que Gaborn prête ce serment *maintenant* équivalait à un suicide.

Iomé ne s'était pas attendue à une telle générosité, ni à un tel dévouement de la part du prince Orden. Rester fidèle à son serment l'obligerait à surmonter des difficultés incroyables. Jamais elle n'en aurait fait autant pour personne. Elle était trop... pragmatique.

Un instant, Iomé demeura bouche bée, contemplant Gaborn. S'il avait prononcé ce serment en d'autres circonstances, elle n'aurait pensé que du bien de lui. Mais avec Raj Ahten aux portes de la cité, ce geste semblait hautement irresponsable.

Iomé jeta un coup d'œil à sa Diema, dont les yeux écarquillés trahissaient la surprise. Puis elle regarda de nouveau Gaborn. Elle voulait graver dans son cœur les traits de son visage pour ne jamais les oublier.

Une heure n'était pas assez pour tomber amoureux, mais c'était tout le temps dont ils disposaient en ce frais après-midi d'automne.

Cela avait suffi à Gaborn pour conquérir Iomé, et pour révéler à la jeune fille le fond de son âme.

Gaborn avait vu l'amour qu'elle portait à son peuple, et il ne s'était pas mépris. Pourtant, elle s'interrogeait. Prêter un tel serment dans les circonstances présentes, même par amour pour un peuple, relevait de la folie pure et simple.

Le prince tenait-il à son honneur plus qu'à la vie de ses sujets ?

— Je vous déteste, fut tout ce que Iomé parvint à dire.

A cet instant, un roulement monta de la vallée, où le soleil disparaissait à l'horizon. A la lisière des bois, deux géants des glaces frappaient en rythme sur des tambours, et une douzaine de chevaux gris moucheté sortirent du couvert des frondaisons. Leurs cavaliers portaient une cotte de mailles noire sous leur surcot jaune frappé du loup rouge de Raj Ahten.

Celui qui chevauchait en tête brandissait au bout d'une pique un fanion vert : une requête d'audience. Les autres arboraient des haches et des boucliers couleur de cuivre, ornés de l'emblème indhopalais : une épée sous une étoile.

Tous, sauf le cavalier qui fermait la marche...

Coiffé d'un heaume noir garni de deux ailes de hibou des neiges déployées, le Seigneur Raj Ahten se tenait très droit, un bouclier au bras gauche et un marteau de guerre dans la main droite. On aurait dit que de la lumière émanait de lui, comme s'il était l'unique étoile se détachant sur un ciel nocturne, ou le phare qui marque l'entrée d'un port.

Iomé ne pouvait détacher ses yeux de lui. Malgré la distance qui les séparait encore, son aura de charisme lui coupait le souffle. Elle ne distinguait pas ses traits, mais ils devaient être d'une grande beauté, et elle comprit qu'il serait dangereux de regarder son visage.

Elle admira les ailes blanches qui ornaient son heaume. Dans sa chambre, deux autres casques de ce type étaient accrochés au mur. *Ça ferait une belle pièce pour ma collection, pensa-t-elle... surtout avec la tête de Raj Ahten à l'intérieur.*

Derrière la garde d'honneur trottaient une jument brune ordinaire qui portait le Diem du Seigneur-Loup. S'il avait pu parler, les Puissances savaient quelles histoires il aurait racontées...

Près des portes de la ville, les gardes de Sylvarresta crièrent :

— Son visage ! Ne regardez pas son visage !

Baissant les yeux, Iomé vit qu'ils brandissaient tous leurs armes. Le capitaine Derrow courait le long du parapet avec une énorme arbalète qu'aucun autre homme dans le royaume ne pouvait charger : il espérait bien planter quelques carreaux dans la peau de Raj Ahten.

Comme en réponse aux cris des soldats, un nuage de lumière dorée se forma au-dessus de la tête du Seigneur-Loup, tourbillon ambré qui attira vers lui les regards des assiégés.

Un tour des Tisseurs de Flammes, comprit Iomé. Raj Ahten voulait qu'on le regarde.

Sa garde d'honneur se dirigeait à vive allure vers les portes de la cité. Les chevaux avançaient en formation, ravageant les champs tel un ouragan. Ce n'étaient pas des animaux ordinaires mais des étalons de force, des chefs de hordes qui, à l'instar de leurs maîtres, avaient été transformés par le pouvoir des runes.

Ils traversaient la plaine crépusculaire comme des cormorans rasant la surface de la mer, et cette vision émerveilla Iomé. Jamais elle n'avait vu des chevaux galoper ainsi à l'unisson ; jamais elle n'avait rien contemplé d'aussi magnifique.

Le prince Orden se précipita vers l'escalier et cria :

— Roi Sylvarresta, on a besoin de vous ! Raj Ahten demande audience.

Le père d'Iomé jura et enfila son armure à la hâte.

Derrière Raj Ahten, au-delà des fermes désertées qui piquetaient la lisière des bois, ses troupes émergèrent des frondaisons.

Cinq Tisseurs de Flammes marchaient en tête, si près de ne faire qu'un avec les éléments qu'ils ne pouvaient plus porter de vêtements. Enveloppés de flammes vertes qui dansaient sur leur peau, ils brillaient comme des phares dans la pénombre du couchant. A leurs pieds, l'herbe prenait feu.

Puis la lumière qu'ils dégageaient se refléta sur l'acier des armures et des épées. Des milliers de guerriers sortaient des bois ; en leur sein grouillaient des créatures beaucoup plus étranges que les Tisseurs de Flammes.

Les géants des glaces velus, haut de vingt pieds, avançaient d'une démarche pataude, encombrés par leur cotte de mailles et leur massue cloutée. Ils avaient du mal à ne pas écraser les soldats humains sur leur passage. Des molosses de guerre au pelage marqué de runes de pouvoir couraient

parmi eux.

Ensuite venaient des centaines d'archers. Un peu plus loin, des ombres dansaient à la lisière de la forêt. Des créatures poilues, à la crinière noire, sifflaient et grognaient. Elles marchaient en se dandinant sur trois pattes griffues, la quatrième serrant un pieu énorme.

— Des nomens ! cria un défenseur terrifié. Des nomens d'Inkarra !

Des nomens aux dents pointues et aux yeux rouges, faits pour escalader les remparts avec l'agilité de singes et la férocité d'hyènes.

Iomé n'en avait jamais vu. C'étaient des créatures de légende. Pas étonnant que l'armée de Raj Ahten ait cheminé de jour dans les bois, et préfère attaquer la nuit.

Le Seigneur-Loup savait ce qu'il faisait en déployant ses forces : il apparaissait dans toute sa gloire et son immense richesse. *Vous me voyez ?* semblait-il ricaner. *Vous, les gens du Nord qui peuplez ces terres désolées, sans même vous rendre compte de votre pauvreté. Contemplez Raj Ahten le Loup du Sud. Mesurez mon pouvoir.*

Heureusement, le peuple de Sylvarresta était prêt à se battre. Iomé vit les jeunes et les vieux s'agiter sur les remparts, agrippant la hampe de leur lance ou tendant une main pour s'assurer que les projectiles s'entassaient toujours derrière eux. Ils lutteraient jusqu'à leur dernier souffle, et on chanterait leurs louanges au cours des siècles à venir.

Le roi Sylvarresta finit de boucler son armure, empoigna ses armes et gravit les marches pour rejoindre sa fille au sommet de la tour. Son Diem, un vieil érudit aux cheveux blancs, le suivait aussi vite que possible.

Iomé n'était pas préparée aux changements qu'avait subis son père. En quelques heures, il avait accepté une soixantaine de Dons. Même encombré par son armure, il se déplaçait avec la souplesse et la grâce d'un félin.

Quand il atteignit le sommet de l'escalier, les géants des glaces cessèrent de frapper sur leurs tambours, et l'armée de Raj Ahten s'immobilisa. Les nomens sauvages grognaient et sifflaient dans le lointain, comme s'ils avaient hâte de passer à l'attaque.

Le Seigneur-Loup cria et tira sur les rênes de sa monture. Le pouvoir de sa Voix était tel que le vent apporta ses paroles sur la terrasse du donjon. Combien de Dons avait-il reçus de malheureux désormais condamnés au silence ? Plusieurs centaines, probablement.

— Roi Sylvarresta, peuple d'Heredon, déclara-t-il, sa voix tintant comme une cloche argentée sous l'effet d'une brise sylvestre. Soyons amis plutôt qu'adversaires. Je ne vous veux aucun mal. Regardez mon armée... (Il tendit les bras.) Vous ne pouvez pas la vaincre.

« Regardez-moi ! Je ne suis pas votre ennemi. Vous n'allez sûrement pas me forcer à camper

dans le froid, pendant que vous dînez bien au chaud dans vos foyers ? Ouvrez-moi vos portes. Je serai votre seigneur, et vous deviendrez mon peuple.

Sa voix était chargée de bon sens et de douceur. Si elle s'était trouvée près du mur d'enceinte, Iomé n'aurait pas pu y résister.

A cet instant, elle entendit grincer les chaînes de la herse. Le pont-levis commença à descendre. Le cœur battant à tout rompre, Iomé se pencha par-dessus les remparts et cria « Non ! », stupéfaite que ses sujets se soient laissés hypnotiser par le Charisme et la Voix du monstre.

Près d'elle, le roi Sylvarresta ordonna aux gardes de remonter le pont-levis. Mais il était trop loin des portes de la cité, et son heaume étouffait le son de sa Voix. Il releva sa visière pour mieux se faire comprendre.

Le capitaine Derrow décocha un carreau à Raj Ahten. Le projectile fila à une vitesse incroyable, tel un trait de métal noir qui eût percé l'armure de tout autre homme. Mais la force et la rapidité du Seigneur-Loup étaient sans égales. Levant la main, il attrapa le carreau au vol.

Iomé en resta bouche bée. Une telle vitesse... Raj Ahten avait fait l'impensable : accepter au moins une demi-douzaine de Dons de Métabolisme. A ce rythme, il vieillirait et mourrait d'ici quelques années. Entretemps, sans doute aurait-il conquis le monde.

— Là, là, dit-il comme pour apaiser un enfant capricieux. Ce n'est pas nécessaire. Jetez vos armes et vos armures. Donnez-vous à moi.

Sa Voix était si charmante qu'Iomé bondit sur ses pieds et chercha son poignard, prête à le jeter par-dessus les remparts. Seule la main de Gaborn l'en empêcha.

La jeune fille reprit ses esprits et réalisa ce qu'elle avait failli faire. Elle jeta un coup d'œil honteux à son père, redoutant sa colère. Mais elle le vit lutter pour ne pas jeter son propre marteau de guerre.

Pétrifiée, Iomé eut à peine conscience que son peuple poussait des cris de joie et se mettait à lancer les arcs et les épées par-dessus le mur d'enceinte. Les armes s'écrasèrent au bord des douves, et furent bientôt rejointes par les casques et les boucliers des défenseurs. Les balistes du mur sud basculèrent et furent englouties par l'eau croupissante. Les vivats de la foule étaient assourdissants ; elle saluait Raj Ahten comme s'il était son libérateur, non son conquérant.

A cet instant, les portes de la ville s'ouvrirent. Les soldats les plus loyaux à la Maison Sylvarresta luttèrent pour les refermer. Flanquant des coups avec son arbalète, qu'il maniait comme une massue, le capitaine Derrow parvint à maintenir les citoyens à distance.

D'autres guerriers au cœur courageux, mais pourvus de moins de Dons, ne réussirent pas à quitter leur poste pour l'aider : dès qu'ils ouvraient la bouche pour protester contre la reddition de la ville, les fermiers les plus proches se jetaient sur eux. Des bagarres éclatèrent, et Iomé vit plusieurs

serviteurs loyaux se faire jeter des remparts.

Du sommet de la tour, la princesse ne distinguait pas la beauté du visage de Raj Ahten. Elle se doutait que le vent diminuait la suavité de sa Voix. Mais même si elle comprenait que la cité était perdue, elle avait du mal à croire ce qu'elle voyait de ses yeux.

Le pont-levis s'abaissa. La herse se leva. Les portes intérieures s'ouvrirent en grand. Sans que l'ennemi ait subi de pertes, Château Sylvarresta venait de tomber.

Raj Ahten entra dans la cité sous les vivats de la foule, qui se hâta de déblayer les chariots et les caisses entassés pour lui barrer le chemin, tandis que les poules s'égayaient pour ne pas se faire piétiner par les chevaux des envahisseurs.

Comment ai-je pu être aussi aveugle ? songea amèrement Iomé. *Comment ai-je pu ne pas voir le danger ?* Quelques instants plus tôt, elle espérait encore que son père et le roi Orden parviendraient à repousser Raj Ahten. *Comment ai-je pu être aussi stupide ?*

Derrière elle, elle entendit le roi Sylvarresta crier de se rendre à ceux de ses hommes qui luttaienent encore : il ne voulait pas les voir mourir en vain. Mais la brise nocturne emporta ses paroles.

Choquée, Iomé dévisagea son père. Pâle, ébranlé, abattu et désespéré. *Il n'est rien devant Raj Ahten. Aucun de nous n'est rien devant Raj Ahten.*

Le Seigneur-Loup se pencha en avant sur sa selle. De son poste d'observation, Iomé ne distinguait pas plus son visage qu'elle n'aurait vu un grain de quartz brillant sur une plage de sable. Il avait l'air jeune et beau. Malgré son armure, il se déplaçait avec plus d'aisance que bien des hommes vêtus d'une simple tunique.

On disait qu'il avait reçu des milliers de Dons de Force, ce qui lui permettait de couper un adversaire en deux comme un fruit trop mûr. Au combat, il devait être quasiment invincible. Grâce à ses Dons d'Intelligence, prélevés sur des centaines de sages et de généraux, nul ne pouvait le prendre par surprise. Ses Dons de Métabolisme lui permettaient de bouger si vite que l'œil humain n'arrivait pas à le suivre, et ses Dons de Constitution de survivre à n'importe quel coup.

Raj Ahten n'était plus un humain mais une force de la nature qui avait l'intention de conquérir le monde.

Il n'avait pas besoin d'armée pour le soutenir, d'éléphants ou de géants des glaces pour abattre les portes, de nomens pour escalader les murs, de Tisseurs de Flammes pour incendier les toits de la cité. Ces créatures n'étaient que des diversions pareilles aux tiques qui infestent la fourrure d'un géant.

— Nous ne pouvons pas lutter, chuchota Sylvarresta d'une voix brisée. Douce miséricorde, nous ne pouvons pas lutter.

La respiration de Gaborn devint rauque, et il se rapprocha tant d'Iomé que la jeune fille sentit sa chaleur.

Avec l'impression d'être déconnectée de son corps, elle regarda les citoyens envahir la place et courir pour être les premiers à toucher Raj Ahten, leur nouveau seigneur, qui ne tarderait pas à les détruire. Iomé craignait le Seigneur-Loup comme la peste, et pourtant, une partie d'elle-même l'accueillait avec joie, tant le pouvoir de sa Voix était immense.

— Votre peuple n'a pas la volonté de résister, dit doucement le prince Orden. Mes condoléances à la Maison Sylvarresta pour la perte de son royaume.

— Merci, lâcha Iomé d'une voix faible et lointaine.

Gaborn se tourna vers le père de la jeune fille.

— Puis-je faire quelque chose ? demanda-t-il en désignant Iomé d'un imperceptible signe du menton.

Peut-être espérait-il l'emmener avec lui pour la soustraire à la cupidité de Raj Ahten. Hébété, Sylvarresta détailla le jeune prince.

— Toi ? Tu n'es qu'un enfant... Que pourrais-tu faire ?

Iomé réfléchissait à toute vitesse. Elle se demanda si Gaborn ne pourrait pas l'aider à s'échapper. Mais Raj Ahten savait qu'elle était dans l'enceinte du château. Si elle s'enfuyait, il la traquerait impitoyablement. Tout ce que Gaborn pouvait espérer, c'était sauver sa propre peau, puisque le Seigneur-Loup ignorait sa présence.

Apparemment, le roi Sylvarresta aboutit aux mêmes conclusions.

— Si tu réussis à sortir d'ici, fais mes amitiés à ton père. Dis-lui que je regretterai de ne plus chasser avec lui. Peut-être pourra-t-il venger mon peuple.

Il plongea la main sous son plastron et en tira une enveloppe de cuir contenant un mince volume.

— Un de mes hommes a été assassiné en tentant de m'apporter ce livre. Il contient les écrits de l'Emir de Tuulistan : un salmigondis de divagations philosophiques et de vers de mirliton, mais aussi des récits de batailles contre Raj Ahten. Je pense que l'émir voulait que j'en tire des enseignements, mais j'ignore lesquels. Le remettras-tu à ton père ?

Gaborn prit l'enveloppe de cuir et l'empocha.

— Maintenant, prince Orden, dit Sylvarresta, grave et solennel, vous feriez mieux de partir avant que Raj Ahten ne découvre votre présence en ces lieux. Considérant l'état de mes sujets, je crains qu'ils ne vendent très rapidement la mèche.

— Dans ce cas, je vais prendre congé à regret.

Gaborn s'inclina devant le roi, puis s'avança vers Iomé et posa un baiser sur sa joue. La jeune fille fut surprise de sentir son cœur cogner douloureusement dans sa poitrine. La couvant du regard, Gaborn chuchota :

— Gardez confiance. Raj Ahten utilise les gens ; il ne les détruit pas. Je suis votre protecteur : je reviendrai vous chercher.

Il se détourna et s'élança dans l'escalier d'un pas si furtif que ses pieds ne produisaient aucun bruit en touchant les marches. Sans les battements de son cœur et la tiédeur de sa joue à l'endroit où il l'avait embrassée, Iomé aurait cru avoir rêvé qu'il était là.

Le capitaine Ault emboîta le pas à Gaborn et le suivit dans la cour.

Avec les gardes de Raj Ahten qui vont surveiller les portes de la ville, comment s'échappera-t-il ? songea Iomé.

En se penchant par-dessus les remparts, elle vit sa cape bleue voler derrière lui tandis qu'il se frayait un chemin parmi les aveugles, les sourds, les idiots et autres Dédiés handicapés de la Maison Sylvarresta. Il n'était pas très grand. Peut-être réussirait-il à passer inaperçu...

Comme il est étrange, pensa-t-elle, que je sois tombée amoureuse de lui. Elle en était presque à espérer qu'ils se marieraient un jour.

Mais le prince Orden devait d'abord penser à sauver sa vie, et elle n'avait plus rien à lui offrir. A travers le brouillard qui l'engourdissait, elle réalisa que cette journée n'aurait pas pu finir d'une autre façon. *Peut-être sommes-nous tous deux plus pragmatiques que nous ne le pensions...*

— Adieu, seigneur, chuchota-t-elle en suivant des yeux la silhouette de Gaborn. (Elle ajouta une ancienne bénédiction destinée aux voyageurs.) Que les Puissances guident vos pas.

Puis elle regarda Raj Ahten, qui agitait la main pour saluer ses nouveaux sujets. Son étalon gris pommelé paraissait fièrement dans les rues de la ville, ses sabots claquant sur les pavés, et les paysans s'écartaient pour le laisser passer. Déjà, il avait franchi la Porte du Marché et continuait à remonter vers le château. Un instant, des bâtiments le dissimulèrent à la vue d'Iomé.

Soudain, la princesse prit conscience que Chemoise s'était rapprochée d'elle. Elle déglutit, se demandant ce que Raj Ahten allait lui faire.

L'exécuter ?

La torturer ?

La déshonorer ?

A moins qu'il ne confie à son père la position de régent. C'était une éventualité... et ça ne coûtait rien d'espérer.

Plus bas, Raj Ahten franchit l'angle d'un pâé de maisons et réapparut dans le champ de vision d'Iomé. Il n'était plus qu'à deux cents pas de l'entrée du château. A présent, la jeune fille distinguait son visage sous les ailes d'un blanc neigeux de son heaume : sa peau claire, ses cheveux noirs brillants, ses yeux sombres et impassibles. Si séduisant. Une image de la perfection telle qu'auraient pu la sculpter les Puissances.

Il leva les yeux vers Iomé.

Parce qu'elle était belle comme seule une princesse des Seigneurs des Runes pouvait l'être, la jeune fille avait l'habitude d'éveiller la convoitise.

Elle savait combien son apparence excitait les hommes.

Mais parmi tous les regards de prédateur qu'on lui avait lancés, aucun ne pouvait rivaliser avec celui de Raj Ahten.

CHAPITRE IX

LE JARDIN DU MAGICIEN

Ses pieds touchant à peine le sol, Gaborn dévala l'escalier du donjon et se fraya un chemin parmi la foule d'idiots et de handicapés qui se pressait dans la cour.

— Vous devriez vous cacher dans les cuisines, suggéra le capitaine Ault, et attendre que j'envoie quelqu'un vous chercher. Bientôt, il fera nuit ; nous trouverons un moyen de vous faire sortir de la ville.

Gaborn hocha la tête.

— Merci beaucoup.

Il savait depuis des heures qu'il devrait s'enfuir de Château Sylvarresta, mais il n'avait pas pensé que ce serait aussi vite. Il imaginait que les défenseurs lutteraient avec l'énergie du désespoir. Les murs de la cité étaient assez hauts et assez épais pour tenir à distance l'armée de Raj Ahten.

Gaborn mourait d'envie de dormir. Il n'avait presque pas fermé l'œil ces trois derniers jours. Même s'il n'avait pas besoin de beaucoup de sommeil, la fatigue commençait à se faire sentir. Enfant, il avait reçu trois Dons de Constitution ; deux des Dédiés qui les lui avaient offert étaient toujours en vie. Il pouvait donc se reposer à dos de cheval, dans un état de rêve éveillé, mais ça ne l'empêchait pas d'avoir envie de dormir de temps à autre.

La nourriture était un autre problème. Malgré sa robuste constitution, il devait manger, comme le lui rappelaient ses crampes d'estomac. En outre, il avait une blessure : rien de très grave, mais une flèche avait percé son biceps droit. Même s'il avait nettoyé et pansé la plaie, celle-ci le brûlait toujours.

Pourtant, il n'avait pas le temps de s'en occuper. Sa priorité était de trouver un déguisement. Il avait tué un des cavaliers de Raj Ahten, trois de ses géants et abattu une demi-douzaine de molosses de guerre. Le Seigneur-Loup voudrait se venger de lui.

Gaborn n'était pas certain de pouvoir s'échapper, même s'il attendait que l'obscurité devienne totale. Il avait deux Dons d'Odorat, mais ce n'était rien comparé aux éclaireurs de Raj Ahten, dont le flair était plus aiguisé que celui de chiens de chasse. Ils le retrouveraient.

Malgré l'assurance dont il avait fait preuve devant Iomé, Gaborn se sentait terrifié.

Une chose après l'autre. Sentant une odeur de nourriture filtrer des cuisines, il se dirigea vers une porte en bois dont la poignée de cuivre céda sous sa pression, et entra dans un grand hall.

Sur sa droite, au-delà de lourdes poutres, il distingua la fournaise des feux de cheminée. De la soupe bouillonnait dans un chaudron. Des oies plumées étaient pendues au plafond, voisinant avec des roues de fromage, des guirlandes d'ail, des anguilles fumées et des chapelets de saucisses. Une odeur d'estragon, de basilic et de romarin flottait dans l'air.

Devant un plan de travail, une jeune aveugle entassait des œufs durs et des oignons sur un plateau de métal. A ses pieds, un chat tigré jouait avec une souris à demi-morte de peur. Plus loin s'étendaient de longues tables au bois noirci par la suie. Flanquées de bancs, elles étaient éclairées par de petites lampes à huile.

Les boulangers et les cuisiniers de Château Sylvarresta s'affairaient autour, y posant des miches de pain, des saladiers de fruits et des assiettes garnies de viande juteuse.

La plupart des habitants de la forteresse s'étaient précipités sur les remparts pour assister à la bataille, mais leur devoir obligeait ces hommes à rester là pour prendre soin des pauvres âmes qui avaient fait don d'une partie d'elles-mêmes à la Maison Sylvarresta.

Le personnel se composait essentiellement de Dédiés. Les malgracieux qui avaient renoncé à leur charisme servaient les tables et dirigeaient les cuisines. Les muets et les sourds fabriquaient le pain ; les aveugles et ceux qui n'avaient plus de toucher ou d'odorat balayaient le sol et lavaient la vaisselle.

Gaborn fut frappé par le silence qui régnait ici. Une douzaine de personnes vaquaient à leurs occupations sans échanger une parole, à l'exception d'ordres brefs distribués au compte-gouttes. Ces gens étaient aussi terrifiés que lui.

Une grande variété d'odeurs se mêlaient dans les cuisines : celle des animaux écorchés et du pain tiède luttait pour couvrir les effluves de fromage fermenté, de vin renversé, de graisse rance. Cette combinaison peu appétissante mit pourtant l'eau à la bouche de Gaborn.

Il se dirigea vers les tables, derrière lesquelles se dressaient les fours des boulangers, et s'empara d'une miche de pain frais malgré le regard désapprobateur d'une jolie servante. Aussitôt, il releva le menton comme pour dire : « Ceci m'appartient. »

Incapable de protester, la fille s'éloigna. Elle gardait les bras près du corps comme tous ceux qui avaient perdu le sens du toucher.

Gaborn saisit un couteau et découpa la cuisse d'une oie rôtie.

Il glissa la lame à sa ceinture et arracha une énorme bouchée de viande avec laquelle il manqua s'étouffer ; puis il déboucha une bouteille de vin et but pour faire descendre son repas précipité. La qualité du breuvage couleur de rubis l'étonna.

Un des chiens de chasse du roi Sylvarresta était allongé sous la table. Il se leva et vint s'asseoir aux pieds de Gaborn en agitant la queue et en lui jetant un regard implorant. Le jeune homme lui lança l'os de sa cuisse d'oie, puis mordit féroce dans la miche de pain.

Pendant qu'il se restaurait, son esprit fonctionnait à plein rendement. Quelqu'un viendrait l'aider à s'enfuir, mais il savait que ce ne serait pas facile et qu'il ne pourrait pas trop compter sur les autres.

Il passa divers plans en revue.

La cité était entourée par les douves qu'alimentait le fleuve longeant son mur est. Un moulin à aubes se dressait un peu plus loin. Il devait être flanqué d'un hangar où l'on rangeait les barques que la famille royale utilisait pour ses promenades au fil de l'eau. Un passage souterrain reliait sûrement le hangar à bateaux au donjon.

Gaborn supposa que Raj Ahten le ferait surveiller : ne disposait-il pas de nomens capables de

voir dans l'obscurité ? Il semblait peu probable que le jeune homme réussisse à voler une barque.

Le personnel des cuisines utilisait peut-être un égout relié au fleuve. Hélas, Gaborn ne voyait pas beaucoup de déchets susceptibles d'être jetés : les os nourrissaient les chiens du roi, les épluchures et les entrailles d'animaux étaient distribuées aux cochons ; les tanneurs récupéraient les peaux, et tout le reste finissait sur les tas de fumier du jardin.

Gaborn devait s'échapper par le fleuve. Il ne pouvait pas prendre le risque de partir à travers champs, où les molosses auraient tôt fait de retrouver sa trace. Et il n'osait pas passer la nuit au château. Il devait en sortir le plus vite possible, avant que les pisteurs de Raj Ahten ne commencent à le chercher.

La jolie servante revint avec une autre bouteille de vin, une miche de pain et une oie intacte pour remplacer celle entamée par Gaborn. Pendant qu'elle avait le dos tourné, le jeune prince lui dit doucement :

— Pardonne-moi. Je suis Gaborn Val Orden, et j'ai besoin de rejoindre le fleuve. Connais-tu un passage que je pourrais emprunter ?

Presque aussitôt, il se reprocha d'avoir dit son nom. Mais il avait voulu attirer l'attention de la fille sur l'urgence du problème. Lui révéler son identité avait semblé le moyen le plus efficace.

La serveuse se tourna vers lui et le dévisagea, la lumière des lampes se reflétant dans ses yeux bruns. Gaborn se demanda pourquoi elle avait renoncé au sens du toucher. Une affaire de cœur qui avait mal tourné ? Le désir qu'on ne la caresse plus jamais ?

La vie ne devait pas être facile pour elle. Elle ne ressentait plus ni chaleur ni froid, ni douleur ni plaisir, comme si elle vivait dans un brouillard étouffant ses autres perceptions. Ainsi qu'une droguée à l'opium, elle pouvait se couper ou se brûler sans s'en rendre compte, et attraper des engelures qui jamais ne lui arracheraient une larme.

Gaborn ignorait à qui elle avait fait un Don : au roi, à la reine ou à Iomé. Une seule chose était sûre : le roi Sylvarresta serait mis à mort avant le lendemain... A moins que Raj Ahten ne veuille le torturer d'abord. Ce soir, cette fille s'assierait-elle devant la cheminée pour attendre que la chaleur des flammes tiédise enfin sa peau ? Ou sortirait-elle pour sentir la brise fraîche jouer sur son visage ?

— Il y a un chemin qui mène au moulin, dit-elle d'une voix rauque étonnamment agréable. Les branches des saules pleureurs avancent au-dessus de l'eau. Vous arriverez peut-être à les atteindre.

— Merci, répondit Gaborn.

Avant de quitter le château, il voulait porter un dernier coup à Raj Ahten. Il avait vu des dizaines de forceps posés dans l'herbe de la cour, là où l'officiant travaillait encore une heure plus tôt, et il ne voulait pas que le Seigneur-Loup s'en empare.

Alors qu'il se levait pour sortir, la servante lui tapa sur l'épaule.

— Voudriez-vous m'emmener ? demanda-t-elle timidement.

Gaborn lut de la peur dans son regard.

— Je le ferais si je pensais que c'était la meilleure chose pour toi. Mais tu seras plus en sécurité ici.

Pour ce qu'il en savait, les Dédiés ne brillaient pas par leur courage. Ils n'étaient pas du genre à mordre dans la vie à pleines dents, préférant servir leur souverain de manière passive. Gaborn ne pensait pas que cette fille ait une volonté assez forte pour l'accompagner.

— S'ils tuent la reine..., balbutia-t-elle. Les soldats... Ils se serviront de moi. Vous savez

comment ils se vengent des Dédiés de leurs ennemis.

Alors, Gaborn comprit pourquoi elle avait renoncé à son sens du toucher : elle avait la hantise du viol.

A juste titre, aujourd'hui. Les hommes de Raj Ahten étaient capables d'un tel acte de barbarie.

Les Dédiés, trop faibles pour se tenir debout, ou dont le métabolisme était si lent qu'ils ne pouvaient cligner des paupières que deux ou trois fois par heure, faisaient en quelque sorte partie de leur seigneur.

Ils étaient ses appendices invisibles, la source de son pouvoir. En le soutenant, ils s'opposaient à ses ennemis.

Si le roi Sylvarresta était exécuté, ses Dédiés n'échapperaient pas à la haine du Seigneur-Loup.

Gaborn aurait voulu dire à la jeune fille qu'il ne pouvait pas l'emmener, car le voyage serait trop dangereux. Mais un sort plus terrible que la mort l'attendait si elle demeurait ici.

— J'ai l'intention de m'enfuir par le fleuve, déclara-t-il. Sais-tu nager ?

Lui-même avait appris avec les meilleurs maîtres, et les sorciers de son père lui avaient jeté des sorts pour l'empêcher de se noyer. Mais en Heredon, peu de gens devaient maîtriser l'eau.

La fille hocha la tête.

— Un peu.

Elle tremblait à l'idée de ce qu'elle s'apprêtait à faire. Des larmes emplirent ses yeux tandis qu'elle se mordait la lèvre pour ne pas pleurer. Gaborn lui pressa la main.

— Sois courageuse. Tout va bien se passer.

La fille saisit une miche de pain et le suivit vers la sortie. Près de la porte, elle prit une canne de marche et un vieux châle dont elle s'enveloppa.

Gaborn avisa une blouse de boulanger qui sentait la levure et la transpiration. Il ôta sa tunique bleue, l'accrocha au portemanteau à la place de la blouse et enfila celle-ci. A présent, son sabre et sa dague mises à part, il ressemblait à n'importe quel serviteur. Mais il ne pouvait pas se débarrasser de ses armes : il en aurait besoin plus tard.

Il sortit dans la cour. L'obscurité tombait rapidement ; les ombres s'étaient allongées dans l'herbe et des soldats qui sortaient de la salle de garde portaient des torches.

Gaborn venait de franchir le seuil quand il comprit son erreur. Le grand portail de bois du donjon était ouvert, et l'escorte de Raj Ahten venait juste d'entrer : des hommes dont même un simple manant pouvait voir qu'ils bougeaient trop vite. Des guerriers ayant reçu tant de Dons que Gaborn pâlisait comparé à eux. Les Dédiés du roi Sylvarresta s'étaient rassemblés dans la cour et les observaient, bouche bée.

Raj Ahten était en train de quitter le donjon avec Iomé et son père. Gaborn regarda autour de lui : les forceps qu'il avait voulu soustraire à la cupidité du Seigneur-Loup avaient déjà disparu.

Un des gardes ennemis aperçut Gaborn, dont le cœur battit à tout rompre. Il se recroquevilla sur lui-même, faisant appel à l'entraînement reçu dans la Maison de la Compréhension. *Un misérable. Je suis un misérable au service du roi Sylvarresta*, s'efforça-t-il de dire de tout son être. Mais le sabre qui battait son flanc contait une tout autre histoire.

Il recula dans l'ombre, les épaules voûtées, les bras raides, le regard rivé sur le sol et la mâchoire inférieure pendant sur sa poitrine.

— Toi ! l'interpella le garde en s'avancant sur son étalon. Quel est ton nom ?

Gaborn jeta un coup d'œil apeuré alentour, comme s'il n'était pas sûr que l'homme s'adressât à

lui. Aucun Dédié n'était armé. Il ne pouvait pas espérer se fondre dans la masse.

Arborant une grimace stupide, il se força à loucher. Son seul espoir était de se faire passer pour un serviteur n'ayant aucun attribut qui vaille la peine d'être prélevé, mais néanmoins désireux de servir son roi à sa façon. Il tendit un doigt vers l'étalon du garde.

— Joli cheval.

— Je t'ai demandé quel était ton nom, insista l'homme avec un léger accent taifanais.

— Aleson, répondit fièrement Gaborn. Aleson le Dévoué.

Il prononçait ce mot comme si c'était un titre de noblesse, alors qu'il désignait une personne jugée indigne de devenir un Dédié. Maladroitement, il fit mine de dégainer sa lame.

— Je vais être chevalier, expliqua-t-il de la voix pâteuse des idiots.

Mais il se garda bien de tirer son sabre : le soldat saurait reconnaître du bon acier s'il en voyait. Il ne devait pas trahir sa couverture de brave garçon un peu simplet, qu'on avait autorisé à s'amuser avec une arme-joujou.

A cet instant, un énorme chariot tiré par quatre chevaux franchit le pont-levis. Il était rempli de silhouettes vêtues de robes à capuchon : des hommes hagards, au regard vide.

Des hommes si faibles qu'ils ne pouvaient pas tenir assis.

Des hommes tellement dénués d'agilité que tous leurs muscles semblaient contractés et que leurs mains crochues évoquaient des serres.

Raj Ahten avait amené ses propres Dédiés.

La cour du donjon commençait à être sérieusement encombrée.

— C'est une très belle arme, mon gars, grommela le garde tandis que son étalon faisait un bond sur le côté pour laisser passer le chariot. Fais attention à ne pas te couper avec.

Son ton était méprisant, mais il ne semblait pas mettre en doute l'identité de Gaborn. Celui-ci se rapprocha d'un pas traînant, sachant que le meilleur moyen de se débarrasser de quelqu'un était de s'accrocher à lui comme un noyé.

— Oh, elle n'est pas pointue. Vous voulez voir ?

Le chariot s'immobilisa. Gaborn remarqua que la demoiselle d'honneur d'Iomé, Chemoise, était assise à l'arrière, la tête d'un homme sur les genoux.

— Père, père..., sanglotait-elle.

Gaborn comprit que Raj Ahten n'avait pas amené n'importe quels Dédiés, mais des prisonniers qu'il exposait comme des trophées de chasse. Celui qu'étreignait Chemoise devait avoir environ trente-cinq ans.

En observant ces malheureux, Gaborn souhaita pouvoir les sauver tous, et sauver tout le royaume d'Heredon.

Un homme trapu vêtu d'une robe sale sortit de l'ombre non loin du jeune prince.

— Aleson, imbécile puant, grogna-t-il. Ne reste pas là les bras ballants. Tu n'as pas vidé les pots de chambre comme je te l'avais demandé ! Viens ici faire ton travail. Laisse ces gens tranquilles.

A la grande surprise de Gaborn, il lui fourra dans les mains deux seaux remplis d'urine et d'excréments, puis lui flanqua un coup sur la tête. Pour quelqu'un qui avait des Dons d'Odorat, la puanteur des récipients était presque intolérable. Gaborn lutta contre son envie de vomir, se tordit le cou et jeta un regard blessé à l'inconnu.

Celui-ci avait des sourcils broussailleux et une courte barbe brune tirant sur le gris. Dans l'ombre, il ressemblait à n'importe quel Dédié avec ses vêtements souillés, mais Gaborn le reconnut :

c'était l'herboriste de Sylvarresta et un puissant magicien, le Gardien de la Terre Binnesman.

— Emporte-les dans le jardin avant qu'il ne fasse trop noir, ordonna-t-il sur un ton menaçant, si tu ne veux pas recevoir une correction pire que la dernière.

Gaborn s'émerveilla de son ingéniosité. L'herboriste savait que les molosses de Raj Ahten étaient sur sa piste. Mais aucune créature ayant des Dons d'Odorat ne s'approcherait de ces seaux. Le jeune prince retint sa respiration et les souleva.

— Et tâche de ne pas t'emmêler les pinceaux, cette fois, railla Binnesman avec une pointe d'exaspération. Faudra-t-il toujours que je sois derrière toi ?

Il s'exprimait à voix basse, comme pour ne pas attirer l'attention des gardes, tout en sachant très bien que l'ouïe développée des hommes leur permettait d'entendre jusqu'aux battements de son cœur.

Binnesman ramena Gaborn dans les cuisines, où les attendait la jolie servante.

— Heureusement que vous l'avez trouvé, soupira-t-elle.

L'herboriste posa un doigt sur ses lèvres et les entraîna hors du donjon, dans le jardin. Le mur sud était envahi de plantes grimpantes dont Binnesman cueillit les feuilles en forme d'as de pique. Malgré la pénombre, Gaborn les identifia : de l'aconit tue-chien.

Dès qu'il en eut ramassé une poignée, Binnesman les émietta dans sa main. Une odeur acre s'en éleva : désagréable pour les humains, empoisonnée pour les chiens qui la fuyaient comme la peste. Et l'herboriste était un maître-magicien capable de décupler ses effets.

Bientôt, une puanteur cauchemardesque emplit les narines de Gaborn, lui déchirant les entrailles.

Le jeune homme n'osait pas imaginer ce qu'éprouveraient des chiens en la respirant.

Binnesman répandit les feuilles sur le sol puis en frotta un peu les talons de Gaborn.

Il fit sortir le prince du jardin et l'entraîna vers l'étroit chemin qui longeait l'intérieur du Mur du Roi, celui auquel les boutiques des marchands étaient adossées, mais de l'autre côté.

Deux gardes encadraient un petit portail de fer forgé. Sur un geste de Binnesman, l'un d'eux utilisa sa clé pour le déverrouiller. Gaborn voulut abandonner là ses seaux d'urine et d'excréments, mais l'herboriste lui siffla :

— Pas encore.

Les gardes laissèrent passer les trois compagnons. Ils débouchèrent sur un jardin plus luxuriant que n'en avait jamais contemplé Gaborn.

Le mot « jardin » n'était d'ailleurs pas le plus approprié : ici, les plantes ne poussaient pas en rangées bien ordonnées ; elles foisonnaient avec un abandon sauvage, comme si le sol était tellement fertile qu'il ne pouvait s'empêcher de les produire en abondance.

D'étranges buissons aux fleurs pareilles à des étoiles blanches formaient une arche au-dessus de leur tête. Des mille-pattes escaladaient les murs de pierre couverts de mousse. Au-delà d'une vaste pelouse se dressait un bosquet de pins et d'autres arbres originaires du sud-est du continent.

C'était une vision étrange : des orangers et des citronniers poussant côte à côte près d'un bassin aux eaux tièdes. Jamais ils n'auraient dû survivre aux hivers heredoniens. Et des plantes plus exotiques encore agitaient leurs feuilles pareilles à des mèches de cheveux, leurs palmes piquantes semblant griffer le ciel.

Une famille de cerfs se désaltérait dans un ruisseau bordé d'herbes et de fleurs pâles. Bien que le soleil se soit couché depuis longtemps, le bourdonnement des abeilles résonnait encore.

Gaborn prit une inspiration ; les senteurs de toutes les forêts, de tous les jardins et de toutes les épices du monde l'enveloppaient, régénérant chaque fibre de son corps. La lassitude et la douleur des

jours précédents s'envolèrent comme par magie, tandis que le riche parfum lui montait à la tête.

Jusqu'à cet instant, songea-t-il, *je n'ai jamais été vivant*. Il n'éprouvait plus aucune hâte, aucun désir de s'en aller. Non que le temps se fût arrêté, mais il se sentait en sécurité : de la même façon que la terre avait protégé les plantes de Binnesman contre les ravages de l'hiver, elle le protégerait contre ses ennemis.

L'herboriste se pencha et ôta ses chaussures, faisant signe à Gaborn et à la servante de l'imiter. *Ce doit être le fameux jardin légendaire qu'il refuse de quitter*, réalisa Gaborn.

Quatre ans plus tôt, quand le vieux mage Yarrow était mort, certains érudits de la Maison de la Compréhension avaient demandé à Binnesman de les rejoindre pour assumer le rôle de Maître de la Salle des Puissances Terrestres : un poste si prestigieux que personne ne l'avait jamais refusé.

Mais cela avait provoqué un véritable tollé.

Binnesman avait publié un ouvrage décrivant des herbes bénéfiques pour les humains. Un Gardien de la Terre nommé Howell avait prétendu qu'il contenait de nombreuses erreurs : Binnesman avait mal identifié certaines herbes rares, dessiné des plantes à l'envers, affirmé que le safran (une épice très coûteuse importée d'îles méridionales) venait d'un type de fleur précis alors que tout le monde savait que c'était un mélange de pollens collecté dans le bec des oiseaux.

Une partie des érudits s'étaient rangés au côté de Binnesman, mais Howell était un grand savant et un redoutable politicien. Il avait réussi à humilier bon nombre d'herboristes mineurs, même si ses pouvoirs magiques concernaient plutôt la création d'artefacts. Ses manœuvres en avaient ébranlé plus d'un.

Aussi Binnesman ne devint-il jamais Maître de la Salle des Puissances Terrestres. Certains disaient que la honte lui avait fait refuser le poste, d'autres que sa nomination n'aurait jamais été ratifiée. De l'avis de Gaborn, ce n'étaient que mensonges et rumeurs colportés par Howell pour se grandir par comparaison.

La théorie la plus répandue — à laquelle croyait le jeune prince — affirmait que Binnesman, malgré les supplications des érudits, n'avait pu se résoudre à s'installer à Mystarria, car ça l'aurait obligé à abandonner son fabuleux jardin. Maintenant qu'il le contemplait, Gaborn l'approuvait entièrement.

La servante avait déjà obtempéré, mais le jeune prince était tellement absorbé par ses pensées que Binnesman dut le rappeler à l'ordre.

— Pardonnez-moi, Votre Seigneurie, mais vous devez enlever vos chaussures. Ce n'est pas un sol ordinaire.

Embarrassé, Gaborn s'exécuta.

Il se releva, désireux d'arpenter cet endroit pour en découvrir tous les mystères.

D'un signe de tête, Binnesman désigna les seaux. Gaborn récupéra son fardeau et ils se remirent en marche, traversant un tapis de romarin et de menthe dont les feuilles exhalèrent une odeur rafraîchissante lorsqu'ils les foulèrent de leurs pieds nus.

Ils passèrent près des cerfs, qui leur jetèrent un doux regard pensif, et s'arrêtèrent au pied d'un gigantesque sorbier. Binnesman l'étudia un moment et déclara :

— C'est ici.

Il creusa un trou entre les racines et fit signe à Gaborn d'y vider les seaux. Alors que le jeune prince obéissait, il entendit un bruit métallique. Des tiges de fer d'un noir rougeâtre étaient nichées parmi les colombins.

Les forceps de Sylvarresta.

— Nous ne pouvons pas laisser Raj Ahten s'en emparer, expliqua Binnesman.

Il ramassa les baguettes de sang-métal et, sans se soucier des excréments qui les maculaient, les replaça dans un seau, puis se dirigea vers un petit torrent où des truites bondissaient hors de l'eau pour gober des mouches. Il entra dans le courant et y rinça les forceps.

Quand il eut terminé, Gaborn déchira une bande de tissu au bas de sa chemise pour lier les cinquante-six baguettes. Binnesman l'observa d'un air approbateur.

Les yeux plissés, il semblait perdu dans ses pensées. Il n'était pas grand, néanmoins robuste et large d'épaules.

— Merci de les avoir sauvés, dit Gaborn.

Binnesman continua à l'étudier sans répondre, comme s'il essayait de lire ce que le jeune homme avait dans le cœur ou de mémoriser à la perfection les détails de son visage.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il brusquement.

Gaborn haussa les sourcils.

— Ne le savez-vous pas ? répliqua-t-il, amusé.

— Le fils du roi Orden, bon. Mais qui d'autre êtes-vous ? insista l'herboriste. Quels engagements avez-vous pris ? C'est par eux qu'un homme se définit.

Il avait tellement appuyé sur le mot « engagements » que Gaborn hésita. Était-il au courant de sa conversation avec Iomé ?

— Je suis un Seigneur des Runes, lâcha enfin le jeune homme. Un Seigneur *Assermenté*, précisa-t-il.

— Hum. C'est plutôt bien, je suppose, marmonna Binnesman. Vous servez quelque chose de plus grand que vous-même. Et pourquoi êtes-vous au Château Sylvarresta, alors que vous deviez arriver la semaine prochaine avec votre père ?

— Je suis venu en avance pour découvrir ce royaume par mes propres yeux, expliqua Gaborn. Mon père voulait que je tombe amoureux de cette terre et de son peuple. Comme lui...

Binnesman hocha la tête et tira pensivement sur sa barbe.

— Et qu'en pensez-vous ?

— Je juge ce pays admirable, répondit Gaborn faute de trouver des mots plus appropriés.

— Mouais... (Binnesman regarda autour de lui.) Ce jardin ne passera pas la nuit, vous savez. La magie des Tisseurs de Flammes détruit, la mienne préserve. Ils servent le feu ; leur maître ne leur laissera pas reprendre forme humaine tant qu'ils ne l'auront pas nourri. Et quelle meilleure nourriture que tout cela ? soupira-t-il en désignant les arbres et les fleurs exotiques.

— Et vous ? s'inquiéta Gaborn. Vous tueront-ils ?

— Ce n'est pas en leur pouvoir, le détrompa Binnesman. Nous avons atteint la croisée des saisons. Bientôt, mes robes vireront au rouge.

Gaborn se demanda s'il s'exprimait au propre ou au figuré. Pour le moment, ses robes étaient vert foncé, de la couleur des feuilles en été. Se pouvaient-ils qu'elles changent d'elles-mêmes ?

— Venez avec moi, offrit le jeune homme. Je vous aiderai à vous échapper.

Binnesman secoua la tête.

— Je n'ai pas besoin de m'enfuir. Je suis un bon médecin : Raj Ahten voudra que j'entre à son service.

— Le ferez-vous ?

— J'ai pris d'autres engagements. (De nouveau, cette curieuse inflexion dans la voix de l'herboriste...) Mais vous, Gaborn Val Orden, vous devez fuir.

A cet instant, le jeune homme entendit dans le lointain les aboiements rauques des molosses de guerre. Une lueur malicieuse brilla dans les yeux de Binnesman.

— Ne les craignez pas : ils ne peuvent pas franchir ma barrière. Ceux qui essaieront le paieront de leur vie.

Gaborn entendit de la tristesse dans sa voix. L'herboriste n'avait pas envie de tuer les chiens. Avec un grognement, il sortit de l'eau, s'accroupit au bord du torrent et cueillit une poignée de feuilles.

— Remontez votre manche droite, ordonna-t-il à Gaborn. Je sens une plaie infectée.

Surpris, le jeune homme obtempéra. Binnesman appliqua les feuilles sur sa blessure ; aussitôt, la chaleur et la douleur s'évaporèrent. Le prince baissa sa manche pour maintenir en place le cataplasme.

Sur le ton de la conversation, Binnesman demanda :

— Comment vous sentez-vous ? Fatigués ? Anxieux ? Affamés ?

Il déambula entre les arbres, se baissant pour ramasser une feuille ici, une fleur là. Gaborn se demanda comment il pouvait les trouver si facilement dans l'obscurité, mais on eût dit que le magicien avait mémorisé l'emplacement de chaque plante.

Il frotta les pieds de Gaborn avec du serpolet, cueillit trois fleurs de bourrache dont il arracha les pétales bleus, et ordonna au jeune homme de les mâcher. Quand il les avala, Gaborn fut empli d'une sérénité sans bornes qu'il n'aurait jamais cru éprouver en de pareilles circonstances.

La servante eut droit à de la bourrache et à du romarin pour combattre la fatigue. Puis Binnesman se dirigea vers une pente couverte d'herbes et se pencha pour casser une tige d'euphrasie. Avec la sève, il traça une ligne sur le front de Gaborn et deux autres sur ses pommettes.

Soudain, les ombres parurent se dissiper. Le jeune homme s'en émerveilla : grâce à ses Dons de Vue, il arrivait à se repérer dans le noir, mais c'était comme si l'herboriste venait de lui en conférer une demi-douzaine supplémentaire. Partout où se portait son regard, il distinguait les formes et les couleurs sans avoir besoin d'attendre que ses yeux s'accoutument à l'obscurité.

Tournant la tête vers le bosquet, il aperçut la silhouette noire d'un homme dissimulé parmi les arbres. Un homme grand et musclé, vêtu d'une armure. Sans l'euphrasie, il ne l'aurait jamais vu. Il se demanda vaguement ce que l'inconnu faisait là, mais ne s'inquiéta pas de sa présence : d'une certaine façon, il lui semblait appartenir au paysage.

Quand Binnesman eut fini de tracer les mêmes lignes sur le visage de la servante, il lui remit deux autres tiges.

— Garde-les dans ta poche, recommanda-t-il. Il se peut que tu doives renouveler l'application avant le lever du jour.

Gaborn réalisa qu'il les préparait à fuir dans les ténèbres, modifiant leur odeur pour ne pas que les molosses les retrouvent, et décuplant leurs capacités. Aucune de ses paroles ou de ses gestes n'était anodin.

A la servante, il demanda :

— Tu n'es plus fatiguée ? La bourrache ne t'a pas donné de palpitations ?

A Gaborn, il ordonna :

— Prenez ces graines de pavot et mâchez-les si vous êtes blessé : elles atténueront la douleur.

Il les emmena à la lisière du bosquet, où trois arbres aux branches noueuses se cabraient telles des bêtes sauvages dans une petite cuvette garnie de buissons.

Mal à l'aise, Gaborn eut l'impression qu'on l'observait. Il le sentait dans la terre sous ses pieds, dans la végétation qui l'entourait, dans l'odeur riche de l'humus et des feuilles mortes. Binnesman s'immobilisa près d'un fourré.

— C'est de la rue, expliqua-t-il. Cueillie à l'aube, elle a des vertus curatives et culinaires, mais ramassée après le coucher du soleil, c'est un puissant irritant. Si les chasseurs vous rattrapent et qu'ils ont le vent contre eux, jetez-leur ces feuilles dans les yeux ou faites-les brûler pour dégager une fumée toxique.

Gaborn n'osait pas s'approcher du buisson. A cinq pas de distance, son odeur lui faisait monter les larmes aux yeux. Pourtant, Binnesman ne semblait nullement incommodé. Il se pencha pour ramasser une poignée de terre qu'il déposa dans la paume du jeune prince.

— Je voudrais que vous preniez un engagement, dit-il sur un ton qui fit comprendre à Gaborn combien c'était sérieux.

La suite allait dépendre de sa réponse... Binnesman avait prononcé chaque mot avec gravité, d'une voix presque chantante. Une incantation !

Gaborn se sentait étourdi par tout ce qui s'était passé au cours des dernières heures. Tandis qu'il serrait la poignée de terre dans sa main, il lui sembla que le sol s'agitait sous ses pieds. Une chape de plomb s'abattit sur ses épaules.

— Répétez après moi, ordonna Binnesman. Moi, Gaborn Val Orden, je jure à la terre de ne jamais lui infliger de douleur, et de me consacrer à la protection d'une graine d'humanité au cours des noires saisons à venir.

Il fixa le jeune homme de ses yeux qui ne cillaient pas et, retenant son souffle, attendit qu'il prenne la parole.

Quelque chose vibra à l'intérieur de Gaborn. Dans sa main, la terre était lourde comme si elle contenait des cailloux d'une formidable densité.

A la limite de sa conscience, il sentit une présence. La même qui l'avait assailli la veille, à Bannisferre, quand il avait demandé à Borenson d'épouser la belle Myrrima. Mais elle était beaucoup plus forte. Elle faisait se mouvoir les pierres et respirer les arbres. Sous les pieds de Gaborn, elle tremblait d'excitation mal contenue.

Alors, le jeune homme comprit qu'elle était la véritable raison de son voyage. Son père ne lui avait-il pas dit de venir en Heredon pour apprendre à aimer la terre ? Une Puissance quelconque lui avait-elle soufflé ces mots ?

Et ce vin de gâtebaie, le meilleur qu'il ait jamais bu... Sans avoir besoin de lui poser la question, Gaborn sut avec certitude que le B imprimé dans le cachet de la bouteille était celui de Binnesman. Sinon, comment le vin aurait-il pu produire pareil effet ? Il avait affûté son intelligence, le conduisant jusque dans ce jardin.

Gaborn craignait de prononcer le serment de l'herboriste, et de devenir un serviteur de la terre. Il ne connaissait pas les implications de ce choix ; or, comme Myrrima l'avait rapidement découvert, il n'aimait pas s'engager à la légère.

Pourtant, il craignait également de ne *pas* prononcer ce serment. Les hommes de Raj Ahten devaient déjà être à sa poursuite ; il avait besoin de l'aide de Binnesman pour leur échapper.

— Je jure, dit-il très vite.

Binnesman gloussa.

— Ce n'est pas à moi que vous devez vous adresser, mais à la terre, celle qui est dans votre main et celle qui est sous vos pieds. Récitez le serment.

Gaborn ouvrit la bouche, conscient que l'herboriste était suspendu à ses lèvres et qu'il allait prendre un engagement dont il ne soupçonnait pas l'étendue. Il se demanda comment il parviendrait à respecter son serment à la terre et celui qu'il avait fait à Iomé.

— Moi..., commença-t-il.

Sous ses pieds, la terre frémit, et un calme surnaturel s'abattit sur le jardin. La brise cessa de souffler, les animaux se turent. Les arbres semblèrent grandir pour faire obstacle à la lumière.

Obscurité ! Je suis sous le niveau du sol, songea Gaborn en contemplant les parois.

Alors, il sentit une présence étrange et puissante se précipiter vers lui. Du coin de l'œil, il vit Binnesman reculer en jetant un regard stupéfait à la ronde. La terre ondula autour de lui, l'herbe s'écartant comme les deux pans d'un rideau.

Un homme émergea des buissons, silhouette noire sur fond de ténèbres. Gaborn l'avait aperçu un peu plus tôt, après que Binnesman lui eut administré l'euphrasie, mais il n'avait pas deviné sa véritable apparence.

Ce n'était pas un mortel, mais une créature formée de terre noire. De la poussière et des gravillons dessinaient les traits de son visage... ou plutôt, du visage de Raj Ahten à qui elle ressemblait dans le moindre détail, de l'armure massive jusqu'à l'air impérieux.

Terrifié, Gaborn se figea tandis que Binnesman reculait.

La créature baissa sur Gaborn un regard un peu méprisant. Elle aurait pu passer pour un humain, n'était son manque total de couleur. Chacun de ses cils, comme de ses ongles, était formé à la perfection.

Alors, elle prit la parole.

Ses lèvres ne remuèrent pas. Sa voix semblait provenir de toutes les directions à la fois. Elle était le son du vent soufflant dans la prairie ou sifflant entre des pics solitaires, le grondement des cailloux roulant dans un torrent ou dégringolant le flanc d'une colline.

Gaborn comprit qu'elle parlait, mais ne distingua pas un traître mot de ce qu'elle disait. Binnesman tendit l'oreille et traduisit.

— Elle demande : « Me prêterais-tu serment, ô fils d'humain ? Tu dis que tu aimes la terre, mais honorerais-tu tes vœux si je portais le visage d'un ennemi ? »

Stupéfait, Gaborn ne sut que répondre. Il n'avait jamais rien vu de pareil, ni même entendu parler d'une telle manifestation des Puissances. La Terre était venue à lui sous une forme qu'il pouvait appréhender et comprendre.

— J'aime cette terre, lâcha-t-il enfin.

Les bruits étranges retentirent à nouveau.

— « Comment peux-tu aimer ce que tu ne comprends pas ? » traduisit Binnesman.

Gaborn tenta de répondre honnêtement.

— J'aime ce que je comprends, et je suppose que j'apprendrai à aimer le reste à mesure que je le découvrirai.

La Terre eut un sourire moqueur. Des rochers grondèrent.

— « Un jour tu me comprendras, quand ton corps se mêlera au mien. Redoutes-tu ce jour ? » demanda Binnesman.

La mort. La créature voulait savoir s'il craignait la mort. Gaborn n'osa pas mentir.

— Oui.

— « Dans ce cas, tu ne peux pas m'aimer pleinement. Serviras-tu ma cause quand même ? »

Raj Ahten. Cette chose ressemblait tellement à Raj Ahten... Gaborn comprenait ce qu'elle attendait de lui. Plus que d'épouser la vie et de servir l'humanité : il devrait embrasser la mort, la pourriture et la totalité de ses composants.

Des émotions qui n'avaient rien d'humain se reflétaient sur le visage de la Terre. En croisant son regard, Gaborn vit défiler des images dans son esprit : des pâturages au sud de Bannisferre, là où les pierres blanches jaillissaient du sol telles des dents, les montagnes pourpres d'Alcair, mais aussi des crevasses, des canyons et des grottes souterraines qu'il n'avait jamais contemplés. Les entrailles de la terre, si vastes et si profondes qu'aucun homme ne pourrait les connaître.

Des gemmes, de la boue et des feuilles pourrissant dans les sous-bois parmi les os des mortels. Des odeurs de soufre, de cendre, d'herbe et de sang. Des fleuves se frayant un chemin loin de la lumière du jour ; des mers répandues à la surface de la terre comme les larmes des Puissances.

Tu ne peux pas me connaître, disait la Terre. Et tu ne peux pas me comprendre. Tu ne vois que la surface des choses. Tu me veux pour alliée, mais je dois aussi être ton ennemie.

Gaborn pesa chaque mot du serment en se demandant s'il pourrait y rester fidèle.

— Pourquoi veux-tu que je prononce ce vœu ? demanda-t-il. Qu'est-ce que ça signifie, ne jamais t'infliger de douleur ? Et protéger une graine d'humanité ?

Cette fois, Binnesman n'hésita pas quand il traduisit la réponse de la créature.

— « Tu n'iras pas à l'encontre de mes desseins. Tu apprendras à reconnaître ma volonté et à discerner comment me servir », dit la Terre en s'adossant nonchalamment au tronc d'un arbre.

— En tant que quoi ? demanda Gaborn, avide de précisions.

Un bruit discordant le fit grincer des dents. Binnesman parut chercher ses mots.

— « De même que tu ne me comprends pas, je ne te comprends pas non plus. Mais je sais que tu aimes ton peuple et que tu désires son bien. Tu veux le sauver.

« Il fut un temps où le feu aimait la terre, et où le soleil me réchauffait davantage. Ce temps-là n'est plus. En cette noire saison, je dois faire appel à d'autres pour être mes champions. Je te demande de sauver les germes de l'humanité. »

Le cœur de Gaborn battait à tout rompre.

— Les sauver de quoi ?

Un sifflement résonna autour de lui.

— « Du feu. La nature est menacée de déséquilibre. Ce que tu appelles la Première Puissance s'était retirée depuis longtemps, mais à présent, elle va se réveiller et balayer le monde en semant la mort sur son passage. Il est dans sa nature de chercher constamment à s'étendre et à consumer. Elle détruira tout. »

Gaborn était suffisamment versé dans la magie pour savoir que si toutes les Puissances se combinaient pour créer la vie, leur alliance était précaire, et que chacune d'elles favorisait des créatures différentes. L'Air aimait les oiseaux ; l'Eau, les poissons ; la Terre, les mammifères et les insectes. Mais le Feu n'aimait que les serpents et les créatures des limbes. La Terre et l'Eau étaient des éléments stables ; l'Air et le Feu, des éléments instables.

— Vous voulez que je sauve l'humanité, résuma le jeune prince, et c'est une mission dont je m'acquitterai avec joie. Que m'offrez-vous en échange ?

Des rochers crissèrent, et de la fumée s'éleva du sol tandis que la Terre éclatait de rire. Pourtant, Binnesman traduisit d'une voix grave :

— « Je ne te demande que de sauver une graine d'humanité. Si tu réussis, ton exploit sera une récompense en soi : tu auras préservé ceux que tu jugeais dignes de vivre. »

— *Si* je réussis ? répéta Gaborn.

Le vent solitaire sifflant dans les branches...

— « Autrefois, les Duskins arpentaient cette terre, et les Toths le faisaient avant eux. A la fin de cette noire saison, il se peut que l'humanité aussi ne soit plus qu'un souvenir. »

Gaborn manqua s'étouffer de stupeur. Il avait cru que la Terre lui demandait de tirer le peuple d'Herdon des griffes de Raj Ahten. Mais quelque chose de plus dangereux qu'une guerre entre deux nations se préparait.

Quelque chose d'infiniment plus dévastateur.

— Que va-t-il se passer ? demanda le jeune homme.

La Terre mit du temps à répondre. Binnesman fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas très bien ce qu'elle raconte, avoua-t-il. C'est trop difficile à interpréter. Elle ne sait pas exactement ; seuls les Seigneurs du Temps connaissent l'avenir avec certitude. Mais elle pressent une destruction massive. La fumée obscurcira le ciel, le soleil de midi prendra la couleur du sang, des cendres recouvriront la mer...

Le magicien se tut comme s'il n'arrivait pas à saisir ce que disait la Terre, ou comme s'il était trop terrifié pour continuer.

Gaborn ne voyait pas comment il tiendrait sa promesse, mais il comprit qu'il devait prêter serment. Tombant à genoux, il déclama :

— Moi, Gaborn Val Orden, je jure à la terre de ne jamais lui infliger de douleur, et de me consacrer à la protection d'une graine d'humanité au cours des noires saisons à venir.

Il tremblait de tout son corps. La créature de poussière se pencha vers lui jusqu'à ce que son heaume touche presque le front du jeune homme.

Il entendit le vent chuchoter dans ses oreilles, la terre gronder autour de lui.

— « Je veillerai à ce que tu tiennes ta promesse, même dans les moments où tu te maudiras de l'avoir faite. »

La créature leva l'index et le majeur et traça une rune sur le front de Gaborn.

Quand elle eut terminé, elle fourra ses deux doigts dans la bouche du jeune homme. Il les mordit, et sentit le goût de la terre humide sur sa langue.

Alors, la créature sembla se désagréger sous ses yeux. Sa présence suffocante se dissipa, et un peu de lumière recommença à filtrer entre les arbres. Gaborn prit une profonde inspiration.

Très pâle, Binnesman s'approcha d'un petit tas de poussière : tout ce qui restait de la créature. Il se pencha et y plongea un index, qu'il porta respectueusement à sa bouche. Puis il saisit une pincée de terre et en fit tomber sur l'épaule gauche de Gaborn, sur son épaule droite et sur sa tête.

— La terre guérit, la terre dissimule, la terre te fait sienne.

Binnesman posa ses mains sur les épaules du jeune homme.

— Gaborn Val Orden, je te nomme Né de la Terre. Comme tu la serviras, elle te servira en retour.

L'odeur de la rue chatouillait toujours le nez du prince, mais il la trouvait supportable. Il se leva, s'approcha du buisson et caressa les fleurs jaune pâle. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il

vit que Binnesman le contemplait avec une expression de stupeur et de respect mêlés.

Quand Gaborn eut cueilli une douzaine de feuilles, l'herboriste grommela :

— Inutile de prendre de quoi raser un village entier. Venez, le temps presse.

Il émietta les feuilles et les plaça dans une bourse dont il passa le cordon autour du cou de Gaborn.

Mille questions brûlaient les lèvres du jeune homme. A son arrivée dans le jardin, il s'était senti protégé, mais il était à présent pressé de repartir. Aussi garda-t-il le silence.

La servante avait observé la scène de loin.

Elle n'était pas encore remise du choc quand les deux hommes l'entraînèrent vers le mur sud, Gaborn tenant d'une main les forceps et de l'autre la garde de son sabre.

Des cris retentirent derrière eux. Le jeune homme jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. La nuit était presque tombée ; seules quelques lumières brillaient encore aux fenêtres de Château Sylvarresta. Mais grâce à l'euphrasie, il y voyait aussi bien qu'en plein jour.

Une silhouette faite de flammes vertes qui se tortillaient comme des serpents apparut au sommet d'un talus, derrière le portail de fer forgé marquant l'entrée du jardin. Elle tendit une main. Un éclair jailli de ses doigts tordit et fit fondre les barreaux métalliques.

Elle poussa le portail et entra dans le jardin. Sur ses talons avançaient les pisteurs de Raj Ahten, des hommes en robe noire lancés à la poursuite de Gaborn.

— Dépêchez-vous, le pressa Binnesman.

Gaborn n'aurait pas eu peur d'affronter des soldats ordinaires, mais il sentait que ce n'était pas un simple combat de mortels qui s'annonçait. Le Feu le cherchait.

Les trois compagnons s'élancèrent entre les arbres, longeant le cours du ruisseau qui se jetait dans le Fleuve Wye, un peu plus loin. Binnesman et la servante avaient du mal à suivre Gaborn, qui bondissait par-dessus les buissons.

Enfin, ils atteignirent une petite chaumière aux murs en clayonnage.

— Je dois retourner sauver mes plantes, souffla Binnesman. Rowan, tu sais comment aller jusqu'au moulin. Emmène Gaborn, et puisse la Terre vous accompagner tous les deux !

— Venez, dit la servante en tirant sur la manche du jeune prince. Par ici.

Gaborn obéit. Il ne se remettait toujours pas de ce qui venait de lui arriver ; il aurait aimé avoir du temps pour digérer les événements et s'interroger sur la suite, mais les bruits se rapprochaient derrière eux.

Il tenait ses bottes à la main ; malgré ses Dons de Constitution, les cailloux du chemin lui blessaient les pieds. Ils blessaient aussi ceux de Rowan, mais la jeune fille s'en moquait, puisqu'elle ne sentait rien.

Arrivé à la lisière du jardin, Gaborn ordonna :

— Remets tes chaussures avant de t'être brisé tous les os des pieds.

Rowan obtempéra pendant que lui-même enfilait ses bottes. Puis ils reprirent leur fuite éperdue.

Ils franchirent le portail du jardin et se dirigèrent vers un énorme bâtiment de bois vert : les écuries du roi. Un palefrenier, qui dormait dans le foin juste à côté de la porte, s'éveilla en sursaut et poussa un cri d'alarme quand les deux jeunes gens entrèrent.

Ils longèrent les stalles où les chevaux dédiés de Sylvarresta — ceux qui avaient donné leur force, leur constitution, leur intelligence ou leur métabolisme aux montures royales — reposaient, soutenus par des harnais, et ressortirent en trombe par la porte de derrière. Là, un ruisseau boueux (le

même qui traversait le jardin de Binnesman) serpentait à travers le corral avant de passer sous le mur d'enceinte de la ville.

Gaborn ne pouvait pas escalader une paroi haute de cinquante pieds. Rowan lui montra un endroit où l'eau avait érodé le mortier ; un guerrier en armure n'aurait pu passer, mais les deux jeunes gens étaient assez minces pour s'y faufiler.

Trempés, ils émergèrent au sommet d'une pente couverte d'herbe. Gaborn leva les yeux. Un archer posté sur le mur de ronde, juste au-dessus d'eux, les aperçut et s'empressa de tourner la tête de l'autre côté.

Les jeunes gens continuèrent à longer le ruisseau en se dissimulant sous les saules pleureurs qui le bordaient. Plus bas, Gaborn entendait les gargouillements du fleuve.

Il s'immobilisa, saisissant le bras de Rowan pour l'empêcher d'aller plus loin. Sur l'autre rive, il apercevait des mouvements : ceux des géants des glaces en train de dresser leur campement.

Ombres noires, simiesques et voûtées, les nomens vadrouillaient dans les champs. Gaborn savait qu'ils étaient plus rusés que courageux. Leur mode d'attaque préféré consistait à se laisser tomber sur leurs proies du haut d'un arbre, et ils y voyaient fort bien dans le noir.

Un millier d'années plus tôt, quand les nomens étaient arrivés sur ce continent, les Seigneurs des Runes les avaient massacrés, allant jusqu'à affréter des navires pour se rendre dans leurs contrées d'origine, au-delà de la Mer Carollienne, afin de les éliminer.

Cela faisait une éternité que leurs cris de guerre n'avaient pas retenti. La plupart des gens les prenaient pour une légende. Mais selon la rumeur, il en restait encore dans la jungle des Monts Hest, plus loin qu'Inkarra, où ils enlevaient parfois des enfants pour les dévorer.

Sur sa gauche, Gaborn aperçut un barrage fait de pierres empilées. Non loin de là, la grande roue à aubes du moulin brassait l'eau en grinçant.

— Laisse-moi passer devant, chuchota le prince.

Il rampa prudemment entre les saules, prenant garde à ne pas faire craquer de brindilles : il ne voulait surtout pas attirer l'attention des nomens avant que Rowan et lui n'aient atteint la lisière de la forêt. Pourvu que Raj Ahten n'y ait pas posté de soldats...

Derrière eux, des cris étouffés par la distance montèrent de Château Sylvarresta. Une bataille venait peut-être d'éclater. Comme en écho, les exclamations des chasseurs taifanais résonnèrent de l'autre côté du mur d'enceinte.

— Par ici ! Cherchez mieux ! Il ne doit pas être loin !

Une odeur de fumée parvint aux narines délicates de Gaborn. En jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit que le jardin de Binnesman avait pris feu ; les hautes flammes qui le ravageaient bondissaient vers le ciel en se tordant comme des créatures infernales.

Le jeune homme continua à avancer jusqu'à l'endroit où le ruisseau se jetait dans le fleuve. A l'abri des arbres, il s'arrêta pour étudier la rive opposée. La lumière orange de l'incendie se reflétait dans les yeux des nomens ; Gaborn supposa qu'elle les aveuglait en partie. C'était une bonne chose, car il n'avait pas beaucoup plu les dernières semaines, et le niveau du fleuve avait baissé.

Derrière lui, le jeune prince entendit craquer une branche. Il s'accroupit et fit volte-face en dégainant son sabre.

Un des chasseurs de Raj Ahten se tenait un peu plus haut sur la berge, entre les arbres, sa silhouette découpée par la lueur des flammes. Au lieu de se précipiter vers les deux fugitifs, il demeura immobile. Sans doute pensait-il que l'obscurité le dissimulerait. Il portait un gilet de cuir

laqué par-dessus sa robe noire et brandissait une épée.

Seule l'euphrasie avait permis à Gaborn de le repérer. Le jeune prince ignorait quel genre et quelle quantité de Dons avait cet homme, qui se posait sans doute la même question à son sujet.

Il laissa son regard passer sur lui comme s'il ne l'avait pas vu et continua à fouiller les ombres. Après un long moment, il tourna le dos à l'homme et fit mine de s'intéresser de nouveau à la rive opposée.

Discrètement, il posa les forceps et, faisant semblant de se gratter, tira sa dague de la main gauche en glissant la lame contre l'intérieur de son avant-bras. Puis il tendit l'oreille. La roue à aubes produisait le même bruit qu'un éboulement de cailloux ; au loin résonnaient les cris des citoyens et des soldats qui luttaient contre l'incendie.

— Reposons-nous un peu ici, suggéra Gaborn à Rowan.

Il retint son souffle tandis que le chasseur se rapprochait. La discrétion de l'homme n'avait d'égale que sa rapidité : sans doute avait-il un Don de Métabolisme, contrairement à Gaborn qui, malgré sa vitalité juvénile, ne pourrait espérer le battre à la loyale. Il ne pouvait pas non plus lui laisser l'occasion de donner l'alarme.

Gaborn décida de ne pas broncher tant que le chasseur ne serait pas à moins de vingt pieds derrière lui. Une brindille craqua ; il feignit de ne pas l'avoir entendue et attendit une demi-seconde que le chasseur baisse les yeux vers ses pieds pour ne pas faire d'autre bruit. Puis il fit volte-face et se releva d'un bond.

Le chasseur leva son épée si vite que Gaborn ne la vit pas bouger et se mit en position de combat : les genoux pliés, son arme brandie devant lui. Il était supérieur à son adversaire en rapidité... mais pas en intelligence.

Arrivé à dix pieds du chasseur, Gaborn lui lança sa dague à la figure. Le pommeau heurta le nez de l'homme : pas assez pour lui faire mal, mais suffisamment pour le distraire. Le jeune prince en profita pour lui porter un coup de sabre au genou et sectionner sa rotule.

Le chasseur baissa son épée pour parer l'attaque. Trop tard. Gaborn fit siffler sa lame vers le haut, lui tranchant la gorge. L'homme plongea sur son jeune adversaire sans réaliser qu'il était déjà mort. Gaborn voulut esquiver, mais sentit une traînée de feu courir le long de son flanc gauche.

Un gargouillement s'éleva de la plaie béante ; une fontaine de sang puisait au rythme des battements de cœur du chasseur, qui tituba. Gaborn savait qu'il n'en avait plus pour longtemps, mais il craignait qu'il ne réussisse à le toucher une seconde fois avant de s'effondrer. Il voulut reculer, trébucha sur une racine et se laissa tomber, levant son sabre pour parer une ultime attaque.

Le chasseur jeta un regard hébété autour de lui. Il tendit la main vers un arbuste pour se retenir, lâcha son épée et s'effondra sans un mot.

Gaborn leva les yeux vers le sommet de la berge. Pas d'autres chasseurs en vue. En silence, il remercia Binnesman de lui avoir fourni les merveilleuses herbes qui dissimulaient son odeur.

Il porta une main à son flanc. Il saignait, mais la blessure n'était pas très profonde. Il la pansa rapidement, puis se baissa pour récupérer les forceps sous le regard terrifié de Rowan, sans doute angoissée à l'idée qu'il s'évanouisse, la laissant seule face à l'ennemi.

Les deux jeunes gens rampèrent jusqu'au bord de l'eau. Sur l'autre rive, les noms jetaient des regards anxieux dans leur direction. Ils avaient entendu les épées s'entrechoquer, mais la lueur de l'incendie les aveuglait toujours, et les branches basses des saules cachaient leurs proies.

Aucun d'eux ne semblait disposé à traverser à la nage pour aller se battre contre des adversaires

invisibles. Gaborn se souvint que les nomens craignaient l'eau.

Il entra dans le fleuve et jeta un coup d'œil en aval. Près de lui, Rowan lâcha un hoquet apeuré.

Trois géants des glaces étaient dans l'eau à l'endroit où le Wye décrivait une courbe. L'un brandissait une torche, les deux autres de grossiers épieux de chêne ; tous scrutaient les environs à la recherche des fugitifs. Et la lueur orange qui aveuglait les nomens produisait l'effet contraire sur eux.

Gaborn les étudia. L'eau ne faisait pas plus de trois pieds de profondeur. Rowan et lui n'arriveraient pas à passer sans se faire bloquer par les géants.

Soudain, la jeune fille poussa un petit cri de douleur et se plia en deux en se tenant l'estomac.

CHAPITRE X

LE VISAGE DU MAL

Debout au sommet de la tour sud du Donjon des Dédiés, Iomé regardait Raj Ahten et sa garde avancer vers le portail.

Dehors, la nuit tombait sur les champs. Les Tisseurs de Flammes se dirigeaient vers la cité à travers les hautes herbes sèches. Derrière eux, ils laissaient une traînée de feu qui, au lieu de s'étendre inexorablement, s'éteignait telle la queue d'une comète.

Un énorme chariot rempli d'hommes en robe noire cahotait sur la route boueuse reliant le Bois de Dunn au château. Derrière marchaient les légendaires Invincibles de Raj Ahten, répartis en vingt rangs d'une centaine de guerriers chacun.

Les géants des glaces demeurèrent à la lisière de la forêt et le long du fleuve, tandis que les nomens arpentaient le périmètre du mur d'enceinte. Malheur à qui tenterait de s'échapper ce soir !

A leur crédit, les gardes qui protégeaient le Donjon des Dédiés — sanctuaire de pouvoir et forteresse à l'intérieur de la forteresse — n'ouvrirent pas immédiatement à Raj Ahten. Ils attendirent que le roi Sylvarresta descende de la tour, la main dans celle de sa fille, leurs deux Diems et Chemoise les suivant tête baissée.

Parfait, songea Iomé. Que le Seigneur-Loup attende le bon vouloir du véritable seigneur de Château Sylvarresta. C'était une bien petite revanche prise d'avance sur ce qui les attendait. Bien que son père ne manifestât pas de peur, il lui serrait la main beaucoup trop fort.

Ils se dirigèrent vers le portail où attendaient deux gardes en uniforme noir et argent. A l'approche de leur souverain, ils dégainèrent leur épée et la tendirent devant eux, pointe vers le sol. De l'autre côté du portail, on distinguait la silhouette de Raj Ahten entre les barreaux.

— Quels sont vos ordres, seigneur ? s'enquit le capitaine Ault.

Il était prêt à combattre jusqu'à la mort si Sylvarresta le lui demandait, ou à le tuer pour lui épargner une fin atroce entre les mains du Seigneur-Loup. Le cœur d'Iomé cogna douloureusement dans sa poitrine.

Depuis longtemps, les souverains du Rofehavan étaient partagés sur la conduite à tenir en de pareilles circonstances. En général, les conquérants soutiraient des Dons aux vaincus, ce qui augmentait encore leurs forces... et Raj Ahten n'en avait déjà que trop. Certains jugeaient plus noble de se suicider. D'autres estimaient qu'ils avaient le devoir de vivre et d'espérer servir de nouveau leur peuple. Le père d'Iomé ne savait plus que penser ; depuis la perte de ses Dons d'Intelligence, la veille, il craignait de commettre une erreur. Il baissa tendrement les yeux vers sa fille.

— La vie est douce, chuchota-t-il. Ne trouves-tu pas ?

Iomé hocha la tête.

— Elle est étrange, magnifique et pleine de merveilles même dans les heures les plus sombres. Je l'ai toujours cru. Quand on le peut, il faut préférer la vie, dit doucement Sylvarresta.

Iomé trembla, redoutant qu'il n'ait fait le mauvais choix et qu'ils ne servent mieux leur peuple en préférant la mort.

— Ouvrez le portail, ordonna Sylvarresta d'une voix brisée. Et apportez des lanternes : nous aurons besoin de lumière.

Le capitaine hocha la tête à contrecœur. Dans ses yeux, Iomé lut qu'il désapprouvait son souverain. Il aurait préféré le voir mourir plutôt que perdre son royaume.

Ault salua en touchant la pointe de son casque métallique du plat de l'épée. *Vous serez toujours mon seigneur*, voilà ce que signifiait son geste.

Sylvarresta le remercia d'un hochement de tête. Puis les gardes ouvrirent le portail, chacun saisissant une poignée et poussant vers l'extérieur.

Raj Ahten trônait sur son étalon gris à la croupe piquetée de taches blanches. Ses gardes l'entouraient ; son Diem, un grand homme aux tempes grisonnantes, attendait un peu en retrait.

Les chevaux du Seigneur-Loup étaient des animaux nobles et massifs. Iomé avait entendu parler de cette race, dite impériale et originaire du royaume de Toth, de l'autre côté de la Mer Carollienne.

La cotte de mailles noire de Raj Ahten épousait son corps comme des écailles luisantes ; les ailes neigeuses de son casque attiraient l'œil vers sa tête. Impassible, il toisa Iomé et son père. Son visage ni jeune ni vieux, ni mâle ni femelle, trahissait qu'il avait arraché de nombreux Dons de Charisme à des personnes des deux sexes et de tout âge.

Pourtant, il était si cruellement beau qu'Iomé mourait d'envie de se perdre dans les profondeurs de ses yeux noirs. Sa beauté était de celles qu'on vénère et pour lesquelles on peut mourir.

— Sylvarresta ! appela-t-il, hautain. La coutume ne veut-elle pas qu'on s'incline devant son seigneur ?

Le pouvoir de sa Voix était si grand qu'Iomé crut qu'on lui avait coupé les jambes. Incapable de résister, elle s'agenouilla en même temps que son père.

— Pardonnez-moi, seigneur, balbutia l'ancien roi. Bienvenue à Château Sylvarresta.

— A partir de cet instant, je le rebaptise Château Raj, déclara le Seigneur-Loup.

Derrière elle, Iomé entendit les gardes revenir. Ils portaient une lanterne dont la lueur se refléta dans les yeux de Raj Ahten. Leur vainqueur les observa quelques instants, puis sauta à terre et se dirigea vers Sylvarresta.

Il était grand, au moins une demi-tête de plus que son ennemi, et Iomé avait toujours tenu son père pour un colosse.

Le cœur de la jeune fille battait à tout rompre. Elle ne savait pas à quoi s'attendre. Si Raj Ahten sortait son épée pour les décapiter, elle n'aurait même pas le temps de cligner des yeux avant de mourir.

Personne ne pouvait deviner les réactions du Seigneur-Loup. Au cours des dernières années, il avait conquis les royaumes voisins d'Indhopal, augmentant sa puissance à une vitesse terrifiante. Il savait aussi bien se montrer magnanime que d'une cruauté inhumaine.

Quand le sultan d'Aven s'était barricadé dans son palais d'hiver de Shemnarvalla, Raj Ahten avait riposté en faisant enlever ses femmes et ses enfants dans leur résidence d'été. Il avait menacé de *catapulter* ses fils par-dessus les murs du palais. Pour toute réponse, le sultan était monté sur les remparts. S'empoignant l'entrejambe d'une main, il avait hurlé :

— Surtout, ne te gêne pas ; il me reste le marteau et les enclumes pour forger de meilleurs fils !

Il avait de nombreux enfants ; cette nuit-là, tous poussèrent des cris de terreur tandis que Raj Ahten les catapultait par-dessus les murs du palais. Le sultan refusa de se rendre, mais ses gardes, incapables de supporter ce spectacle, finirent par ouvrir les portes.

Ce qu'il advint du sultan après que Raj Ahten se fut emparé de lui, déterminé à faire un exemple, Iomé l'ignorait : on ne parlait jamais de ce genre de choses dans les pays civilisés. Mais il était de

notoriété publique que le Seigneur-Loup décidait du sort de ses adversaires avant même de les avoir affrontés. Il savait d'avance lesquels il massacrerait, lesquels il réduirait en esclavage et lesquels il nommerait régents.

Sylvarresta était un Seigneur Assermenté, un homme digne et honorable : de l'avis d'Iomé, le souverain le plus miséricordieux du Rofehavan. Et Raj Ahten était l'usurpateur le plus noir qui ait arpenté la terre depuis huit siècles. Il n'avait pas d'égal et considérait tous les autres comme ses vassaux. Deux êtres si différents ne pourraient pas partager un trône.

Raj Ahten saisit le marteau de guerre attaché dans son dos, une arme presque aussi grande que lui. Il en planta la tête dans le sol et, croisant ses mains sur la poignée, y appuya son menton avec un sourire amusé.

— Toi et moi, nous avons quelques divergences d'opinion, dit-il en fixant Sylvarresta. (D'un signe du menton, il indiqua la rue, derrière lui.) Sont-ce bien tes hommes ?

L'énorme chariot qu'Iomé avait aperçu un peu plus tôt cahotait maintenant entre les boutiques plongées dans l'obscurité. Lorsqu'il entra sous la lumière de la lanterne, la princesse écarquilla des yeux horrifiés en reconnaissant certains de ses passagers : le caporal Deliphon, le maître d'armes Skallery... Tous des soldats portés disparus depuis des années.

Derrière Iomé, Chemoise poussa un cri déchirant et se précipita vers le chariot. Son propre père, Eremon Vottania Solette, gisait à l'avant, le dos voûté, les doigts crochus comme des serres. Une grimace de douleur déformait son visage aux yeux incapables de ciller.

Iomé n'osa pas approcher. Mais même à trente pieds, elle sentait la puanteur qui émanait de ces hommes. Beaucoup avaient le regard vide. D'autres étaient si faibles qu'ils ne parvenaient pas à garder la bouche fermée, et que leur mâchoire inférieure pendait sur leur poitrine. A chacun d'eux, on avait arraché un Don majeur — Intelligence, Force, Constitution, Agilité ou Métabolisme —, le rendant ainsi inoffensif.

Tandis que Chemoise étreignait son père en pleurant, Ault se rapprocha. Les flammes de sa torche éclairèrent les visages pâles et cadavériques des prisonniers.

— Beaucoup d'entre eux m'ont servi autrefois, admit Sylvarresta avec lassitude. Mais je les ai relevés de leurs fonctions. Ils sont devenus des hommes libres, des Chevaliers Equitables. Je ne suis plus leur seigneur.

Un désaveu peu convaincant... Même si les prisonniers étaient bien des Chevaliers Equitables ayant juré de détruire les Seigneurs-Loups — ce vœu prenant le pas sur un serment de vassalité —, le père d'Iomé leur servait de mécène en leur fournissant l'argent et les armes nécessaires pour mener leur quête. En niant la responsabilité de leurs actions, il agissait comme un archer qui se serait absous des dégâts causés par sa flèche après qu'elle eut fusé de son arc.

Raj Ahten ne fut pas dupe. Il se mordit la lèvre inférieure et détourna la tête. Le cœur d'Iomé saigna en voyant des larmes briller dans ses yeux.

— Tu m'as causé beaucoup de tort, déclara-t-il d'une voix rauque. Tes assassins ont tué mes Dédiés, abattu mon neveu, exécuté mes amis et mes plus fidèles serviteurs.

Iomé se sentait prise d'une culpabilité dévorante, comme une enfant qui aurait torturé un chaton. La douleur de Raj Ahten semblait tellement sincère. Il avait l'air d'aimer ses Dédiés...

Non, protesta quelque chose au fond de son esprit. *Tu ne dois pas le croire. C'est une ruse, une illusion portée par sa Voix. Il aime seulement le pouvoir que lui donnent ces gens.* Pourtant, elle eut du mal à se raccrocher à son scepticisme.

— Rendons-nous dans ta salle du trône, ordonna Raj Ahten. Tu ne m'as pas laissé d'autre choix que de venir en personne régler nos différends. Je suis peiné de devoir discuter avec toi des termes de ta reddition.

Tête baissée, Sylvarresta acquiesça. Son front était baigné de sueur. Iomé reprit espoir : ils allaient discuter, seulement discuter. Raj Ahten ferait peut-être preuve de clémence...

Les gardes du Seigneur-Loup entrèrent dans la Cour des Dédiés en tenant son étalon par la bride, tandis que lui-même se dirigeait vers le Donjon du Roi. Iomé emboîta le pas à son père, les pavés meurtrissant ses petits pieds chaussés de pantoufles, tandis que Chemoise suivait le chariot des prisonniers en chuchotant des paroles de réconfort à Eremon Vottania Solette.

A l'intérieur du Donjon du Roi, les lanternes avaient déjà été allumées. Iomé devait bien admettre que c'était un bâtiment très laid : une tour carrée haute de six étages, avec pour seul ornement les statues de granit de leurs ancêtres : des œuvres monstrueuses de seize pieds de haut. Quelques gargouilles surplombaient les gouttières, mais elles étaient si petites qu'on les distinguait à peine depuis la cour.

Le cœur d'Iomé cognait douloureusement dans sa poitrine. Elle mourait d'envie de s'enfuir à toutes jambes pour se dissimuler parmi le bétail qui envahissait les rues de la cité. En franchissant le seuil du donjon, elle manqua s'évanouir. Son père tendit un bras pour la retenir. Endiguant sa nausée, elle le suivit dans l'escalier jusqu'au cinquième étage.

Raj Ahten les précéda dans la salle du trône. Deux fauteuils de bois laqué, garnis de coussins de soie écarlate et décorés de filigranes d'or, se dressaient à une extrémité. On en trouvait de plus imposants, dans les greniers du château ; en revanche, la pièce elle-même était immense et munie de fenêtres à oriel sur les quatre côtés. Quatre lanternes allumées encadraient les trônes, et un feu brûlait dans l'âtre.

Nullement gêné par son armure, Raj Ahten s'installa sur le trône de Sylvarresta.

— Je suppose que ma cousine Venetta va bien ? Va la chercher, et prends quelques minutes pour te rafraîchir. Nous tiendrons audience quand tu auras passé une tenue plus confortable, dit-il en désignant l'armure du père d'Iomé.

Celui-ci hocha la tête sans un mot et se dirigea vers ses appartements. La jeune fille était si terrifiée qu'elle le suivit plutôt que de se rendre dans sa propre chambre. Pendant ce temps, leurs Diems et celui du Seigneur-Loup demeurèrent ensemble dans l'alcôve réservée aux gardes et aux serviteurs, où ils commencèrent à deviser en langage codé.

Assise devant sa coiffeuse, vêtue de ses plus beaux atours, Venetta Sylvarresta se peignait les ongles avec un vernis transparent. Ayant dix Dons de Charisme, elle était bien plus belle — et plus superficielle — que sa fille.

Ses cheveux noirs et son teint olivâtre rappelaient ceux de Raj Ahten. Les diamants de sa couronne pâlissaient comparés à la séduction de son visage. Un sceptre d'or incrusté de perles était posé dans son giron.

— Ainsi, soupira-t-elle sans se retourner à l'entrée de son mari, tu as perdu notre royaume.

Jamais Iomé n'avait entendu tant de chagrin dans sa voix.

Sylvarresta ôta ses gantelets et les posa soigneusement sur le lit à baldaquin.

— Je te l'avais prédit, reprit Venetta. Tu étais trop faible pour résister longtemps. Un jour ou l'autre, même sans Raj Ahten, quelqu'un se serait emparé d'Heredon.

Jamais Iomé ne l'avait entendue prononcer des paroles aussi cruelles.

Sylvarresta défit son heaume, le posa près des gantelets et s'attaqua aux attaches de ses brassards.

— Je ne regrette pas ce que j'ai fait, répondit-il, nostalgique. Notre peuple a vécu dans la paix. Je lui ai donné le meilleur de moi-même.

— Et quelle reconnaissance te témoigne-t-il en retour ? cracha Venetta. Si tu t'étais montré plus ferme, nos gens auraient combattu pour toi jusqu'à la mort.

Iomé n'en croyait pas ses oreilles. Sa mère lui avait toujours semblé calme et austère, accordant à son époux une silencieuse approbation.

Sylvarresta continua à ôter son armure ; quand il arriva au plastron, la jeune fille remarqua qu'il en posait les pièces sur le lit de façon à reconstituer la silhouette d'un homme de métal allongé à plat ventre sur l'édredon de plumes.

Elle dut reconnaître que sa mère avait raison. Sylvarresta n'avait jamais suscité le respect et l'admiration qu'il méritait.

Un Seigneur Assermenté aurait dû attirer les vassaux... Au lieu de cela, tous ceux qui voulaient faire des Dons se rendaient dans les royaumes voisins où ils pouvaient en tirer un bon prix. Ils ne se rallieraient à sa bannière que s'ils étaient menacés par un Seigneur-Loup.

Evidemment, c'est pour ça que Raj Ahten a attaqué ici en premier, songea Iomé.

— Vous m'avez entendue, seigneur ? s'impatiente Venetta. Je viens de vous humilier !

— Je vous ai entendue, confirma son époux, et je vous aime quand même.

Alors la mère d'Iomé se retourna, des larmes ruisselant sur son visage. Comme un chien fidèle mord le maître qui essaye de le sauver, elle avait passé sa colère, sa peur et sa frustration sur Sylvarresta. A présent, le remords se lisait dans ses yeux.

— Je vous aime pour toujours, affirma-t-elle farouchement. En tant qu'homme et que roi, vous valez mille fois mieux que mon malveillant cousin.

Sylvarresta ôta sa cotte de mailles. Quand il ne lui resta plus que son pourpoint de cuir, il se tourna vers Iomé et, d'un regard, lui intima de les laisser.

N'osant pas regagner la salle du trône, la jeune fille demeura dans l'alcôve avec les trois Diems, qui échangeaient des propos excités.

Quelques minutes plus tard, ses parents sortirent de leur chambre. Sa mère avait conservé ses beaux atours ; son père arborait une robe magnifique et une grande détermination s'affichait sur son visage.

Alors qu'ils passaient près d'elle, Venetta dit à Iomé :

— Rappelle-toi toujours qui tu es.

Elle entendait jouer son rôle de reine jusqu'au bout.

Iomé suivit ses parents dans la salle du trône. A sa grande surprise, elle découvrit que deux des Invincibles de Raj Ahten l'y avaient rejoint et le flanquaient.

Sylvarresta s'avança jusqu'au bout du tapis écarlate et mit un genou en terre.

— Jas Laren Sylvarresta, à votre service. Je vous amène ma femme, votre cousine Venetta Moshan Sylvarresta, comme vous me l'avez demandé.

La mère d'Iomé hésita un instant puis s'inclina à contrecœur, sans quitter Raj Ahten du regard. Quand elle eut la tête baissée, celui-ci se leva, tira son épée courte et, de la pointe, fit voler la couronne qui ceignait son front.

— Je te trouve bien présomptueuse, gronda-t-il.

Venetta se redressa.

— Je suis toujours reine, dit-elle fièrement.

— Ça, c'est à moi d'en décider.

Raj Ahten planta son épée dans le coussin du trône de Venetta, sur lequel il jeta ses gantelets. Puis il se rassit en agrippant les accoudoirs du sien. Iomé comprit qu'il était nerveux. Il attendait quelque chose d'eux, mais quoi ?

— J'ai été plus que patient avec vous. Toi, Jas Laren Sylvarresta, tu as financé des chevaliers qui m'ont attaqué sans raison. Je suis venu m'assurer que cela cesse ; en échange, je réclame un tribut pour me dédommager.

— Qu'attendez-vous de nous ? s'enquit Sylvarresta.

— L'assurance que tu ne me combattras jamais plus.

— Vous avez ma parole.

Raj Ahten soupira.

— Je te remercie. Je sais que tu ne t'engages jamais à la légère, et que tu as été un seigneur juste et honorable pour ton peuple. Ton royaume est sain et prospère. Tes gens ont beaucoup de Dons à me faire. Si les temps n'étaient pas si noirs, j'aime à penser que nous aurions pu être alliés. Mais des ennemis redoutables se massent au sud de nos frontières.

— Les Inkarriens ? s'étonna Sylvarresta.

Raj Ahten fit un geste de dénégation.

— Pire : les maraudeurs. Ils se reproduisent comme des lapins depuis trente ans. Ils ont dévasté les forêts de Denham et chassé les nomens de leur sanctuaire dans les montagnes. La saison prochaine, ils s'attaqueront à nous. J'ai l'intention de les arrêter ; pour cela, j'aurai besoin de ton aide et de celle de tous les royaumes du Nord.

Sylvarresta n'en crut pas ses oreilles.

— Nous pourrions les battre, affirma-t-il. Les royaumes du Nord s'uniraient pour une telle cause. Vous n'avez pas besoin de livrer cette bataille seul.

— Et qui mènerait nos armées ? ricana Raj Ahten. Toi ? Le roi Orden ? Moi ? Tu sais bien que c'est impossible.

Les épaules de Sylvarresta s'affaissèrent. Son ennemi avait raison : personne ne pouvait diriger les royaumes du Nord. Il y avait trop de divisions politiques, trop de divergences morales, trop de jalousies mesquines et d'anciennes rivalités.

Si Orden conduisait une armée dans le sud, quelqu'un en profiterait pour attaquer ses cités affaiblies. Quant à Raj Ahten, personne ne lui ferait confiance. Depuis des centaines d'années, les Seigneurs des Runes éliminaient tout dirigeant trop avide de pouvoir. Alors, s'allier avec le pire d'entre eux...

Autrefois, les hommes qui désiraient acquérir un odorat ou une ouïe surdéveloppés soutiraient parfois des Dons à leurs chiens, qui les accordaient volontiers et ne réclamaient presque rien en échange. Certains allaient même jusqu'à acquérir la constitution ou la force de mastiffs élevés dans ce seul but. Ce faisant, ils devenaient des hybrides d'animaux et d'humains.

Le terme infamant de Seigneur-Loup désignait les hommes à la moralité assez douteuse pour se livrer à de telles pratiques. Devenus des parias, ils étaient pourchassés sans merci par les Chevaliers Equitables dont les honorables Seigneurs des Runes finançaient les tentatives d'assassinat.

— Il existe d'autres moyens de livrer cette guerre, insista Sylvarresta. Un conseil de chevaliers

issus de tous les royaumes...

— Il n'existe pas d'autre moyen, coupa Raj Ahten. Oserais-tu me contredire sur ce point ? J'ai un millier de Dons d'Intelligence, et toi... (Il plongeait son regard dans celui de Sylvarresta comme pour lire ses pensées.) Deux.

Iomé en eut le souffle coupé. Dans les royaumes du Nord, on disait qu'un roi sage ne devait pas s'approprier toute l'intelligence, mais en laisser à ses conseillers. Quatre Dons suffisaient à un homme pour se rappeler tout ce qu'il avait jamais fait ou entendu.

Pourtant... Comment Raj Ahten avait-il deviné le chiffre exact ? Ce pouvait être une coïncidence, mais la jeune fille n'y croyait pas. Ses innombrables Dons d'Intelligence l'avaient sans doute gratifié d'une sagesse supérieure. Raj Ahten croisa les mains dans son giron.

— J'ai étudié les maraudeurs, la façon dont ils se répandent par poches dotées chacune d'une reine. C'est une infestation galopante. Tu promets de ne plus t'attaquer à moi, mais cela ne suffit pas. Dénude ta chair.

Rendu maladroit par la nervosité, Sylvarresta défit la ceinture de sa robe bleu nuit avec toute la dextérité d'un ours, et la fit tomber d'un mouvement d'épaules. Sur sa poitrine velue, les cicatrices rouges des forceps ressemblaient aux morsures d'une maîtresse.

Raj Ahten embrassa ses attributs du regard.

— Ton intelligence, Sylvarresta. Je veux ton intelligence.

Le père d'Iomé s'effondra. Il connaissait le sort qui l'attendait : il ne se souviendrait plus de son propre nom, urinerait sur lui, ne reconnaîtrait plus sa femme, sa fille, et ses amis. La perte d'une partie de sa mémoire, la veille, lui avait déjà causé un choc terrible. Il secoua la tête.

— Veux-tu dire que tu refuses de me la donner, ou que tu ne peux pas ? s'enquit Raj Ahten.

Incapable de parler, Sylvarresta écarta les mains sans répondre.

— Tu refuses ? Mais tu dois...

— Je ne peux pas ! Prenez plutôt ma vie.

— Je ne souhaite pas ta mort, répliqua Raj Ahten. A quoi m'avancerait-elle ? Ton intelligence, en revanche...

— Je ne peux pas, répéta Sylvarresta.

Concéder un Don à un ennemi était une chose, mais Raj Ahten ferait plus que s'emparer de son intelligence. Parce que Sylvarresta avait reçu des Dons d'autres personnes, il deviendrait son *vecteur*.

Un homme ne pouvait accorder qu'un Don dans sa vie, créant avec le récipiendaire un lien magique que seule brisait la mort de l'un d'eux. Si le seigneur décédait le premier, le Don revenait à son vassal. Dans le cas contraire, il en perdait le bénéfice.

Mais en acceptant de faire un Don à Raj Ahten, Sylvarresta lui permettrait d'accéder à l'intelligence reçue de ses Dédiés encore en vie, et à toute celle qu'il pourrait recevoir dans le futur. Il deviendrait un *conduit* vivant.

— Tu pourras, si je te fournis la bonne motivation, lui assura le Seigneur-Loup. Tu te soucies de tes gens, n'est-ce pas ? Mais si je dois te tuer, je ne laisserai pas tes Dédiés en vie : des hommes et des femmes incapables d'accorder d'autres Dons mais qui risqueraient de se retourner contre moi. Ton sacrifice les sauverait.

— Je ne peux pas, répéta Sylvarresta, désespéré.

— Pas même pour acheter la vie d'une centaine de vassaux ? D'un millier ?

Un lourd silence s'abattit sur la salle du trône. Le père d'Iomé devait consentir au Don. Certains seigneurs s'assuraient de la coopération de leurs futurs Dédiés en leur offrant de l'amour ou des richesses ; Raj Ahten, lui, recourait au chantage.

— Et ta superbe épouse, ma cousine ? Me ferais-tu un Don pour que je l'épargne ? Pour ne pas qu'elle sombre dans la folie ? Il serait dommage qu'on abuse d'une aussi jolie femme...

— Ne le fais pas ! s'exclama rageusement Venetta. Il ne peut pas me briser !

— Tu pourrais la sauver. Non seulement je lui laisserais la vie, mais elle resterait sur le trône qu'elle aime tant, devenue régente d'Heredom.

La mâchoire tremblante, Sylvarresta tourna la tête vers sa femme et acquiesça de manière imperceptible.

— Non ! hurla Venetta.

Elle s'élança vers une des grandes portes-fenêtres de la salle du trône. Bien que pris au dépourvu par sa réaction, Raj Ahten fut prompt à réagir. Il la rejoignit et la saisit par le poignet avant qu'elle n'ait pu se jeter contre la vitre.

Venetta se débattit et se tourna vers lui en grimaçant.

— Je vous en prie, supplia-t-elle en essayant de se libérer.

Elle enfonça ses ongles dans la chair de Raj Ahten jusqu'à ce que le sang coule, et poussa un cri de victoire.

— Voyez, mon époux, comment on tue un Seigneur-Loup !

Iomé se souvint du vernis transparent et comprit : la détresse de sa mère n'avait été qu'une ruse pour approcher Raj Ahten et lui planter ses ongles empoisonnés dans le bras.

Venetta recula, le regard rivé sur le Seigneur-Loup, brandissant sa main ensanglantée comme un trophée.

Abasourdi, Raj Ahten baissa les yeux vers son poignet qui gonflait déjà horriblement, et d'où suintait un sang presque noir. Puis un rictus déforma sa bouche. Il dévisagea Venetta jusqu'à ce que la reine pâlisse.

Iomé se mordit la lèvre. Les coupures étaient déjà en train de se refermer et la chair de reprendre sa couleur naturelle. Combien de Dons de Constitution Raj Ahten avait-il ? Combien de Dons de Métabolisme ? La jeune fille n'avait jamais vu un tel pouvoir de guérison, seulement évoqué dans les légendes.

Raj Ahten eut un sourire de prédateur.

— Ainsi, je ne peux pas te faire confiance, Venetta, chuchota-t-il. Pourtant, je suis un homme sentimental : j'espérais pouvoir épargner ma famille.

Il lui flanqua un coup de poing à la tête. La boîte crânienne de Venetta explosa, son cou se rompit et elle fut projetée une dizaine de pieds en arrière.

Le verre de l'oriel se brisa derrière les tentures de velours rouge. Une seconde, le cadavre de Venetta sembla suspendu en l'air. Puis il dégringola les cinq étages et alla s'écraser sur les pavés de la cour.

Le choc paralysa Iomé. Sylvarresta cria tandis que Raj Ahten contemplait d'un air ennuyé la vitre brisée et les rideaux qu'agitait la brise nocturne.

— Mes condoléances, Sylvarresta, lâcha-t-il. Tu as vu qu'elle ne m'a pas laissé le choix. Evidemment, certains pensent qu'il est plus facile de se suicider que de vivre pour servir. Et ils ont raison : la mort ne demande aucun effort.

Iomé avait l'impression qu'un trou béant venait de s'ouvrir dans son cœur. A genoux sur le sol, son père tremblait de tous ses membres.

— Revenons à nos moutons, dit Raj Ahten. Nous étions sur le point de conclure un marché. Je veux ton intelligence : cela ne m'apportera pas grand-chose, avec tous les Dons que j'ai déjà, mais songe à ce que tu y gagneras. La vie. Une place de régente pour ta fille. Qu'en penses-tu ?

Sylvarresta sanglota.

— Apportez vos forceps, lâcha-t-il d'une voix blanche. Faites-moi oublier ce jour et tout ce que j'ai perdu ; laissez-moi redevenir un enfant.

Il allait accepter pour sauver sa fille. Terrifiée, Iomé repensa à ce que lui avait dit Venetta : « Rappelle-toi toujours qui tu es. » *Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Je suis une princesse, la servante de mon peuple. Devrais-je tenter de tuer Raj Ahten et me jeter par la fenêtre comme ma mère ? Qu'est-ce que ça nous rapporterait ?*

Comme régente, elle aurait un certain pouvoir. Elle pourrait continuer à lutter subtilement contre Raj Ahten, assurant dans une certaine mesure la liberté et le bonheur de son peuple. Son père avait dû tenir le même raisonnement ; c'est pourquoi il n'avait pas choisi de se battre jusqu'à la mort comme Venetta.

Pourtant, Iomé avait beau chercher dans son cœur, elle n'y trouvait pas la plus petite lueur d'espoir. Alors, le visage de Gaborn lui revint en mémoire avec la promesse qu'il lui avait faite. « Je suis votre protecteur : je reviendrai vous chercher. »

Que pouvait faire un jeune homme de dix-huit ans face au Loup du Sud ? Rien, sans doute, mais Iomé avait besoin de quelque chose à quoi se raccrocher en cette heure noire.

Raj Ahten fit signe à un garde.

— Appelez les officiants.

Quelques minutes plus tard, deux petits hommes au visage cruel, vêtus de robes couleur safran, entrèrent dans la salle du trône. L'un portait un forceps sur un coussin de soie. Avec une maîtrise née de l'habitude, il entonna son incantation tandis le second maintenait Sylvarresta allongé et lui parlait.

— Regardez votre fille, *sirrah*, dit-il avec un épais accent kartish. Vous faire pour elle. Elle tout pour vous. Vous aimez elle. Vous faire pour elle.

Hébétée, Iomé écouta les cris de son père tandis que le forceps chauffait. Elle essuya la sueur de son front lorsque la baguette de métal se tordit soudain comme si elle était vivante.

Iomé plongea son regard dans les yeux gris clair que l'officiant venait de vider de toute intelligence, jusqu'à ce que le roi ne se souvienne même plus de son nom ni de la raison pour laquelle il supportait pareille douleur.

Sylvarresta s'évanouit. Les officiants se dirigèrent alors vers Raj Ahten, le forceps chauffé à blanc laissant derrière lui un sillage lumineux.

Le Seigneur-Loup ôta son heaume ; ses longs cheveux noirs se répandirent sur ses épaules. Puis il enleva sa cote de mailles et ouvrit son pourpoint de cuir pour exposer sa poitrine musclée, qui n'était plus qu'un réseau de cicatrices dues aux Runes. Pendant qu'un officiant appliquait la nouvelle contre sa peau, ses yeux brillants de satisfaction ne quittèrent pas Iomé.

La jeune fille mourait d'envie de se jeter sur lui pour le marteler de coups de poings, mais elle n'osait que caresser la tête de son père et essayer de le réconforter.

Sylvarresta ouvrit les paupières et, bouche bée, contempla la créature étrange et merveilleuse qui le tenait dans ses bras.

— Gaaaaah, vagit-il tandis qu'une flaque d'urine grandissait sur le tapis.

— Père, père, murmura Iomé, éperdue, en lui embrassant le front.

Même s'il ne la reconnaissait plus, elle espéra au moins qu'il sentait son amour.

Leur besoin accomplie, les officiants quittèrent la salle. Raj Ahten tendit la main vers son épée et l'arracha au trône de la reine.

— Viens prendre ta place près de moi, dit-il en tapotant le coussin.

Une fois de plus, Iomé lut dans son regard un désir qu'il ne cherchait pas à dissimuler, et ne sut pas si l'objet en était son corps ou les Dons qu'elle pourrait lui accorder.

Elle se retrouva assise sur le trône avant de réaliser qu'il s'était servi du pouvoir de sa Voix pour la forcer à obéir. Furieuse, elle s'efforça de fixer un point, droit devant elle, afin de ne pas regarder le visage de Raj Ahten.

— Tu comprends pourquoi je suis obligé de faire ça, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il.

Iomé ne répondit pas.

— Un jour, tu me remercieras. (Il la détailla longuement.) As-tu étudié dans la Maison de la Compréhension ou lu les chroniques ?

La jeune fille hocha la tête. Elle avait consulté des passages choisis.

— Connais-tu le nom de Daylan Hammer ?

— Le guerrier ?

— Les chroniqueurs le surnommaient « L'Homme Total ». Il y a six cent quatre-vingt-huit ans, il a vaincu les envahisseurs toths et leurs magiciens, ici, sur les rivages du Rofehavan.

« Il les a combattus presque seul. Il avait tant de Dons de Constitution... Quand une épée lui transperçait le cœur, la blessure se refermait dès que son adversaire avait retiré la lame. Sais-tu combien de dons il faut pour cela ? demanda Raj Ahten.

Iomé fit signe que non.

— Moi, oui. Essaie avec moi, si ça te chante.

La jeune fille n'hésita qu'un instant. Ce serait peut-être sa seule chance de frapper le Seigneur-Loup. Elle saisit le poignard dissimulé sous ses jupes et fixa Ras Ahten dans les yeux. Confiant, il lui rendit son regard sans ciller.

Iomé plongea la lame dans sa cage thoracique, lut de la douleur sur son visage et l'entendit lâcher un hoquet. Elle imprima un mouvement de torsion à son arme, mais pas une goutte de sang ne jaillit de la plaie ; seule une mince pellicule rouge recouvrait la lame à l'endroit où elle s'enfonçait dans la chair.

Iomé retira son poignard. Aussitôt, la plaie se referma comme si elle l'avait rêvée.

— Tu vois ? Ni le poison de ta mère ni ta dague ne peuvent venir à bout de moi, triompha Raj Ahten. Aucun Seigneur des Runes n'avait jamais égalé Daylan Hammer... jusque-là.

« Dans mon pays, on dit cela : une fois qu'il a reçu suffisamment de Dons, il n'a plus eu besoin de les prendre. L'amour de son peuple le soutenait, coulant librement en lui. Même quand ses Dédiés mouraient, ses pouvoirs ne diminuaient pas.

Iomé ne croyait pas qu'une telle chose soit possible, mais elle l'espérait de tout son cœur. Alors, Raj Ahten cesserait peut-être de torturer les gens comme son père.

— Je crois que j'y suis presque, souffla le Seigneur-Loup. Bientôt, je serai son égal et je pourrai vaincre les maraudeurs sans que cinquante millions de personnes le payent de leur vie, comme ce serait le cas autrement.

Iomé, aurait voulu haïr Raj Ahten pour ce qu'il venait de faire. Son père gisait à ses pieds, dans sa propre urine, et le cadavre de sa mère sur les pavés, au pied de la tour. Pourtant, quand elle se tourna vers le Seigneur-Loup pour le dévisager, elle ne put s'empêcher de penser qu'il avait l'air sincère. Comment une créature aussi magnifique pourrait-elle ne pas avoir des intentions pures ?

Quand Raj Ahten tendit une main pour lui caresser les cheveux, elle n'eut pas la force de se rebiffer. Elle se demanda s'il essaierait de la séduire, et si elle aurait la volonté de le repousser.

— Si tu n'étais pas de mon sang, je te prendrais pour épouse, déclara Raj Ahten. Mais je crains que les convenances ne me l'interdisent. A présent, Iomé, tu dois jouer ton rôle en m'aidant à vaincre les maraudeurs. Donne-moi ton charisme.

La jeune fille retint un cri horrifié. Avoir l'haleine rance, le regard terne, la peau aussi rugueuse que du cuir, les cheveux pareils aux fils d'une toile d'araignée, les veines dessinant un réseau violacé sur ses jambes... Une apparence et une odeur répugnantes... Elle ne pourrait le supporter.

Et ce n'était pas le pire. Le charisme ne se limitait pas à la beauté physique, qui n'était qu'une de ses manifestations. Il se traduisait dans les attitudes d'une personne, dans sa vision du monde et de soi-même. Si l'officiant le vidait complètement, le Dédié se retrouvait à la fois hideux et en proie à une amertume qui lui faisait haïr le monde entier...

Mais pas autant que lui-même !

Iomé secoua la tête. Elle devait trouver un moyen de lutter contre Raj Ahten, mais aucune idée ne lui venait.

— Allons, mon enfant, la sermonna doucement le Seigneur-Loup. Que ferais-tu de ta beauté, si je te la laissais ? T'en servirais-tu pour attirer un prince dans ton lit ? Quel désir infantile... Oh, tu pourrais le faire. Mais tu passerais ta vie à le regretter. Tu as lu le désir dans le regard des hommes dès qu'il se pose sur toi. N'aimerais-tu pas en être débarrassée ?

Quand il le lui présentait de cette façon, avec sa voix si charmeuse, Iomé ne pouvait qu'avoir honte de sa vanité. Comme il était égoïste de sa part de vouloir conserver sa beauté...

— Dans le désert où je suis né, reprit Raj Ahten, une immense statue de trois cents pieds de haut gît renversée dans le sable. C'est celle d'un roi oublié depuis longtemps, au visage rongé par les vents. Sur le socle, une inscription dit : « Tous s'inclinent devant le Grand Ozyvarius qui règne sur la terre entière. » Mais aucun scribe n'a pu me dire qui il était ni à quelle époque il vivait.

« Nous sommes des créatures éphémères, Iomé. Nous l'avons toujours été. Mais ensemble, nous pouvons devenir quelque chose de plus.

L'impatience et la soif de pouvoir de Raj Ahten faillirent avoir raison de la résistance de la jeune fille. Mais au fond de son esprit, une voix la mit en garde.

Non, tu mourrais. Tu ne serais plus rien.

— Tu ne mourrais pas, insista Raj Ahten comme s'il avait lu ses pensées. Si je deviens l'Homme Total, ta beauté perdurera à travers moi. Une partie de ton être deviendra immortelle. Elle sera admirée et chérie à jamais.

— Non, haleta Iomé.

Raj Ahten baissa les yeux vers le roi Sylvarresta.

— Pas même pour lui sauver la vie ?

Iomé savait ce que son père l'aurait suppliée de faire.

— Non, répéta-t-elle en frissonnant.

— La torture est plus horrible encore quand elle est subie par un idiot incapable de comprendre

pourquoi on la lui inflige et de penser que la mort le délivrerait de ses souffrances.

« Pour peu que les bourreaux répètent ton nom chaque fois qu'ils lui appliqueront les fers chauffés à blanc, ces syllabes finiront par lui arracher un cri de désespoir quand on les prononcera devant lui. Une chose affreuse, ne trouves-tu pas ?

Sa cruauté inhumaine laissa Iomé sans voix. Le cœur de la jeune fille se brisa quand elle imagina le sort de son père, mais elle ne pouvait toujours pas se résoudre à dire oui.

Raj Ahten fit signe à un de ses gardes.

— Amène la fille.

L'homme sortit de la pièce et revint peu après avec Chemoise, qu'il avait été chercher dans le Donjon des Dédiés où elle reconfortait son père. Chemoise, qui avait déjà tant perdu depuis trois jours à cause de Raj Ahten. Comment le Seigneur-Loup pouvait-il savoir qu'Iomé lui était si attachée ? S'était-elle trahie d'un regard ?

Les yeux écarquillés de terreur, Chemoise pleura à chaudes larmes en découvrant son seigneur prostré sur le sol.

Puis le garde la saisit par la nuque et la poussa vers la fenêtre brisée.

Le cœur battant à tout rompre, Iomé le regarda tenir Chemoise en équilibre au-dessus du vide. Deux vies. Raj Ahten s'apprêtait à prendre deux vies : celles de sa demoiselle d'honneur et de son enfant à naître.

Pardonne-moi pour cette trahison, eut envie de dire Iomé. Car elle savait qu'elle ne devait pas se rendre. Si personne n'avait jamais capitulé face à lui, Raj Ahten ne serait pas devenu un tel monstre. Mais elle savait aussi que lui donner son charisme n'ajouterait pas grand-chose à sa puissance, alors que ça sauverait la vie des gens qui lui étaient chers.

— Je ne peux pas vous faire de Don ! cracha Iomé, incapable de déguiser son dégoût.

— Dans ce cas, fais-le à un vecteur, suggéra Raj Ahten en dissimulant un sourire.

Iomé céda. Ils avaient trouvé un compromis acceptable. Elle donnerait son charisme pour son père et pour Chemoise. Tant qu'elle ne devait pas le remettre au Seigneur-Loup en personne...

— Apportez vos forceps, dit-elle d'une voix brisée.

Quelques minutes plus tard, les officiants revinrent en compagnie d'une harpie en robe grise. Iomé eut un sursaut d'horreur en contemplant le portrait vivant de ce qu'elle allait devenir.

Puis l'incantation commença. Les yeux fixés sur Chemoise, que le garde maintenait toujours au-dessus du vide, Iomé dit mentalement adieu à sa beauté et se concentra sur ce que celle-ci lui permettrait d'acheter : la vie d'une amie et de son bébé.

L'officiant posa la rune sur sa gorge. Au début, il ne se passa rien. Puis une douleur indescriptible déchira le dos d'Iomé. Sous ses yeux, elle vit la peau de ses mains sécher et se craqueler, comme brûlée par les flammes de l'enfer. Les veines saillirent sur ses poignets telles des racines ; ses ongles devinrent cassants comme de la craie.

Ses cheveux perdirent leur lustre et tombèrent par poignées. Ses jeunes seins s'affaissèrent. A présent, elle regrettait d'avoir passé ce marché, mais il était trop tard. Elle avait l'impression de se vider de tout son sang, de toute son essence.

Pour la première fois de sa vie, elle comprenait qu'elle ne valait rien, qu'elle s'était toujours bercée d'illusion. Une misérable. Elle n'osait pas crier de peur que sa voix n'offense les oreilles des autres.

C'est un mensonge ! cria-t-elle en silence du plus profond de son cœur. *Tu peux avoir ma*

beauté, Rai Ahten, mais tu n'auras pas mon âme.

Puis une vague de solitude et de désespoir s'abattit sur elle, tandis que la douleur consumait son corps. Pourtant, elle réussit l'exploit de ne pas s'évanouir.

CHAPITRE XI

ENGAGEMENTS

L'eau froide et noire du fleuve tourbillonnait autour des cuisses de Gaborn, telle la main d'un mort-vivant essayant de l'entraîner par le fond. Au-dessus de lui, sur la berge, Rowan, pliée en deux, poussait des grognements de douleur.

— Que se passe-t-il ? chuchota Gaborn, n'osant pas élever la voix.

— La reine... Elle est morte, gémit sa compagne.

Alors, il comprit. Après des années d'engourdissement, un monde de sensations oubliées assaillait Rowan : le froid de l'eau et de la nuit, la douleur de ses pieds meurtris, la fatigue d'une journée de dur labeur. Un tel choc pouvait être mortel ; après une aussi longue période de privation, toutes les sensations paraissaient décuplées.

Gaborn s'inquiéta pour la jeune fille. L'eau était glacée ; Rowan ne survivrait pas à un séjour prolongé dans le fleuve. Mais plus encore, il s'inquiéta pour Sylvarresta et pour Iomé. Raj Ahten avait-il choisi d'exécuter tous les membres de la Maison Sylvarresta ?

Gaborn avait pris trop d'engagements. Il se sentait dépassé par la situation. Il avait accepté la responsabilité d'Iomé et de Rowan, et il ne voyait pas comment sauver une seule des deux.

Il avait envie de s'agenouiller dans l'eau pour la laisser calmer la brûlure de son flanc.

Le jeune homme baissa les yeux vers la surface du fleuve, sur laquelle se reflétait la lueur orangée de l'incendie. Le jardin de Binnesman flambait. Sur la rive d'en face, les nomens grondaient, faisant les cent pas dans l'espoir de repérer leur proie. Plus bas, les géants des glaces barraient toute issue.

Gaborn était un excellent nageur. Seul, il aurait eu une chance de s'enfuir, pour rejoindre son père et lui apporter la nouvelle de la chute d'Heredon. Mais il ne pouvait pas emmener Rowan, et il avait promis de ne pas l'abandonner. Autrement dit, il devait rester à Château Sylvarresta.

J'ai juré à Iomé de revenir, songea-t-il. Elle est sous ma protection de Seigneur Assermenté et de Né de la Terre, deux engagements que je ne peux briser à la légère.

Gaborn avait le sens des responsabilités, sa mère y avait veillé.

— Qu'est-ce qu'un Seigneur des Runes, lui avait-elle enseigné quand il était enfant, sinon un homme qui tient ses promesses ? Tes vassaux t'offrent des Dons ; en retour, tu assures leur protection. Ils vivent à travers toi ; tu existes pour eux. Et si tu les aimes comme tu le dois, tu meurs pour eux.

La reine Orden était une femme forte et sage. Elle avait appris à Gaborn que son père avait des principes inflexibles. S'il avait acheté des Dons à des pauvres — une attitude que certains jugeaient moralement condamnable —, il était capable de s'en justifier.

— Certains hommes aiment l'argent davantage que leur prochain. Pourquoi ne pas exploiter cette faiblesse pour en faire notre force ?

Un argument qui se tenait, de la part d'un roi n'aspirant qu'à améliorer les conditions de vie de son peuple. Pourtant, depuis trois ans, Mendellas Draken Orden avait renoncé à ses anciennes pratiques.

— J'ai eu tort, avait-il expliqué à Gaborn. Je recommencerai à acheter des Dons quand j'aurai la sagesse nécessaire pour juger les motivations des gens qui me les proposent.

Au fil du temps, il s'était rendu compte que les pauvres qui aspiraient à devenir Dédiés ne le faisaient pas seulement pour satisfaire leur cupidité. La plupart se sacrifiaient afin d'améliorer le sort de leur famille.

— Achetez mon ouïe, l'avait supplié un fermier après les inondations dévastatrices de l'année précédente. Quel besoin ai-je de mes oreilles quand tout ce que j'entends, ce sont les cris de mes enfants affamés ?

Le monde était plein de ces créatures désespérées qui, pour une raison ou pour une autre, avaient ainsi renoncé à la vie.

Au lieu d'acheter l'ouïe du fermier, le père de Gaborn lui avait donné suffisamment de nourriture pour passer l'hiver, plus du bois pour reconstruire sa maison et des graines à planter au printemps suivant. Et surtout, il lui avait donné de l'espoir.

Gaborn se demanda ce qu'Iomé penserait du roi Orden s'il lui racontait cette histoire. Il remonterait sûrement dans son estime. Il espéra qu'elle vivrait assez longtemps pour savoir...

Le jeune homme jeta un coup d'œil entre les arbres, balafres sombres sur un paysage qui l'était à peine moins. *Je ne peux pas faire grand-chose contre Raj Ahten*, songea-t-il. Il aurait pu se cacher dans la cité et éliminer quelques soldats en leur tendant des embuscades, mais combien de temps tiendrait-il avant de se faire prendre, et surtout, à quoi cela servirait-il ?

Mais quelle aide apporterait-il à ses amis s'il s'enfuyait ? Il aurait dû faire davantage pour Iomé, pour Binnesman...

Cela dit, son père devait être mis au courant de la chute de Château Sylvarresta, et du moyen employé par Raj Ahten pour obtenir la reddition de ses habitants. Et Gaborn avait envie de rentrer chez lui : bien qu'il admirât le courageux peuple heredonien, ses hauts bâtiments de pierre et ses jardins fleuris, ce royaume ne lui était pas familier.

Ces huit dernières années, Gaborn avait passé le plus clair de son temps à cinquante lieues de chez lui, dans la Maison de la Compréhension peuplée d'érudits et dotée de dortoirs austères. Il attendait avec impatience de rentrer au palais de son père pour dormir sous son édredon de plumes et se réveiller en sentant la brise filtrer entre les rideaux de dentelle.

Il s'était imaginé qu'il passerait l'hiver à manger de la nourriture décente, à étudier la stratégie militaire avec son père ou à se battre en duel avec les soldats de la garde. Borenson avait promis de l'emmener dans les meilleures tavernes de Mystarria. Et c'était sans compter Iomé, qu'il avait espéré ramener avec lui...

Gaborn savait bien que c'était puéril, mais pour l'heure, il n'aspirait qu'à une chose : redevenir un enfant qu'on prend en charge, et qui laisse les autres régler les problèmes à sa place.

Il se souvenait des beaux jours d'autrefois où son père l'avait emmené pêcher au bord du torrent, à l'endroit où des guirlandes de cocons soyeux festonnaient les branches des saules pleureurs. En ce temps-là, la vie semblait pareille à un interminable été...

A présent, sans parler de rentrer chez lui, Gaborn ne voyait pas comment il réussirait à quitter Heredon vivant. En fait, il n'avait pas de raison d'essayer. Son père ne tarderait pas à apprendre la nouvelle par un paysan ou un marchand. Et de toute façon, il était en route pour Château Sylvarresta. Dans trois jours tout au plus, il serait là.

Gaborn devait conduire Rowan en sécurité, en un lieu où elle pourrait se remettre de ses émotions. Il devait aussi secourir Iomé. Et il avait pris un engagement bien plus lourd de conséquences.

Ne jamais infliger de douleur à la terre, cela voulait-il dire combattre ceux qui la menaçaient, comme les Tisseurs de Flammes en train de brûler le jardin de Binnesman ? Indécis, Gaborn chercha la réponse au fond de son cœur, attendant que la Terre manifeste sa volonté.

Derrière le mur d'enceinte, le feu brillait plus vivement. L'odeur douceâtre de la fumée était presque étouffante. Gaborn attendit, mais il n'éprouva aucun désir d'arrêter l'incendie. Si Binnesman avait voulu son aide, il ne l'aurait pas poussé à s'enfuir...

Le jeune homme sortit de l'eau glacée et rejoignit silencieusement Rowan, qui s'était accroupie parmi les saules. Il passa un bras autour de ses épaules et la serra contre lui en se demandant que faire et où se cacher.

Il aurait voulu que la terre le dissimule, qu'elle lui offre un trou où se tapir. Et il lui sembla normal de désirer cela, comme si la terre le protégerait effectivement.

— Rowan, connais-tu en ville un endroit où nous pourrions nous cacher ? Un cellier, une cave ?

— Nous cacher ? Je croyais que nous devions nous enfuir à la nage, protesta la jeune fille.

— L'eau est trop froide et trop peu profonde. Tu n'y arriveras pas. (Gaborn passa la langue sur ses lèvres.) Alors, je vais rester et combattre Raj Ahten de mon mieux, en frappant ses soldats et ses Dédiés.

Rowan se serra contre lui pour se réchauffer. Elle claquait des dents, tremblait de froid plus que de frayeur. Gaborn sentit la douceur tentante de ses seins contre sa poitrine, la caresse de ses cheveux sur sa joue.

— Vous voulez rester parce que vous avez peur pour moi, l'accusa la jeune fille. Mais il faut que je m'enfuie : Raj Ahten réclamera un recensement...

Selon l'usage, un nouveau souverain avait le droit d'effectuer un recensement pour découvrir qui devait de l'argent au trésor du royaume. Les officiants du Seigneur-Loup en profiteraient sans doute pour repérer des Dédiés potentiels. En apprenant que Rowan avait été celle de la reine, ils n'hésiteraient pas à la tourmenter.

— Nous nous soucierons de cela plus tard, déclara Gaborn. Pour le moment, indique-moi une cachette, un endroit qui dégage une forte odeur.

— Les caves à épices, suggéra Rowan, près des écuries royales. A cette époque de l'année, elles doivent être pleines.

Cela ne les obligerait pas à s'enfoncer trop loin dans la cité — juste à revenir sur leurs pas, ce qui plongerait leurs poursuivants dans la confusion. De plus, Gaborn sentait que des caves étaient exactement le genre d'endroit où l'aurait conduit la terre.

— Ne risquent-elles pas d'être gardées ? s'inquiéta-t-il tout de même. Les épices sont des marchandises précieuses.

Rowan secoua la tête.

— Le garçon de cuisine dort juste au-dessus, mais il a le sommeil si lourd qu'un ouragan ne le réveillerait pas.

Gaborn ramassa les forceps et les fourra dans la poche de sa blouse.

— Allons-y.

Au lieu d'escalader la berge, il prit Rowan dans ses bras et entra dans l'eau, remontant vers l'amont du fleuve pour brouiller leur piste. Quand il arriva en vue du moulin, il se décida à regagner la terre ferme : de toute façon, il ne pouvait pas franchir la grande roue à aubes.

Un petit ferrin se tenait au pied du moulin. Le dos tourné à Gaborn, un épieu à la main, il montait

la garde devant un trou ménagé dans le mur. Une seconde créature au visage de rat se faufila par l'ouverture, serrant contre elle un chiffon rempli de farine qu'elle avait dû ramasser sur le sol. Elle prenait des risques : beaucoup de ferrins avaient été tués pour moins que ça.

Dissimulé dans l'herbe jaunissante, Gaborn scruta les environs. Une demi-douzaine d'ombres armées d'épées et d'arcs se déplaçaient au bord de l'eau, sous les arbres. Les chasseurs de Raj Ahten avaient retrouvé sa trace, sans doute à cause du cadavre qu'il avait été obligé d'abandonner sur la berge.

Mais pour l'instant, ils se dirigeaient vers les géants des glaces, en aval : ils ne pouvaient pas penser que leur proie, contre toute logique, allait renoncer à fuir et revenir sur ses pas. S'ils s'enfonçaient dans le Bois de Dunn, une superbe piste s'offrirait à eux, puisque le jeune homme avait traversé la forêt le matin même.

Un des chasseurs, resté un peu en arrière, scrutait les ténèbres en direction du moulin. Comme le vent soufflait dans sa direction, Gaborn savait qu'il ne pouvait pas le sentir. Mais peut-être avait-il repéré les ferrins.

Au cours des années passées dans la Maison de la Compréhension, le jeune prince ne s'était pas donné la peine d'étudier dans la Salle des Langues.

Le rofehavanais mis à part, il ne baragouinait qu'un peu d'indhopalais.

Durant les froides nuits d'hiver, il avait fréquenté une taverne en compagnie d'amis que son Diem aurait qualifié de douteux. L'un d'eux, un tire-laine, avait dressé un couple de ferrins à chercher des pièces de monnaie (tombées dans la rue, volées dans les boutiques ou dans les poches des cadavres), qu'il leur échangeait contre de la nourriture. Il avait appris le langage grossier des petites créatures, composé de sifflements et de grognements. Gaborn avait assez de Dons de Voix pour dupliquer ses sons.

— Nourriture, couina-t-il. Nourriture. Je donne.

C'était déjà un bon dixième de tout le vocabulaire qu'il avait retenu.

Au-dessus de lui, le ferrin sursauta.

— Quoi ? grogna-t-il. Je t'entends.

Dans son langage, c'était une requête invitant son interlocuteur à se répéter.

— Nourriture. Je donne, dit Gaborn à mi-voix.

Le ferrin poussa une série de petits cris. Soudain, une douzaine de ses semblables se laissèrent tomber des arbres ou jaillirent des fondations du moulin et, levant leur museau pour humer l'air, s'approchèrent prudemment de Gaborn.

— Quoi ? Nourriture ?

Le jeune homme jeta un coup d'œil en aval. Le chasseur méfiant devait distinguer les ferrins qui grouillaient devant le moulin... et penser que si sa proie avait été dans le coin, les créatures auraient pris peur et se seraient enfuies.

Après un instant d'hésitation, il désigna la forêt de la pointe de son épée bâtarde, et cria des ordres que couvrit le fracas de la roue à aubes. Ses compagnons obliquèrent vers le sud, en direction du Bois de Dunn.

Quand Gaborn fut certain qu'ils ne pouvaient plus le voir, il reprit Rowan dans ses bras et se remit en marche.

CHAPITRE XII

RÉUNION

Epouvantée jusqu'au plus profond de son âme, Chemoise regarda sa meilleure amie se vider de son charisme.

Quand Raj Ahten en eut terminé avec la princesse, il se tourna vers sa demoiselle d'honneur et la jaugea, les narines frémissantes.

— Tu es une adorable jeune créature, constata-t-il. Sers-moi !

Chemoise ne put dissimuler la répulsion qu'il lui inspirait. Iomé gisait sur le sol, à peine consciente et gravement diminuée, tandis que son propre père n'avait pas la force de sortir du chariot où on l'avait jeté sans ménagement.

La jeune fille ne répondit pas.

Raj Ahten sourit.

Il ne pouvait pas exiger de Don de quelqu'un qui le haïssait autant ; même sa Voix n'ébranlerait pas Chemoise. Mais il pouvait lui prendre autre chose. Il laissa son regard errer sur les courbes de la jeune fille comme s'il la déshabillait en pensée.

— Jetez-la dans le Donjon des Dédiés, ordonna-t-il. Qu'elle s'occupe de son roi et de sa princesse, puisqu'elle les aime tant.

Un frisson d'horreur parcourut l'échine de Chemoise ; elle osa espérer qu'une fois hors de sa vue, Raj Ahten l'oublierait.

Un garde la prit par le coude pour la conduire au donjon. Dans la cour, il s'arrêta pour échanger quelques mots en indhopalais avec un de ses camarades, et tous deux eurent un rictus carnassier.

Chemoise se précipita vers son père qui avait été traîné dans l'Antichambre des Dédiés, où il gisait sur une civière propre. Le cœur de la jeune fille se serra.

La dernière fois qu'elle l'avait vu, sept ans plus tôt, Eremon Vottania Solette venait de renoncer à servir Sylvarresta, préférant consacrer ses forces à arrêter Raj Ahten. Chemoise le revoyait assis très droit sur sa selle, le matin de son départ pour Aven. A ses yeux de petite fille de neuf ans, il semblait invincible.

A présent, ses habits sentaient la paille pourrie et la sueur rance. Tous les muscles de son corps étaient contractés. Chemoise le nettoya avec un chiffon humide ; quand elle déplaça sa cheville, il lâcha un petit cri de douleur. Fronçant les sourcils, la jeune fille s'aperçut qu'à cet endroit, sa chair était presque à vif.

Le frottement des chaînes. Raj Ahten avait osé le garder enchaîné pendant des années. Comment pouvait-on infliger pareil traitement à des malheureux incapables de s'enfuir ? C'était un miracle que son père ait survécu. Dans le Nord, les Dédiés étaient traités avec respect et affection. Le Seigneur-Loup considérait les siens comme des esclaves.

En attendant que les cuisiniers amènent le brouet réservé à ceux qui avaient fait Don de leur Métabolisme ou de leur Agilité (et qui étaient donc incapables de mâcher de la nourriture solide), Chemoise se contenta de tenir la main de son père et de la couvrir de baisers. Eremon la fixait de ses yeux qui ne cillaient pas.

Un cri s'éleva du Donjon du Roi : quelqu'un venait encore de consentir un Don. Pour ne plus y

penser, la jeune fille parla à son père.

— Je suis si contente de te retrouver. Ça fait si longtemps que j'attendais ce moment !

Eremon esquissa un sourire triste qui ressemblait à une grimace.

Comment lui dire qu'elle était enceinte ? Elle voulait le rendre heureux, lui faire croire qu'elle menait une existence merveilleuse. La honte l'empêchait d'admettre qu'elle avait renoncé à sa vertu et déshonoré sa princesse. D'autant que son fiancé avait été tué par un des assassins de Raj Ahten... Son père ne découvrirait sans doute jamais la vérité ; pour son propre bien, mieux valait lui mentir.

— Je suis mariée, sais-tu ? Avec le sergent Dreys, de la Garde du roi. Tu te souviens de lui ?

Eremon fit un mouvement brusque de la tête.

— C'est un homme courageux et très gentil. Le roi lui a accordé des terres pas loin d'ici. Nous vivons avec sa mère et ses sœurs. Dans quelques mois, nous aurons un enfant. Il grandit déjà dans mon ventre.

Chemoise baissa la tête et, pour cacher son trouble, déplia les doigts de son père que des années d'inactivité avaient presque paralysés.

En signe d'affection, Eremon voulut lui presser la main. Mais à cause de ses Dons de Force, et parce qu'il ne contrôlait plus du tout ses muscles, la jeune fille eut l'impression d'être prise dans un étau.

— Ne serre pas si fort, père, chuchota-t-elle.

Une lueur de panique passa dans le regard d'Eremon. Il essaya de lâcher Chemoise, et ne réussit qu'à serrer encore plus fort. La jeune fille se mordit la lèvre.

— S'il te plaît, implora-t-elle d'une voix larmoyante.

Elle se demanda si son père savait qu'elle mentait, et s'il essayait ainsi de la punir.

Eremon fit une grimace d'excuse et, bandant toute sa volonté, parvint à détendre ses muscles suffisamment pour que Chemoise puisse se dégager.

— Père, sanglota la jeune fille. J'ai attendu si longtemps... Si seulement tu pouvais parler, me raconter ce qui t'est arrivé...

Eremon Vottania Solette avait été capturé en Aven, au palais d'hiver de Raj Ahten. Après avoir escaladé la tour blanche où des rideaux de gaze mauve ondulaient sous le souffle de la brise, il était arrivé dans une pièce embaumant l'encens au jasmin où une multitude de femmes aux cheveux noirs dormaient sur des coussins, leur corps à peine couvert de voiles transparents.

Le harem de Raj Ahten.

Un narguilé à huit tuyaux, pareil à une pieuvre de laiton, reposait sur une table en bois de santal. Dans le bol, les boules d'opium vert foncé finissaient de se consumer en dégageant une fumée acre. Des charbons brûlaient doucement dans des braseros, diffusant une plaisante chaleur.

D'une pièce voisine s'élevèrent des gloussements de plaisir féminins. Eremon eut le fol espoir de surprendre Raj Ahten au milieu de ses ébats, et de pouvoir lui porter un coup fatal pendant qu'il serait nu et pris au dépourvu.

Au moment où il se plaquait contre le mur en tirant un long poignard, une des femmes se réveilla et l'aperçut. Il bondit sur elle pour la faire taire. Trop tard : elle avait déjà donné l'alarme.

Un eunuque tiré de sa somnolence jaillit d'une alcôve et frappa Eremon sur la tête avec une massue. Comme tous ceux qui occupaient sa fonction, il était obèse et parlait avec une voix aiguë. Il se nommait Salim al Daub. En récompense, Raj Ahten lui accorda le Don d'Agilité d'Eremon.

Le chevalier aurait préféré mourir plutôt que d'être réduit à cette infamie, mais deux espoirs

secrets le poussèrent à s'accrocher à la vie. Le premier et le plus grand était de rentrer en Heredon pour revoir sa fille une dernière fois.

Chemoise vit les yeux d'Eremon se remplir de larmes. Chaque inspiration était une lutte douloureuse pour forcer ses poumons à se dilater. La jeune fille se demanda comment il avait pu survivre ainsi pendant sept longues années.

— Tu vas bien ? Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? demanda-t-elle, éperdue de chagrin.

Un long moment, son père lutta pour prononcer deux mots :

— Tue... nous.

LIVRE TROISIÈME
VINGT ET UNIÈME JOUR DU MOIS DES MOISSONS
UN JOUR DE TRAHISON

CHAPITRE XIII

ORDEN LE PRAGMATIQUE

Trente lieues au sud de Château Sylvarresta, un promontoire rocheux appelé Tor Hollick se dressait à quatre cents pieds au-dessus du Bois de Dunn. De son sommet, on jouissait d'une excellente vue sur les environs.

Autrefois, une forteresse y était érigée, mais il n'en restait plus que quelques pierres en équilibre instable. Les autres avaient été emportées par les paysans pour bâtir leurs maisons.

Assis sur un tronçon de pilier couvert de lichen, le roi Mendellas Draken Orden observait le relief des collines et les ondulations des arbres agités par la brise nocturne. Une cape de brocart lamé vert ceignait ses épaules, et une tasse de thé sucré réchauffait ses mains.

Au-dessus de lui, deux graaks semblables à des chauves-souris géantes décrivaient des cercles paresseux, leur silhouette se découpant contre le ciel étoilé. Mais le roi Orden ne se souciait pas d'eux. Son attention était rivée sur l'incendie qui faisait rage dans le lointain.

Château Sylvarresta était-il la proie des flammes ? Cette idée lui semblait insupportable. Plus encore que son cœur, elle affligeait son esprit et son âme. Au fil des ans, Mendellas avait appris à chérir ce royaume et son souverain. Trop, peut-être : il savait qu'il se précipitait dans la gueule du loup.

Selon ses éclaireurs, Raj Ahten avait atteint la forteresse en milieu de journée. Le roi Orden pensait qu'il n'attaquerait pas avant le lendemain, mais en contemplant la lueur orangée des flammes qui embrasait l'horizon, il craignait le pire.

Sous son perchoir campaient deux mille hommes épuisés après une journée de marche forcée. Dès que Borenson l'avait prévenu, le roi Orden avait pris ses dispositions pour voler au secours de son vieil ami... et de son fils.

Son cœur se serrait à la pensée de Gaborn. Intrépide, volontaire... et désespérément stupide. Croyait-il vraiment que Raj Ahten se contenterait de prendre Château Sylvarresta ? Le Seigneur-Loup devait savoir que le roi Orden se rendait chaque année en Heredon pour les chasses d'automne, et que la clé des royaumes du Nord était la destruction de sa famille.

Cette mise en scène puait le piège à plein nez. A la manière d'un rabatteur, Raj Ahten l'appâtait en attaquant Château Sylvarresta. Déjà, le roi Orden avait envoyé des éclaireurs au sud et à l'est pour découvrir quel genre de troupes bloqueraient sa retraite. Le Seigneur-Loup avait sûrement fait fermer toutes les routes. S'il s'y prenait bien, il pourrait détruire la Maison Orden et s'emparer d'Heredon au passage.

En se rendant à Château Sylvarresta, Gaborn avait fait preuve d'autant d'aveuglement que de courage. Mais le roi Orden était ami avec Jas Laren Sylvarresta depuis longtemps ; si la situation avait été inversée, il savait que ce dernier n'aurait pas hésité une seconde à voler à son secours.

Pour l'heure, bien que son sang bouillît d'impatience, le roi Orden devait se satisfaire d'observer l'incendie de loin et d'attendre le retour de ses éclaireurs : six hommes montés sur des chevaux de force. Son année avait besoin de repos, mais avec ses quarante Dons de Constitution, le père de Gaborn aurait pu se passer de sommeil indéfiniment si tel avait été son désir.

Raj Ahten non plus ne dormait sûrement pas.

Derrière le roi Orden se tenaient deux Diems, le sien et celui de son fils. Il s'interrogea : pourquoi ce dernier n'avait-il pas couru à Château Sylvarresta rejoindre Gaborn ? Deux solutions : soit un autre membre de son ordre veillait sur le jeune homme et assurait ses chroniques, soit Gaborn était mort.

Le roi Orden profita de sa longue veille pour passer mentalement en revue les défenses de son royaume. Parfois, il ressentait une impression de danger, percevant la présence de maraudeurs sur sa frontière sud. Quand il était enfant, son père lui avait confié que de tels pressentiments étaient l'apanage des rois, leur héritage natal.

Enfin, un éclaireur revint faire son rapport. Château Sylvarresta était tombé au coucher du soleil, sans opposer la moindre résistance. C'était encore pire que le roi Orden le craignait.

Il saisit à sa ceinture un étui à parchemin en bois de chêne laqué, contenant une missive adressée au roi Sylvarresta et cachetée par le sceau du duc de Longmot. A l'aube, ses éclaireurs avaient découvert dans les buissons le cadavre du messenger qui la portait. Une flèche était plantée dans son dos. Sans la puanteur du corps, la lettre aurait été perdue à jamais.

En d'autres circonstances, le roi Orden ne se serait pas permis d'ouvrir le courrier destiné à un ami, et l'aurait remis à Sylvarresta en mains propres. Mais la forteresse était tombée, et la missive contenait peut-être des informations capitales. Après tout, Longmot était la deuxième cité la plus importante d'Heredon ; il se pouvait que les troupes de Raj Ahten l'aient assiégée.

Le roi Orden brisa le cachet de cire avant de dérouler un parchemin jaune qu'il examina à la faveur du clair de lune. Le document était couvert d'une écriture féminine brouillonne, comme s'il avait été rédigé à la hâte.

Au Roi de Plein Droit Jas Laren Sylvarresta : Salutations de Votre Dévouée Servante, la Duchesse Emmadine Ot Laren.

Mon cher oncle,

Vous avez été trahi. A mon insu, mon mari a permis aux forces de Raj Ahten de traverser le Bois de Dunn. Il espérait régner à votre place, comme régent, au cas où Château Sylvarresta tomberait.

Raj Ahten en personne est venu ici il y a deux jours, accompagné par une armée. En une nuit, il a extorqué des Dons à des dizaines de nos serviteurs, et récompensé mon mari en le suspendant avec ses entrailles à la fenêtre de sa propre chambre.

Il n'est pas assez fou pour faire confiance à un traître.

Après avoir abusé de moi, il m'a forcé à lui faire un Don de Charisme. A son départ, il a laissé un régent, des érudits et une petite troupe pour gérer la cité en son absence.

Depuis deux jours, son régent dévaste nos terres, prenant des Dons par centaines. Il se moque bien que ceux qui les lui accordent vivent ou meurent. Tant de Dédiés gisent dans la cour que personne ne pourra prendre soin d'eux. Il m'a utilisée comme vecteur pour arracher leur charisme à de pauvres femmes, et mes fils Wren et Dru, qui sont des enfants, servent également de vecteur d'agilité et de constitution au Seigneur-Loup.

Il y a une heure, mes serviteurs, quelques gardes et moi-même sommes parvenus à nous révolter et à massacrer nos bourreaux. La lutte fut sanglante, mais elle en valait la peine. Nous avons récupéré quarante mille forceps !

Ici, le roi Orden s'interrompt, le souffle coupé. Il se leva et fit les cent pas sur son perchoir.

La tête lui tournait. Quarante mille forceps ! Jamais on n'avait entendu parler d'une telle quantité

! Dans tous les royaumes du Nord, on n'avait pas transmis autant de Dons au cours des vingt dernières années. Raj Ahten était un imbécile d'entreposer une telle richesse à un seul endroit.

Par les Puissances, je dois récupérer ces forceps ! songea le roi Orden. *A moins... A moins que ce ne soit un piège.* Raj Ahten pensait-il vraiment pouvoir tenir Longmot avec une garnison assez réduite pour être massacrée par une poignée de civils ?

Orden s'interrogea. En extorquant des Dons majeurs à une famille noble et à ses meilleurs soldats, il était possible de réduire une forteresse à l'impuissance en l'espace d'une nuit. Selon la duchesse, peu de soldats avaient participé à la révolte ; les autres étaient donc morts ou incapables de se battre. Peut-être n'était-ce pas un piège...

Raj Ahten avait fait confiance à ses hommes pour veiller sur son trésor. Longmot était une splendide forteresse aux défenses renforcées. Quel meilleur endroit pour entreposer des milliers de forceps, en les gardant à sa disposition pour le moment où il en aurait besoin ?

Le roi Orden reprit sa lecture.

Je suppose que ces forceps vous seront d'une grande utilité pour livrer la guerre à venir.

Une importante force ennemie arrive par le sud. Selon mes éclaireurs, elle devrait être là dans quatre jours. J'ai envoyé des messagers à Groverman et à Dreis pour réclamer de l'aide. S'ils nous l'accordent, nous devrions pouvoir soutenir un autre siège.

Le Seigneur-Loup ne m'a presque pas laissé de soldats valides. Ceux qui sont encore en vie lui fournissent constitution et agilité par l'intermédiaire de mes fils.

Raj Ahten est en route vers Château Sylvarresta. Je ne pense pas qu'il puisse vous atteindre avant la Veillée d'Hostenfest.

Prenez garde : il est dangereux. Il a tant de Dons de Charisme qu'il irradie comme un soleil. Depuis des dizaines d'années, Longmot abrite une multitude de femmes frivoles, uniquement préoccupées par leur apparence, et je canalise leur beauté à toutes.

Mais je refuse de servir vos ennemis.

Dans deux jours, tous ceux qui ont accordé des Dons à Raj Ahten périront de ma main. Je tremble à la pensée de devoir tuer mes propres fils, mais c'est indispensable pour ressusciter les troupes nécessaires à la défense de la cité.

J'ai caché les forceps ; ils sont enterrés dans le champ de navets du manoir de Bredsfor.

Je crains que nous ne nous revoyions pas. J'ai confié au capitaine Cedrick Tempest, de la garde du palais, le commandement temporaire de Longmot.

Mon mari est toujours suspendu à la fenêtre par ses intestins. Je ne le détacherai pas. Si j'avais eu connaissance de sa trahison plus tôt, je ne me serais pas montrée aussi clément que Raj Ahten.

Je dois maintenant aller aiguiser mon couteau. Au cas où j'échouerais, vous savez que faire.

Votre nièce aimante,

La Duchesse Emmadine Ot Laren.

Mendellas acheva sa lecture et secoua la tête, incrédule. « Vous savez que faire »... Le cri ancestral de ceux que l'on forçait à servir de vecteur : « Tuez-moi, si je ne suis plus en état de le faire moi-même. »

Le roi Orden avait rencontré la duchesse à plusieurs reprises. C'était une petite femme effacée. Pourtant, quelle force devait se cacher sous son apparente timidité ! Il en fallait pour supprimer ses propres enfants avant de se suicider. Mais parfois, c'était la seule solution.

Raj Ahten le savait. Il avait organisé la chaîne des Dons de manière à ce que les soldats ne puissent plus jamais se battre, à moins que toute la famille Ot Laren ne soit massacrée.

La duchesse ferait son devoir.

Frissonnant, le roi Orden espéra que son propre fils ne tomberait pas aux mains de Raj Ahten. Si les circonstances l'exigeaient, il trouverait sans doute la force de le tuer, mais cela lui briserait le cœur. Il avait déjà perdu tant des siens...

Retournant la missive, il lut la date d'expédition. Moisson, 19. Ecrite deux jours plus tôt, à une centaine de lieues. La duchesse pensait que Raj Ahten n'atteindrait pas Château Sylvarresta avant le lendemain ; aussi avait-elle prévu de se suicider à l'aube, au moment de l'attaque. *Domage qu'elle se soit trompée dans ses calculs, s'attrista Mendellas. Si elle avait agi ce matin, son sacrifice aurait peut-être sauvé Jas Laren.*

Il rédigea très vite deux lettres pour le duc de Groverman et le comte de Dreis, dont les châteaux étaient les plus proches de Longmot, en les suppliant d'envoyer de l'aide et de faire passer le mot à leurs voisins.

La duchesse leur avait déjà envoyé des missives, mais pour peu que ses messagers aient subi le même sort que le malheureux découvert par ses troupes... Pour s'assurer de la coopération de Groverman et de Dreis, Mendellas n'hésita pas à leur révéler qu'un trésor était caché à Longmot.

— Borenson ? appela-t-il quand il eut terminé.

Le capitaine était assis sur les rochers au-dessus de lui, non loin du nid des graaks.

— Qu'y a-t-il, seigneur ? demanda-t-il en rejoignant Mendellas.

— J'ai une mission très dangereuse à te confier.

— Parfait ! se réjouit Borenson en s'agenouillant devant son souverain, qu'il dépassait d'une bonne tête.

— J'emmène sur-le-champ cinq cents hommes à Château Longmot, annonça Mendellas. Mille autres nous suivront à l'aube. Nos éclaireurs me rapportent que des milliers de nomens se cachent dans les bois autour de Château Sylvarresta. En cravachant dur, tu peux les atteindre à l'aube et laisser nos hommes s'exercer sur eux au tir à l'arc.

« Ne sortez pas du couvert des arbres. Raj Ahten hésitera à envoyer des renforts aux nomens s'il ignore votre nombre. Au cas où il attaquerait quand même, battez en retraite et rejoignez-nous à Longmot. Dans tous les cas, je veux que tes hommes se replient à midi au plus tard.

« Le duc de Longmot a trahi Sylvarresta. Raj Ahten s'est emparé de son château et a soutiré des Dons à des centaines de malheureux. Son épouse projette de se suicider à l'aube, après avoir tué tous les autres vecteurs. Il semble qu'elle ait mis la main sur un fabuleux trésor, dont je dois aller la soulager. Je veux que tu empêches le Seigneur-Loup d'intervenir.

Le roi Orden réfléchit à ce qu'il ferait ensuite. Pour y avoir souvent chassé depuis vingt ans, il connaissait bien le Bois de Dunn. Il devait mettre cet avantage à profit.

— Je vais détruire le Pont d'Hayworth. Conduis tes hommes au Gué du Sanglier et fais-leur tendre une embuscade dans le canyon. Quand les troupes de Raj Ahten passeront par là, ils attaqueront en leur jetant des rochers du haut de la falaise, en leur décochant des flèches et en mettant le feu à la végétation. Mais qu'ils n'engagent pas le combat au corps à corps à moins que cela ne soit absolument nécessaire.

« Ensuite, ils devront me rejoindre à Longmot. Tu as bien compris ? Ton unique objectif est de retarder le Seigneur-Loup, en lui infligeant les pertes les plus lourdes possible.

Un sourire de dément naquit sur les lèvres de Borenson. Mendellas se demanda pourquoi : cette mission équivalait à un suicide. Voulait-il mourir, ou se réjouissait-il du défi qui s'offrait à lui ?

— Malheureusement, reprit-il, tu n'accompagneras pas tes troupes.

— Ah bon ?

De la déception s'afficha sur le visage de Borenson.

— Non, je te réserve une mission plus dangereuse encore. Demain, à midi, pendant que tes hommes battront en retraite vers le Gué du Sanglier, je veux que tu te rendes personnellement à Château Sylvarresta pour porter un message à Raj Ahten.

« Fais preuve de ta plus belle assurance. Dis-lui que j'ai repris Longmot et que j'y ai tué ses Dédiés à l'aube, ordonna le roi Orden.

Borenson déglutit. Des gouttes de sueur perlèrent sur son front.

— Fais-lui croire que je me suis emparé des quarante mille forceps entreposés là-bas, et que j'en ai fait bon usage. Dis-lui que je consens à lui en rendre cinq mille, mais qu'il connaît le prix à payer.

— C'est-à-dire ?

— Ne le précise pas. S'il tient Gaborn, il te le proposera. Sinon, il pensera que tu parles de Sylvarresta, et c'est lui qu'il t'offrira.

« Quel que soit l'otage que Raj Ahten se propose de libérer, vérifie dans quel état il est. Vois si notre ennemi l'a forcé à lui consentir un Don. Je soupçonne qu'il a utilisé les membres de la famille royale comme vecteurs. En quinze heures, il a ainsi pu s'approprier des centaines de Dons majeurs. Si tel est le cas, tu sais ce qui te reste à faire.

— Je vous demande pardon ?

— Tu m'as très bien entendu.

L'expression de Borenson se durcit.

— Vous voudriez que je tue le roi Sylvarresta ou votre propre fils ?

Au-dessus de leur tête, un graak poussa un cri. Quand Mendellas était enfant, encore assez léger pour monter ces créatures, son père l'avait laissé entreprendre des voyages aériens jusqu'au lointain royaume de Dzerlas, en Inkarra, avec d'autres jeunes cavaliers ayant des Dons de Force, d'Intelligence et d'Agilité.

Mais quand Gaborn avait appris à monter les graaks, Mendellas avait refusé de le laisser partir. Il l'aimait tant... Il ne voulait pas lui faire courir le moindre risque.

Le roi Orden avait espéré que son fils aurait le temps de grandir et d'acquérir de la maturité — un luxe rare chez les Seigneurs des Runes, que la nécessité forçait souvent à prendre des Dons de Métabolisme et à vieillir avant l'heure. Il voulait encore lui enseigner des choses qu'il n'avait pu apprendre dans la Maison de la Compréhension : l'art de la diplomatie, de la stratégie et de l'intrigue.

Autrefois, le père de Mendellas avait été capturé et forcé de faire un Don à un Seigneur-Loup du désert. Ses amis l'avaient sauvé de la déchéance... d'un coup d'épée bien placé. Borenson ne saurait jamais combien il en coûtait au roi Orden de lui donner l'ordre de tuer son fils.

Il posa une main sur l'épaule du colosse, qui tremblait de tous ses membres. Jusque-là, Borenson avait été le protecteur de Gaborn ; il lui serait difficile de devenir son assassin.

— Après avoir reçu ton message, Raj Ahten accourra à Longmot pour me livrer bataille. Il ne pourra pas emmener ses Dédiés avec lui, ni leur laisser une garde suffisante. Dès qu'il sera parti, je veux que tu te rendes dans le donjon et que tu élimines tous ses occupants, déclara Mendellas,

impitoyable.

« Tu sais aussi bien que moi que c'est la seule chose à faire. La vie de tous les habitants de Mystarria en dépend peut-être. Nous ne pouvons pas nous offrir le luxe de la faiblesse. Ni de la miséricorde.

D'une bourse pendue à sa ceinture, le roi Orden tira une petite flasque d'ivoire contenant un peu de brume des champs de Mystarria. Ses sorciers aquatiques l'avaient enchantée, lui assurant qu'elle suffirait à masquer toute une armée. Les hommes de Borenson en auraient grand besoin.

Mendellas remit la fiole au guerrier, et se demanda s'il ne devrait pas aussi lui confier le bouclier magique qu'il avait apporté pour l'offrir à Sylvarresta. Mais peut-être ferait-il mieux de le garder pour s'en servir...

Le roi Orden s'interrogea. Il ne voulait pas tuer Jas Laren. Mais si celui-ci avait succombé face au Seigneur-Loup, il devrait le faire. Les souverains du Rofehavan sauraient ainsi qu'il ne laisserait personne consentir de Don à Raj Ahten et vivre pour voir le soleil se lever le lendemain. Personne... pas même son meilleur ami. Pas même son fils.

— S'ils servent l'ennemi, déclara Mendellas pour lui-même autant que pour Borenson, nous ne devons pas hésiter à abattre nos amis et nos parents. C'est la guerre.

CHAPITRE XIV

UN MAGICIEN ENCHAÎNÉ

Peu avant l'aube, un cliquetis de chaînes précéda Binnesman dans la salle d'audience du roi.

Sous le regard d'Iomé, les gardes traînèrent l'herboriste jusqu'à Raj Ahten. La jeune fille frissonna et se tapit dans un coin sombre, craignant que Binnesman ne l'aperçoive et ne lui fasse sentir tout le poids de son mépris.

Au cours des dernières heures, elle avait examiné la rune marquée dans la chair de sa gorge. C'était un symbole complexe qui lui volait bien plus que sa beauté : il tentait d'absorber sa fierté et son espérance. Iomé luttait contre son influence, mais elle se sentait pourtant plus bas que terre, indigne de souiller le regard des autres de sa présence.

Selon la légende, l'officiant Phedrosh avait jadis créé une rune de volonté, capable de saper la force spirituelle de ses victimes. Iomé n'aurait jamais été capable de résister à Raj Ahten s'il lui avait imposé celle-là. Elle éprouva une vive reconnaissance pour Phedrosh qui avait détruit sa rune et le secret de sa fabrication avant de s'enfuir en Inkarra.

De lourdes chaînes ceignaient les poignets de Binnesman, reliant son cou à ses pieds. Sans ménagement, les gardes le jetèrent aux pieds de Raj Ahten.

Quatre Tisseurs de Flammes accompagnaient l'herboriste : trois jeunes hommes et une femme, tous mats de peau, chauves et dénués de poils. Une lumière étrange dansait dans leur regard. Les hommes portaient des robes de soie couleur safran, la femme un manteau écarlate. Pourtant, quand elle s'approcha, Iomé sentit la chaleur sèche qui émanait d'elle, pareille à celle des pierres qu'on glisse dans son lit pour le réchauffer par les nuits d'hiver.

Le pouvoir de la Tisseuse de Flammes se manifestait d'une autre façon. Il suscitait un désir fiévreux, une excitation intellectuelle. Rien à voir avec la sensualité qu'Iomé ressentait en présence de Binnesman : ce désir d'engendrer des enfants, de sentir de petites lèvres téter son sein. Les sorciers apportaient avec eux une rage de violer, de prendre par la force ; une fureur diffuse contrôlée par un intellect affûté comme une lame.

Le pauvre Binnesman était dans un état pitoyable, couvert de saletés des pieds à la tête. Pourtant, Iomé ne lut aucune crainte dans ses yeux bleu ciel. *Vous devriez avoir peur, songea-t-elle. Personne ne peut affronter Raj Ahten, la lumière de son visage et la douceur de sa Voix.*

Depuis la veille, elle avait assisté à des choses qu'elle n'aurait jamais crues possibles. Deux cents soldats de la Garde du roi avaient consenti des Dons sans opposer de véritable résistance ; c'étaient pourtant des hommes fidèles à leur seigneur, mais comment ne pas céder face au Seigneur-Loup ?

La plupart n'avaient même pas essayé. Le capitaine Derrow avait bien refusé de prêter allégeance à Raj Ahten et supplié de servir dans le Donjon des Dédiés, faisant remarquer que les autres grandes maisons du Rofehavan ne tarderaient pas à envoyer leurs tueurs. Le Seigneur-Loup avait accepté, à la seule condition que Derrow lui accorde un Don mineur : celui de l'Ouïe.

Quant au capitaine Ault, il avait refusé de prêter allégeance et maudit Raj Ahten en des termes très explicites. Le Seigneur-Loup avait essuyé ses injures sans broncher, un sourire jouant au coin de ses lèvres. Mais quand Ault s'était tu, la femme au manteau écarlate lui avait saisi la main presque

tendrement, et avait éclaté de rire en le voyant prendre feu.

Des cris atroces avaient retenti tandis que les flammes faisaient fondre l'armure d'Ault, puis carbonisaient sa chair. Des heures après, une odeur tenace planait encore dans la salle d'audience. Le cadavre noirci avait été déposé à l'entrée du Donjon du Roi pour servir d'avertissement aux téméraires.

Toute la nuit, les gardes de Raj Ahten avaient escorté les plus riches marchands de la cité devant leur maître, toujours en quête d'or et de Dons. Il n'avait qu'à demander pour que les gens lui offrent tout ce qu'il désirait.

C'était ainsi qu'il avait appris le nom du jeune homme qui avait tué plusieurs de ses géants, de ses cavaliers et de ses molosses, tout cela pour avertir Château Sylvarresta de l'invasion imminente. En ce moment même, ses éclaireurs fouillaient le Bois de Dunn à la recherche du jeune prince Orden.

Jas Laren était assis aux pieds de Raj Ahten. Une corde le liait au trône qui lui avait appartenu; dans sa naïveté, il la mordillait en espérant se libérer. Il ne lui serait pas venu à l'idée de défaire le nœud.

Une telle majesté émanait de Raj Ahten que cette vision ne choquait pas Iomé. La jeune fille trouvait approprié que son père se traîne devant le Seigneur-Loup comme un chien ou un chat l'aurait fait devant un mortel ordinaire.

Raj Ahten était flanqué de sa garde personnelle, de deux conseillers et d'une autre Tisseuse de Flammes vêtue d'une robe bleu nuit. Son aura de pouvoir était telle qu'Iomé tremblait en la regardant. Elle se tenait devant un brasero d'argent sur lequel elle avait disposé des brindilles et des nœuds de bois. Des flammes vertes hautes de trois ou quatre pieds s'en élevaient.

Au cours de la nuit, elle n'avait levé les yeux qu'une fois pour dire à Raj Ahten, avec une grimace de plaisir :

— Bonne nouvelle, Votre Eclat. Vos assassins viennent de tuer le roi Gareth Arrooley d'Internook. Sa lumière n'éclaire plus la terre.

Iomé avait sursauté. Ainsi, le Seigneur-Loup ne se contentait pas d'attaquer un royaume du Nord. Elle s'était interrogée sur l'étendue de ses plans. *Nous sommes tous des ignorants comparés à lui*, avait-elle songé en observant la forme prostrée de son père.

A présent, Raj Ahten examinait Binnesman à la lueur verdâtre du brasero. Il se gratta pensivement la barbe.

— Quel est ton nom ?

L'herboriste leva les yeux.

— Binnesman.

— Je connais bien tes travaux. J'ai lu tous tes herbiers. (Il jeta un coup d'œil à la Tisseuse de Flammes en manteau rouge.) Tu me l'amènes enchaîné ? Je refuse qu'on lui inflige pareil traitement. Il n'a pas l'air très dangereux...

Comme en transe, la femme laissa son regard flou se poser sur Binnesman. Il sembla à Iomé qu'elle cherchait le courage de le tuer.

— Tout à fait inoffensif, Votre Seigneurie, répondit l'herboriste d'une voix forte.

Bien que toujours à quatre pattes sur le tapis, il observait Raj Ahten d'un air détaché.

— Tu peux te lever.

Binnesman s'exécuta, mais ses chaînes trop courtes l'obligèrent à demeurer tête basse. Il n'en fut pas indisposé : à force de se pencher sur ses plants, il était presque bossu.

— Méfiez-vous de lui, seigneur, chuchota la femme en robe bleu nuit. Il détient un grand pouvoir.

— Vous me surestimez, plaisanta Binnesman. Vous avez détruit mon jardin, donc mes réserves d'herbes et d'épices. Je ne vous comprends pas, Raj Ahten : vous avez pourtant la réputation d'un homme pragmatique, et il y en avait pour une fortune !

Le Seigneur-Loup eut un sourire indulgent.

— Tu es toujours en vie. Tu peux faire pousser un autre jardin. Ou t'occuper de ceux qui existent déjà. Dans mes propriétés du Sud, j'ai rassemblé des arbres venus des quatre coins du monde ; en outre, la terre est fertile et l'eau abondante.

Binnesman secoua la tête.

— Jamais il n'y aura d'autre jardin comme celui que vous avez détruit. C'était comme mon cœur. Voyez par vous-même, lâcha-t-il en agrippant sa robe souillée.

Raj Ahten se pencha en avant.

— Je suis navré, mais il était nécessaire de te rogner les ailes, Gardien de la Terre. (Il prononçait ce titre d'un ton solennel, témoignant plus de respect à Binnesman qu'à quiconque jusque-là.) Pourtant, je ne te veux pas de mal.

« Les tiens sont peu nombreux en ce monde. J'ai testé l'efficacité des herbes, des onguents et des infusions qu'ils produisent, et j'en suis arrivé à la conclusion que tu étais le meilleur. Tu mérites plus d'honneurs qu'on ne t'en a accordés. Tu devrais servir comme Maître de la Salle des Puissances Terriennes dans la Maison de la Compréhension, à la place de cet imposteur de Hoewell.

Iomé s'émerveilla que Raj Ahten, en Indhopal, ait entendu parler de la réputation de l'herboriste.

Le Seigneur-Loup lui semblait presque omniscient.

Binnesman observa son interlocuteur sous ses sourcils broussailleux. Les rides qui sillonnaient son visage trahissaient une immense sagesse, lui donnant l'air bon et doux. Mais son regard était froid et calculateur, comme quand il écrasait des insectes nuisibles dans son jardin.

— Les honneurs conférés par les hommes ne m'intéressent pas, grogna-t-il.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui t'intéresse ? demanda Raj Ahten. (Puis, l'herboriste ne lui répondant pas :) Accepteras-tu de me servir ?

Les subtiles inflexions de sa Voix auraient fait se prosterner bien des hommes.

— Je ne sers aucun roi, répliqua Binnesman.

— Tu servais Sylvarresta, lui rappela Raj Ahten, comme il me sert aujourd'hui.

— Sylvarresta était mon ami, pas mon maître.

— Tu servais son peuple.

— Je ne sers que la terre et tous ceux qui l'arpentent.

— J'en fais partie...

Binnesman jeta à son interlocuteur le regard glacial réservé aux enfants qu'on a surpris en train de faire une bêtise alors qu'on les avait mis en garde.

— Désirez-vous mes services en tant qu'homme ou que magicien ?

— Magicien...

— Dans ce cas, je regrette, mais je ne peux vous prêter allégeance, car cela diminuerait mes pouvoirs.

— De quelle façon ?

— J'ai juré de servir la Terre et personne d'autre. Pour moi, les hommes ne sont ni plus

importants ni plus dignes de dévotion que les arbres, les lièvres ou les renards. Toutes les créatures ont la même valeur. Si je brise mon serment en vous prêtant allégeance, mes pouvoirs disparaîtront.

« Beaucoup d'hommes vous servent ou *se* servent à travers vous, Raj Ahten. Contentez-vous d'eux.

Iomé s'étonna des paroles de Binnesman. Il avait menti, elle le savait. Il chérissait l'humanité davantage que le règne animal. Un jour, il lui avait confié que ce dévouement était son point faible. A ses yeux, ça le rendait indigne de sa maîtresse.

La jeune fille craignait que Raj Ahten ne se laisse pas duper et punisse Binnesman. Mais elle le vit baisser sur l'herboriste un regard plein de bonté.

— Comme tout Seigneur des Runes, continua Binnesman d'une voix douce, vous devez veiller sur vos Dédiés, sinon ils meurent de faim ou de maladie, et vous perdez les pouvoirs qu'ils vous confèrent. C'est la même chose pour moi, ou pour vos Tisseurs de Flammes. Voyez comme ils nourrissent le feu, sachant qu'ils en tireront une énergie renouvelée...

— Seigneur, chuchota la femme en robe bleu nuit en se penchant vers Raj Ahten. Laissez-moi le tuer. Les flammes montrent qu'il est dangereux. Il a aidé le prince Orden à fuir son jardin. Il soutient nos ennemis. La lumière qui est en lui vous aveuglera.

Le Seigneur-Loup posa une main apaisante sur celle de la femme.

— Est-ce vrai ? demanda-t-il à Binnesman. Avez-vous aidé le prince à s'échapper ?

Ne lui répondez pas ! eut envie de hurler Iomé. L'herboriste se contenta de hausser les épaules.

— Il était blessé. Je l'ai soigné comme je l'aurais fait pour un lapin ou une corneille, et je lui ai indiqué le chemin du Bois de Dunn afin qu'il puisse se cacher.

— Pour quelle raison ?

— Parce que vos soldats voulaient sa mort et que je sers la vie. La vôtre comme celle de vos ennemis. Je sers la vie aussi sûrement que vous servez la mort.

— Je ne sers pas la mort mais l'humanité, déclara calmement Raj Ahten.

Il avait à peine plissé les yeux, mais son visage s'était soudain durci.

— Le feu consume, répliqua Binnesman. Entouré par autant de Tisseurs de Flammes, vous devez percevoir son attraction. Il vous tient en son pouvoir.

Raj Ahten se radossa à son trône.

— Le feu éclaire et révèle, riposta-t-il. Il nous réchauffe par les nuits froides. En de bonnes mains, il peut être un outil de guérison. Les Puissances et les Eclats sont des créatures de flammes. La vie jaillit du feu autant que de la terre.

— C'est vrai qu'il peut servir le bien, concéda Binnesman, mais pas en ce moment. Aucun être de lumière ne répondra à vos appels. Je pense que vous feriez mieux de vous débarrasser de ces... forces. (D'un geste méprisant, il désigna les Tisseurs de Flammes.) D'autres magiciens vous serviraient bien mieux.

— Toi, par exemple ? Tu fournirais des herbes et des onguents à mes armées ? demanda Raj Ahten avec un sourire qui parut illuminer la pièce.

Cette fois, Binnesman va accepter, songea Iomé. *Il ne peut pas faire autrement.*

— En mon âme et conscience, je soignerai les malades et les blessés, déclara l'herboriste, de quelque côté qu'ils se battent. Mais je ne vous servirai pas.

Visiblement déçu, Raj Ahten hocha la tête. Un vassal comme Binnesman aurait été d'une valeur inestimable.

— Il ment, siffla la femme en robe bleu nuit, levant les yeux de son brasero. Il sert un souverain ! Je vois dans les flammes un homme couronné et sans visage ! Un roi arrive et il a le pouvoir de vous détruire !

Raj Ahten se pencha en avant pour étudier l'herboriste, la lueur verdâtre des flammes jouant sur son profil droit.

— As-tu des visions, toi aussi ? Que sais-tu de ce roi ?

Binnesman se redressa et croisa les bras sur sa poitrine.

— Je ne suis pas un Seigneur du Temps pour connaître l'avenir. Et je ne lis pas dans les pierres polies. Mais vous vous êtes fait de nombreux ennemis.

— Lequel d'entre eux sers-tu ? insista Raj Ahten.

Un long moment, Binnesman demeura immobile, les sourcils froncés. Iomé crut d'abord qu'il ne répondrait pas ; puis elle l'entendit marmonner :

— Bois et pierre, bois et pierre, ils sont mes os et ma chair. Métal, sang, bois et pierre, que j'enterre, que j'enterre.

— Comment ? demanda Raj Ahten, qui avait pourtant dû entendre.

— Je ne sers aucun homme. Mais un roi arrive. Un roi qui a l'approbation de la terre. Il est entré en Heredon voilà quatorze jours. Je le sais parce que je dors dans les champs, et que les pierres l'ont chuchoté chaque nuit.

— Tuez-le ! s'exclamèrent les Tisseurs de Flammes à l'unisson. Il sert votre ennemi !

D'une main levée, Raj Ahten leur intima le silence.

— Qui est ce Roi de la Terre ? gronda-t-il, le regard flamboyant.

Mais les sorciers continuèrent à réclamer la mort de Binnesman à grands cris, et Iomé craignit qu'ils ne passent à l'action sans l'accord de Raj Ahten. La femme en robe bleu nuit leva un poing et le laissa s'enflammer. Pour sauver l'herboriste, la jeune fille s'exclama :

— C'est le roi Orden ! Il a passé la frontière il y a deux semaines !

A cet instant, les chaînes qui entravaient Binnesman tombèrent sur le sol. L'herboriste desserra les poings et jeta quelque chose en l'air...

Des pétales de fleurs jaunes, des racines et des feuilles sèches tourbillonnèrent sous la lueur verdâtre du brasero. Les Tisseurs de Flammes lâchèrent des cris étranglés et volèrent en arrière, comme si une force invisible les avait frappés.

Le brasero s'éteignit en même temps que toutes les lanternes, et la salle du trône fut plongée dans une pénombre à peine troublée par le clair de lune filtrant par les oriels.

Quand ses yeux se furent accoutumés à la chiche lumière, Iomé promena autour de la pièce un regard étonné. Les Tisseurs de Flammes étaient étendus sur le sol, gémissant de douleur. Pourtant, la jeune fille n'avait rien senti d'autre que la brève caresse des pétales effleurant son visage.

Une odeur fraîche et piquante flottait dans l'air, pareille à celle de l'herbe coupée. Binnesman s'était redressé de toute sa hauteur et toisait Raj Ahten sous ses sourcils broussailleux. Ses menottes toujours cadencées gisaient à ses pieds ; on eut dit que ses membres étaient passés au travers.

Raj Ahten posa sur l'herboriste un regard ennuyé et agrippa les accoudoirs de son trône.

— Qu'as-tu fait ? demanda-t-il d'une voix dangereusement calme.

— J'ai empêché vos sorciers de me tuer, répondit Binnesman. Ne vous inquiétez pas, ils s'en remettront vite. A présent, si vous voulez bien m'excuser, j'ai encore beaucoup à faire.

Il se détourna.

— Est-il vrai que tu soutiens le roi Orden ? insista Raj Ahten. Te battrais-tu à ses côtés ?

Binnesman lui jeta un regard en coin et secoua la tête.

— Je ne souhaite pas lutter contre vous, dit-il doucement, car je n'ai encore jamais pris de vie humaine. Vous êtes sourd et aveugle aux pouvoirs de la terre. Le grand arbre de la vie se penche vers vous ; ses feuilles vous parlent à l'oreille, mais vous ne les entendez pas. Vous vous contentez de dormir entre ses racines en rêvant de conquêtes.

« Concentrez-vous plutôt sur la protection de votre peuple. Il a besoin de vous. Je nourris de grands espoirs pour vous, Raj Ahten. J'aimerais vous considérer comme un ami.

Le Seigneur-Loup dévisagea Binnesman.

— Que faudrait-il pour ça ?

— Prêtez serment à la terre ; jurez que vous ne lui infligerez pas de douleur et que vous aiderez à préserver une graine d'humanité durant les noires saisons à venir.

— Qu'est-ce que cela implique au juste ?

— Détournez-vous des Tisseurs de Flammes qui désirent consumer la terre. Respectez toutes les formes de vie, végétale ou animale. Mangez les plantes sans détruire leurs racines, ne tuez que le bétail nécessaire. Désengagez vos armées de la guerre que vous avez provoquée. Les maraudeurs sont à vos frontières ; c'est contre eux que vous devriez lutter.

Un long moment, Raj Ahten ne dit rien, se contentant de fixer Binnesman. Un serviteur entra, portant une lanterne allumée dont la clarté se refléta sur son visage pensif. Iomé lut dans ses yeux le désir de croire l'herboriste, et crut presque qu'il prêterait serment. Puis elle vit sa résolution vaciller comme les flammes.

— Je jure de protéger l'humanité contre les maraudeurs, de prendre toutes les mesures nécessaires pour son propre bien. Je fais ce que je sais nécessaire...

— Balivernes ! cria Binnesman. Ecoutez-vous : vous avez reçu tant de Dons de Voix ! Quand vous parlez, vous vous laissez convaincre par vos propres arguments insensés !

Stupéfaite, Iomé réalisa que l'herboriste avait raison. Jamais elle n'aurait pensé qu'une telle chose soit possible...

— Mais il est encore temps de faire marche arrière, ajouta Binnesman, plus calme. Arrêtez de vous bercer d'illusions. Cessez d'opprimer les gens en vous persuadant que vous le faites dans leur propre intérêt !

Sans attendre de réponse, il se détourna et sortit, le dos voûté comme celui d'un vieillard. Pourtant, rien dans son attitude ne trahissait la peur. On aurait dit que c'était lui qui venait d'accorder une audience et qui avait reçu un prisonnier enchaîné.

Iomé craignait que le Seigneur-Loup n'ordonne à ses gardes de le rattraper pour le punir de son insolence. Jusqu'ici, personne n'avait osé lui parler sur ce ton. Mais Raj Ahten se contenta de fixer le couloir obscur où Binnesman avait disparu.

Quelques instants plus tard, alors que les Tisseurs de Flammes reprenaient connaissance, un garde entra en courant pour annoncer que l'herboriste venait d'être aperçu hors de la ville : il se dirigeait vers le Bois de Dunn.

— Nos archers auraient pu l'abattre, mais ils n'ont pas voulu agir sans instructions de votre part. Les nomens postés dans les champs n'ont pas essayé de l'arrêter. Voulez-vous que j'envoie des éclaireurs le chercher ?

Raj Ahten fronça les sourcils. Il semblait impossible que Binnesman ait pu franchir une distance

pareille en aussi peu de temps, et encore plus qu'aucun de ses hommes n'ait réagi.

— A-t-il déjà atteint la lisière de la forêt ?

— Oui, seigneur.

— Que manigance-t-il ? s'interrogea Raj Ahten à voix haute.

Il se mordilla la lèvre et souffla :

— Envoyez des chasseurs à sa poursuite.

Mais Iomé savait qu'il était trop tard. Binnesman avait gagné un lieu où les puissances de la terre régnaient. Les pisteurs les plus compétents ne réussiraient pas à le trouver dans le Bois de Dunn.

CHAPITRE XV

POÉSIE

Quand les chasseurs eurent disparu, Gaborn reprit Rowan dans ses bras. Grâce à ses trois Dons de Force, elle lui semblait aussi légère qu'un fêtu de paille ; en outre, tant que ses pieds ne toucheraient pas le sol, elle ne pourrait y laisser de trace. Quant au jeune prince, il sortait de l'eau, et ses odeurs corporelles devaient être pour le moins diluées.

Tandis qu'il remontait la berge, les ferrins l'aperçurent et, avec des couinements de terreur, s'éparpillèrent en quête d'un abri.

— Nourriture. Nourriture, chuchota Gaborn, car ces créatures lui avaient involontairement rendu un service inestimable.

Il n'avait rien dans ses poches. Pourtant, en passant devant le moulin, il força la porte et entra. Au-dessus de la meule, il repéra une huche remplie de blé. Il s'en saisit, l'ouvrit et se retourna. Une femelle ferrin à la fourrure brun-gris se tenait sur le seuil, frottant nerveusement ses petites pattes.

— Nourriture. Je donne, répéta Gaborn.

— Je prends, couina-t-elle en réponse.

Le jeune prince sortit à pas mesurés pour ne pas effrayer les créatures, qui le suivirent prudemment du regard. Elles n'oseraient pas entrer dans le moulin tant qu'il n'aurait pas disparu.

Gaborn alla chercher Rowan et revint sur ses pas, longeant les saules pleureurs jusqu'à ce qu'il atteigne le ruisseau. A présent, le ciel était rouge au-dessus de la cité, et des cendres flottaient dans l'air. Le dos tourné, les archers contemplaient l'incendie.

Gaborn et Rowan rampèrent à nouveau sous le mur d'enceinte. La jeune fille dut serrer les dents pour ne pas crier quand elle entra dans l'eau glacée. Parvenue à l'intérieur de la cité, elle tenta de se relever mais s'affaissa, évanouie.

Gaborn la rattrapa. Il la coucha dans l'herbe et l'enveloppa de sa cape sale pour tenter de la réchauffer, puis il la reprit dans ses bras et s'engagea dans les rues où régnait un chaos indescriptible.

Les flammes montaient à plus de quatre-vingts pieds au-dessus du jardin ; partout, les gens couraient vers le ruisseau avec des seaux vides ou en revenaient avec des récipients pleins destinés à humidifier le toit de chaume de leur maison pour ne pas qu'il prenne feu.

Personne ne s'étonna de voir un jeune homme porter une fille évanouie.

En se fiant aux indications données par Rowan, Gaborn ne tarda pas à découvrir les caves à épices. Elles étaient à l'intérieur d'un grand bâtiment adossé à la colline, une sorte d'entrepôt dont l'entrée principale était juste assez large et haute pour laisser passer un chariot.

Dès qu'il eut mis le pied à l'intérieur, Gaborn fut assailli par des effluves d'ail et d'oignon, de persil et de basilic, de citron et de menthe, de géranium, d'aveline et d'une centaine d'autres plantes. Une paillasse et une couverture de laine gisaient dans un coin, mais le garçon de cuisine n'était pas en vue. Par une nuit aussi animée, sans doute avait-il rejoint ses amis.

Une porte donnait sur une autre pièce éclairée par une lanterne dont on avait réglé la flamme au plus bas. Avisant la flasque d'huile et les autres lanternes de rechange posées à terre, Gaborn en prit une et l'alluma.

Il lâcha un hoquet de surprise.

Il savait que Sylvarresta faisait commerce d'épices, mais il ne s'attendait pas à en découvrir de telles quantités. L'entrepôt était rempli de caisses et de sacs de toile. Sur la gauche, il y avait du sel, du poivre et de la muscade en quantité suffisante pour subvenir aux besoins de la ville pendant une année entière. Au fond s'entassaient les onguents et les herbes médicinales de Binnesman, prêts à être expédiés. Sur la droite, il y avait des milliers de bouteilles de vin, de tonneaux de bière, de cognac et de rhum.

L'entrepôt devait s'enfoncer sur une bonne centaine de pieds à l'intérieur de la colline. L'odeur des épices fraîches s'y mêlait à celle, douceâtre, de la moisissure et de la décomposition. Gaborn comprit qu'il avait trouvé une cachette idéale. Personne ne pourrait le pister jusqu'ici.

Il referma la porte et se dirigea vers un coin de la réserve, où il improvisa un abri en empilant des caisses. Puis il posa Rowan sur le sol, s'allongea près d'elle pour la réchauffer et finit par s'endormir lové contre son dos.

Il fut réveillé par une pression sur ses lèvres. Ouvrant les yeux, il vit que Rowan s'était tournée contre lui et devina qu'elle venait de l'embrasser.

La jeune fille avait la peau mate, un visage doux et d'épais cheveux noirs brillants. Elle n'était pas aussi belle qu'Iomé ou que Myrrima : grâce à leurs Dons de Charisme, celles-ci pouvaient faire oublier son nom à un homme ou hanter sa mémoire pendant des années. Mais elle ne manquait pas de charme.

De nouveau, Rowan embrassa Gaborn.

— Merci, chuchota-t-elle.

— De quoi ?

— De m'avoir réchauffée. De m'avoir emmenée avec vous. (Elle se serra étroitement contre le jeune prince.) Jamais je ne m'étais sentie aussi... vivante qu'en ce moment.

Elle lui prit la main et la posa sur sa joue. Gaborn comprit ce qu'elle voulait : elle venait de se réveiller au monde des sensations, et elle mourait d'envie d'en éprouver.

— Je... je crois qu'il vaut mieux pas, marmonna-t-il en se détournant.

Dans son dos, Rowan se raidit, blessée et embarrassée.

Pour détourner son attention de la jeune fille, Gaborn plongea une main dans la poche de sa blouse et en sortit le volume que Sylvarresta lui avait confié un peu plus tôt : *Les Chroniques d'Owatt, Emir de Tuulistan*.

La peau de mouton qui le reliait était douce, les pages encore bien blanches et l'encre brillante. Gaborn ouvrit le livre, craignant de ne pas pouvoir le lire. Mais l'émir avait pris la peine de le rédiger en rofevahanais.

Sur la page de garde, d'une écriture ample et assurée, il avait tracé le message suivant :

A mon Très Cher Frère, le Roi de Plein Droit Jas Laren Sylvarresta, salutations :

Dix-huit ans se sont écoulés depuis notre dîner dans l'oasis, près de Binya — des années difficiles pleines de troubles —, mais je pense souvent à vous avec affection. Aujourd'hui, je vous offre ce dernier présent, et vous supplie de ne le montrer qu'à des gens de confiance.

Gaborn fut interloqué par cet avertissement. Faute de place en bas de la page, l'émir n'avait pas signé son nom. Le jeune prince s'apprêta à mémoriser le texte. Avec ses deux Dons d'Intelligence, ce serait une tâche ardue mais envisageable.

Il lisait vite. Les dix premiers chapitres racontaient la vie de l'émir : sa jeunesse, son mariage, les liens qu'il entretenait avec les autres royaumes, les lois qu'il avait promulguées et les exploits

qu'il avait accomplis. Les dix suivants traitaient des batailles livrées par Raj Ahten contre autant de rois.

Le Seigneur-Loup avait commencé par ravager les Maisons indhopalaises les plus fragiles. Il ne cherchait pas seulement à s'emparer de forteresses ou à détruire des cités, mais à massacrer des lignées royales.

Gaborn comprit très vite que Raj Ahten était un maître illusionniste. Pendant qu'il brandissait un couteau dans sa main droite à la vue de tous, sa main gauche s'affairait dans l'ombre. En étudiant le schéma de ses attaques, le jeune prince sentit une sueur froide lui couler le long du dos.

Raj Ahten avait pris Château Sylvarresta sans autre arme que son charisme et moins de sept mille hommes, alors qu'il commandait à des millions. Où étaient les autres ? Que faisaient-ils pendant ce temps ?

Gaborn fronça les sourcils. Les chroniques de l'émir ne contenaient rien qu'un bon espion n'aurait pu apprendre à Sylvarresta. Il se pencha sur les poèmes qui concluaient le volume : parfaits dans la forme, avec des rimes et des vers au même nombre de pieds, mais sans intérêt évident.

Certains étaient des sonnets invitant le lecteur à rechercher la vertu, comme ceux que l'on donne aux jeunes enfants quand ils apprennent à lire. En les parcourant, Gaborn réalisa que quelque chose clochait, contrairement aux autres, ils contenaient des vers irréguliers qui ne rimaient pas.

Le jeune homme se concentra sur l'un d'eux, un *sonnette menor* dédié à Sylvarresta.

*Quand le vent balaye le désert la nuit,
Et que le sable au clair de lune luit,
Nous nous allongeons près du feu pour lire
Des œuvres de grande philosophie
Elles sont la lumière qui éclaire l'esprit
Des mortels éphémères bientôt enfuis.*

Gaborn réarrangea les mots de chaque vers en essayant de découvrir un message caché. Sans succès.

Il poursuivit sa lecture. Cinq pages plus loin, il découvrit un autre poème de la même forme.

*Honte au guerrier qui marche derrière
Ses frères lui servant de couverture
La honte du lâche le rattrapera
A son passé douteux l'enchaînera
Soyez celui dont on peut dépendre
Prompt à attaquer, plus prompt à défendre.*

Gaborn revint en arrière pour chercher le dernier mot des vers qui ne rimaient pas. *Lire. Philosophie.* Et ici : *Derrière. Couverture.*

Cinq pages plus loin, il découvrit un troisième *sonnette menor* composé de la même façon.
Salle. Des rêves.

Son cœur battit à tout rompre. Les enseignements que recevaient les Diems dans la Salle des Rêves étaient interdits aux Seigneurs des Runes. Pas étonnant que l'émir ait pris autant de précautions : si un serviteur des Seigneurs du Temps découvrait ses chroniques, il les détruirait sans hésiter. D'où l'avertissement de la page de garde...

Gaborn feuilleta rapidement la fin de l'ouvrage. La dernière partie était consacrée à des divagations philosophiques sur « La Nature du Bon Seigneur », un ensemble de textes exhortant les

futurs rois à surveiller leurs manières et à éviter de trancher la gorge de leur père, les engageant plutôt à attendre que celui-ci décède de causes naturelles.

La couverture du petit volume était faite d'une épaisseur de cuir rigide sur laquelle on avait cousu de la peau de mouton plus agréable au toucher. Gaborn jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il y avait des heures qu'il lisait ; dans son dos, le souffle régulier de Rowan lui indiqua que la jeune fille dormait.

Gaborn sortit son couteau et, d'une main qui tremblait, trancha les fils de la reliure. Ses ancêtres s'interrogeaient depuis des générations sur les enseignements reçus dans la Salle des Rêves, et un homme était mort en tentant de faire parvenir cet ouvrage à Sylvarresta — même si l'espion l'avait sans doute tué en pensant, à tort, que le livre parlait de l'invasion imminente. Une vague inquiétude s'empara du jeune homme : si les Diems avaient connaissance de son indiscretion, que lui arriverait-il ?

De la couverture s'échappèrent cinq feuillets très minces où figuraient un diagramme et un long message.

Mon Cher Sylvarresta :

Vous souvenez-vous de notre conversation à Binya, quand je vous a parlé des hommes qui s'étaient révoltés contre moi en m'accusant de voler l'eau de leurs puits pour abreuver mon bétail ? On m'avait enseigné que j'étais propriétaire de la terre de mon royaume et de toutes les créatures qui le peuplaient. Ces choses me revenaient de plein droit, par ma naissance, et m'étaient accordées par les Puissances. Aussi songeai-je à punir ces hommes.

Mais vous m'avez conseillé de tuer mon bétail, parce que le devoir d'un Seigneur des Runes consistait à servir son peuple tout autant — sinon davantage — que son peuple le servait. Vous m'avez dit que nous régnions grâce à l'amour et à la reconnaissance de nos sujets. Cette idée m'a semblé merveilleusement exotique, et je me suis incliné devant votre sagesse.

Depuis, j'ai passé de nombreuses heures à m'interroger sur la nature de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas. Vous savez comme moi que les enseignements de la Salle des Rêves nous sont interdits. Mais récemment, j'ai eu connaissance d'une partie d'entre eux, et je vous livre ce schéma pour votre édification.

Dans la Salle des Rêves, les Diems apprennent que le plus insignifiant des moineaux se sait maître des deux et de ce qui l'entoure. Ils apprennent que tous les hommes sont semblables, qu'ils se définissent comme des seigneurs de plein droit régnant sur trois domaines : le Domaine Visible des choses qu'ils peuvent voir et toucher, le Domaine Commun de leurs relations avec les autres, et le Domaine Invisible des territoires immatériels qu'ils protègent activement.

Alors que nous pensons que le bien et le mal sont définis par les Puissances ou les Seigneurs des Runes, et qu'ils évoluent en fonction de l'époque et des circonstances, les Diems affirment qu'ils constituent des lois immuables gravées au fond de nos cœurs depuis la naissance.

Si quelqu'un attaque un de nos domaines, s'il cherche à nous priver de notre héritage, nous le qualifions de maléfique. S'il veut s'emparer de nos biens ; s'il s'en prend à notre famille, à notre honneur ou à notre communauté, s'il tente de nous arracher notre libre arbitre, nous recourons à la légitime défense.

Les Diems définissent le bien comme l'élargissement volontaire du domaine d'autrui. Si vous me donnez de l'argent ou des terres, si vous me conférez des honneurs, si vous me considérez comme un ami, ou si vous usez de votre temps pour me servir, vous faites le bien.

Les implications de ces enseignements m'éloignent de tout ce que j'ai appris. Mon père m'a toujours affirmé que les Puissances m'avaient désigné comme le seigneur de mon royaume, et qu'il était de mon droit de m'approprier les biens d'un homme ou l'amour d'une femme, car ces choses m'appartenaient déjà. A présent, je ne sais plus que penser. Je m'accroche à mes anciens principes, mais je sais au fond de mon cœur que j'ai tort.

Je crains, mon vieil ami, que les Diems ne soient là pour nous juger, et que ce diagramme soient l'aune selon laquelle ils nous mesurent. Mais j'ignore ce qu'ils comptent faire ensuite, car selon leurs propres principes, il serait mal de nous tuer.

Certains ouvrages prétendent que ce sont les Gloires qui assignent un Diem à chaque Seigneur des Runes. Mais autrefois, les Diems étaient surnommés « Gardiens des Rêves ». Aussi, je m'interroge : est-il possible qu'ils cherchent à nous manipuler d'une façon qui nous dépasse ? Qu'ils modèlent nos espoirs et nos aspirations ? Pire encore : ils rédigent les chroniques de nos existences, mais ces textes sont-ils fiables ? Les héros que nous aspirons à égaler ont-ils seulement existé, ou ont-ils été créés de toutes pièces par les Diems dans un but qui nous échappe ?

C'est pourquoi j'ai rédigé ces chroniques ; c'est pourquoi je vous les fais parvenir. Je n'ai plus très longtemps à vivre. Quand je serai mort et que les Diems rédigeront l'histoire de ma vie, je souhaite que vous compariez les deux ouvrages pour relever d'éventuelles différences. Quelles parties de ma vie omettront-ils ? Quelles parties embelliront-ils ?

Adieu, mon frère.

Gaborn relut la lettre plusieurs fois. Les enseignements des Diems ne lui semblaient pas particulièrement profonds. Il ne voyait aucune raison pour qu'on les dissimule aux Seigneurs des Runes. Pourtant, l'émir semblait craindre qu'il lui arrive quelque chose de terrible si on apprenait qu'il les avait divulgués.

Gaborn savait que les choses les plus simples sont souvent les plus dangereuses. Un dévouement poussé à l'extrême peut bouleverser la vie de quelqu'un, de la même façon que la gourmandise conduira à l'obésité et à la mort.

Le jeune prince s'était rarement interrogé sur sa propre vertu. A présent, il se demandait s'il était possible d'être un « bon » Seigneur des Runes selon les critères des Diems. Ceux qui consentaient des Dons finissaient généralement par le regretter, mais il était trop tard pour faire marche arrière. En toute logique, les Diems devaient considérer l'acceptation d'un Don comme maléfique en soi.

Gaborn avait du mal à appréhender le concept central de l'enseignement des Diems : tous les hommes étaient égaux et seigneurs de plein droit. Le jeune prince descendait d'Erden Geboren, qui donnait et prenait la vie, et que la terre elle-même avait ordonné roi. Si les Puissances accordaient leurs faveurs à un homme, elles le distinguaient des autres ; donc, il leur devenait supérieur. Comment les deux concepts pouvaient-ils être conciliés ?

Le jeune homme se sentait sur le point d'avoir une grande révélation.

Il avait toujours pensé qu'il était de son droit de régner sur le peuple de Mystarria, mais aussi de le servir et de le protéger au prix de sa vie si nécessaire. Depuis quelques jours, il s'interrogeait sur sa vertu sans parvenir à l'évaluer, faute d'une définition claire du bien.

Allongé sur le sol des caves à épices, Gaborn passa en revue les enseignements des Diems, les décortiquant et les sondant d'une façon qui allait altérer pour toujours sa manière de penser.

Il se demanda d'abord comment il pourrait se protéger sans violer les domaines d'un autre. Selon

le diagramme, l'anneau extérieur — celui du Domaine Invisible — décrivait des concepts assez flous. Où commençait son espace corporel et où finissait celui du voisin ?

Peut-être existe-t-il une liste des réactions acceptables, songea Gaborn. Si quelqu'un viole mon Domaine Invisible, je dois l'en avertir. Mais s'il viole mon Domaine Commun — par exemple, s'il tente de ruiner ma réputation —, je dois porter mon cas devant un tribunal qui le jugera.

En revanche, si quelqu'un violait son Domaine Visible, ou si on essayait de le tuer ou de voler ses biens, Gaborn ne voyait pas d'autre recours que de prendre les armes.

C'était peut-être la réponse à son dilemme. Apparemment, plus on progressait vers le centre du cercle, plus on touchait à des choses intimes, et plus la réponse à une agression pouvait être violente.

Et le concept de bien, que venait-il faire là ? Une riposte proportionnée semblait juste, mais le diagramme suggérait à Gaborn que la justice et la vertu étaient deux choses différentes. Un homme véritablement bon ne se contenterait pas de protéger ses domaines : il s'efforcerait d'agrandir ceux des autres. On pouvait donc s'interroger : valait-il mieux choisir la justice ou la vertu ?

Dois-je faire cadeau de mes biens à celui qui a essayé de me les voler ? Dois-je encenser l'homme qui me traîne plus bas que terre ? Si Gaborn voulait devenir vertueux, il ne pourrait pas faire grand-chose d'autre. Mais servir de protecteur à son peuple n'était-il pas un acte positif ? S'il voulait le rester, il ne pourrait pas s'offrir le luxe de la vertu.

Les enseignements des Diems le plongeaient dans la confusion. *Peut-être est-ce par compassion qu'ils les dissimulent aux Seigneurs des Runes... Selon leurs critères, il est très difficile d'être vertueux. Raj Ahten convoite mon royaume ; si j'étais vraiment bon, je devrais le lui donner.* Mais ça ne lui semblait pas une idée très brillante. Et si, chez un Seigneur des Runes, la justice devait dominer la vertu ?

Gaborn se demanda si les Diems avaient bien compris toutes les implications de leur diagramme. Par exemple, Raj Ahten violait les domaines des hommes à tous les niveaux : il s'emparait de leurs richesses et de leurs maisons, les massacrait, violait leurs femmes ou les réduisait en esclavage.

Gaborn devait protéger son peuple contre un monstre qui menaçait de dévaster le monde. Mais lui parler ne suffirait pas plus que de le traîner devant un tribunal. La seule chose à faire, c'était de le tuer.

Le jeune prince se concentra, demandant à la terre s'il ne romprait pas le serment qu'il lui avait prêté en s'attaquant à Raj Ahten. Il ne sentit rien : pas de vibrations du sol, pas d'embrasement de son cœur.

Pour le moment, il ne pouvait pas atteindre son ennemi ; le Seigneur-Loup était trop puissant. Mais en l'espionnant, il découvrirait peut-être son point faible : les vecteurs qui lui apportaient le plus de Dons, ou un conseiller qui attisait sa soif de conquêtes. Pour cela, il lui fallait s'introduire dans le château et profiter de la fausse identité qu'il s'était créée : Aleson le Dévoué.

Si Rowan et lui se rendaient au Donjon des Dédiés juste après l'aube et la relève de la garde, en apportant des sacs d'épices, sans doute réussiraient-ils à entrer. Oui, ça semblait la meilleure chose à faire.

Quand le soleil empourpra l'horizon, les deux jeunes gens quittèrent l'entrepôt avec des balles de persil et de menthe sous les bras.

Une brume insidieuse s'élevait de la rivière, formant une couverture opaque et cotonneuse sur les champs. Il sembla à Gaborn qu'elle dégageait une odeur iodée ; un instant, le jeune prince crut

entendre les cris des mouettes et apercevoir les mâts des navires quittant le port. Sans doute sa nostalgie de Mystarria lui jouait-elle des tours...

Malgré les événements de la veille, ce matin ressemblait à tous les autres. Les vaches et les moutons erraient dans les rues ; des choucas croassaient en haut des cheminées où ils avaient bâti leur nid. Des coups de marteau résonnaient dans la forge, et une odeur de pain frais s'élevait des cuisines du château. Mais elle ne réussissait pas à masquer celle, acre, de l'herbe brûlée.

Gaborn ne craignait pas de se faire repérer : Rowan et lui étaient vêtus comme des serviteurs anonymes du château. Ils s'arrêtèrent près d'une bicoque dont les murs disparaissaient sous la vigne et, comme leurs estomacs criaient famine, se gavèrent de raisin acide.

Ils allaient repartir quand le son d'un cor de chasse résonna au sud des remparts, du côté où se trouvait le Bois de Dunn. Gaborn escalada un talus pour voir au-delà du mur d'enceinte de la cité.

A la lisière de la forêt, il détecta des mouvements dans le brouillard. Des cavaliers en armure d'acier et casque à pointe, leur lance levée. Devant eux, un millier de nomens à demi aveuglés par la lumière du soleil détaient vers le château en poussant des cris de teneur.

Gaborn reconnut la livrée bleu nuit de la Maison Orden, frappée de l'emblème du chevalier vert. Stupéfait, il comprit que son père s'apprêtait à attaquer.

Non ! eut-il envie de crier. Mendellas était venu avec une escorte de deux mille hommes, mais dans un but purement diplomatique. Il n'avait amené ni engins de siège, ni magiciens.

Il devait savoir que son fils était à l'intérieur du château, et il était prêt à tout pour le récupérer.

Plein de culpabilité et d'horreur, Gaborn réalisa que son entêtement et sa stupidité allaient sans doute provoquer des pertes humaines.

Si l'escorte de son père était venue à titre décoratif, sa charge fut loin de l'être. Les chevaux déferlèrent dans la vallée au grand galop, leurs cavaliers brandissant des haches au-dessus de leur tête. Ils les abattirent sur les nomens qui fuyaient ; bientôt, l'air s'emplit de hurlements d'agonie tandis que se mêlaient le sang, la boue et la fourrure.

Aux cris de guerre des soldats répondit un formidable rugissement venu de l'est. Quatre-vingts géants des glaces s'élancèrent à travers champs le long du fleuve, pareils à autant de montagnes faisant trembler le sol dissimulé par le brouillard.

Puis les gardes, sur les remparts de la cité, sonnèrent l'alarme pour réclamer des renforts. Gaborn craignit que Raj Ahten n'envoie ses chevaliers à la rencontre des hommes de son père. Le roi Orden ne disposait que de deux mille hommes, à moins qu'il n'ait pu mobiliser les forteresses heredoniennes voisines de Château Sylvarresta.

Les craintes du jeune homme se dissipèrent quand il vit les soldats de Raj Ahten se précipiter pour remonter le pont-levis. Le brouillard était si épais qu'il ne sut pas si les nomens avaient réussi à se mettre à l'abri.

Le Seigneur-Loup ne pouvait plus contre-attaquer. Il ignorait l'ampleur des forces qui soutenaient le roi Orden. S'il ordonnait une charge, ses chevaliers risquaient de tomber dans une embuscade tendue par des soldats quatre ou cinq fois plus nombreux. Attirer à l'extérieur les défenseurs d'une place-forte en feignant d'attaquer avec un petit nombre d'hommes était une ruse plus qu'éculée.

Un vent contraire souffla de l'est.

Le brouillard s'épaissit, dissimulant la bataille aux yeux de Gaborn. Même les géants disparaissaient dans cette purée de pois. Mais le jeune homme entendait les hennissements terrifiés des chevaux, les cris de bataille de la Maison Orden et le son des cors. Deux courts, un long : l'ordre

de se regrouper.

— Viens, dit Gaborn à Rowan.

Il la prit par la main et s'élança vers le Donjon du Roi, au sommet de la colline, pendant que les soldats de Raj Ahten envahissaient les rues ou se précipitaient sur les remparts.

Apeurés, vaches et moutons s'égayaient sur leur passage.

Les forces du Seigneur-Loup ne s'attendaient pas à devoir défendre la ville si tôt, et elles n'avaient pas conçu de plan. Gaborn vit que la plupart des hommes se ruaient vers les catapultes du mur d'enceinte, le reste demeurant au sommet du Donjon des Dédiés. Entre les deux, il n'y avait presque personne pour assurer la protection du Mur du Roi.

Dans la plaine, les chevaliers de la Maison Orden entonnèrent un chant de guerre. Le père de Gaborn avait insisté pour qu'ils reçoivent chacun trois Dons de Voix, afin que leurs ordres portent loin sur le champ de bataille.

Leur sinistre complainte monta des profondeurs du brouillard, se répercuta de colline en colline et ébranla les fondations de Château Sylvarresta.

Hissez le pavillon de l'honneur,

Brandissez vos épées

Puissants chevaliers d'Orden !

Fauchez vos ennemis dans des champs ensanglantés

Impitoyables chevaliers d'Orden !

Gaborn ne comprenait pas pourquoi les chevaux hennissaient de douleur. Puis il vit que ceux de Raj Ahten étaient toujours attachés à la lisière des bois. Les hommes de son père massacraient les montures du Seigneur-Loup !

Perdu dans la contemplation du champ de bataille, il sursauta en entendant une cavalcade dans son dos.

— Pousse-toi de là ! grogna un soldat en lui flanquant une bourrade.

Gaborn se retourna et crut que son cœur allait s'arrêter de battre. Entouré de sa garde personnelle, de ses Tisseurs de Flammes, de ses conseillers et de son Diem, Raj Ahten, vêtu de son armure d'écaille noire et coiffé de son heaume aux ailes de hibou des neiges, galopait dans sa direction.

Par réflexe, le jeune homme porta une main à son sabre. Il mourait d'envie de se jeter sur le Seigneur-Loup, mais il savait que c'aurait été une erreur. Au prix d'un effort de volonté, il se détourna, le visage rouge de fureur contenue.

Raj Ahten le frôla presque, criant des ordres à sa garde en indhopalais :

— Les Tisseurs de Flammes, sur le mur d'enceinte ! Tâchez de dissiper ce fichu brouillard ! Je dirigerai personnellement la contre-attaque. Maudit soit cet insolent Orden !

— Ce brouillard n'est pas naturel, fit remarquer un Tisseur de Flammes. Il est l'œuvre d'un sorcier aquatique.

— Rajhim, ne me dis pas que tu crains un jeune minable dont les branchies n'ont pas encore poussé ? le rabroua Raj Ahten. J'attendais mieux de ta part.

Le Tisseur de Flammes secoua la tête.

— Une Puissance se dresse contre nous, je le sens, s'obstina-t-il.

Bientôt, le groupe de cavaliers fut trop loin pour que Gaborn puisse entendre ce qui se disait. Le jeune prince avait beau savoir qu'il avait sagement agi en ne se faisant pas remarquer, cette occasion

manquée pesait lourdement sur sa conscience.

Il regarda autour de lui. Cet endroit aurait été parfait pour une embuscade ! Les boutiques étaient encore fermées — peut-être n'ouvriraient-elles pas de la journée —, et la rue décrivait une courbe de telle sorte que même les gardes postés sur le Mur du Roi ne pouvaient pas voir ce qui s'y passait.

Gaborn était toujours en train de se lamenter quand, levant les yeux vers le Donjon du Roi, il vit accourir une femme dont la robe bleu nuit lacée de travers révélait à demi les seins. Dans la main droite, elle tenait une chaîne d'argent au bout de laquelle se balançait un encensoir.

Une lumière démente dansait dans ses yeux noirs. Son crâne était chauve et il émanait d'elle une puissante autorité. Lorsqu'elle s'approcha de lui, Gaborn perçut la chaleur sèche que diffusait son corps et devina qu'elle devait être une Tisseuse de Flammes.

Soudain, la femme s'immobilisa comme si elle avait reconnu Gaborn.

— Toi ! s'exclama-t-elle.

Le jeune homme agit sans réfléchir, car tout en lui hurlait que cette sorcière était son ennemie. D'un geste vif, il dégaina son sabre, la fit tourner au-dessus de sa tête et décapita la femme.

Rowan lâcha un hoquet de surprise, porta une main à sa bouche et fit un pas en arrière.

Une seconde, le corps de la sorcière demeura immobile, l'encensoir se balançant toujours au bout de son bras. Puis il se transforma en un pilier de flammes vertes qui bondirent vers le ciel, incinérant sa chair et faisant roussir les sourcils de Gaborn.

Le sabre du jeune prince s'embrasa ; les flammes coururent le long de la lame ensanglantée et vinrent lécher la garde de telle sorte qu'il dut lâcher son arme.

Alors, Gaborn réalisa son erreur. Il était impossible de tuer une Tisseuse de Flammes. On pouvait détruire son corps et l'obliger à ne faire plus qu'un avec son élément. Mais entre destruction corporelle et dissipation spirituelle, il restait un moment de conscience aiguë où elle se combinait avec le Feu et où se déchaînait toute la puissance de ses pouvoirs.

Gaborn saisit Rowan par le bras et battit en retraite.

Même morte, la sorcière s'efforçait de garder une forme humaine. Peu à peu, le pilier de flammes vertes dessina une silhouette féminine haute de quatre-vingts pieds. Ses traits se précisèrent : ses yeux étaient deux émeraudes brûlantes, ses seins fermes, et les muscles de ses cuisses étaient dessinés avec une étonnante précision.

Hébétée, elle balaya du regard les plaines qui s'étendaient au sud et à l'est de Château Sylvarresta, et d'où s'élevaient les clameurs de bataille. Elle tendit un bras et, avec curiosité, effleura le toit d'une boutique. Le plomb qui le recouvrait fondit et coula dans la gouttière. Sous l'effet de la chaleur, les vitres des échoppes voisines se brisèrent, tandis que leurs enseignes prenaient feu.

L'élémental ne semblait pas comprendre sa nouvelle nature.

La sorcière ne réalisait pas encore ce qui venait de lui arriver.

Gaborn comprit qu'il disposait de quelques secondes avant qu'elle ne décide de se venger de lui.

— Cours ! cria-t-il à Rowan.

La jeune fille était tellement choquée qu'elle demeura immobile bien que ses vêtements aient déjà commencé à roussir.

Avisant une boutique de porcelaine, Gaborn leva un bras pour se protéger le visage et se jeta sur la vitrine. Il sentit des échardes de verre pleuvoir autour de lui, puis du sang couler dans ses yeux. Sans prendre le temps de s'essuyer, il se releva et, revenant sur ses pas, prit le bras de Rowan pour l'entraîner à l'intérieur.

Au fond de la boutique, une porte ouverte donnait sur un atelier. Gaborn espéra que celui-ci aurait une autre sortie par où Rowan et lui pourraient fuir.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit une main de flammes vertes serpenter entre les débris de verre. Son index toucha le dos de Rowan et la traversa comme la pointe d'une épée, ressortant par son estomac. La jeune femme poussa un cri inhumain.

Gaborn lui lâcha le bras, foudroyé par la douleur qu'il lisait dans son regard et qu'il entendait dans sa voix.

Il avait l'impression que la trame même de son esprit se déchirait. Il ne pouvait plus rien faire pour elle.

Se précipitant dans l'atelier, il claqua la porte derrière lui. Des ciseaux de sculpteur gisaient sur le sol parmi des copeaux de bois.

Pourquoi elle ? se demanda-t-il, atterré. *Pourquoi l'élémental l'a-t-il prise à ma place ?*

Il courut vers la porte de derrière, la déverrouilla au moment où une vague de chaleur déferlait sur lui, puis s'élança dans une ruelle.

Tandis qu'il courait au hasard, Gaborn ne cessait de revoir la mort atroce de Rowan. Il avait voulu protéger la jeune fille, mais son impétuosité l'avait tuée. Il s'en voulait tellement...

Il franchit l'angle d'une avenue. Deux soldats de Raj Ahten se tenaient à vingt pieds de lui, les yeux écarquillés de teneur. Sans lui prêter la moindre attention, ils commencèrent à reculer. Gaborn tourna la tête pour voir ce qui les horrifiait à ce point.

L'élémental avait escaladé un toit et le chevauchait comme le corps d'un amant. Un nuage de fumée noire étouffante s'élevait autour de lui. Peu à peu, sa forme féminine se dissipait, car les flammes s'éparpillaient en tous sens. Chaque fois qu'elles touchaient un bâtiment, l'élémental grandissait en pouvoir et perdait en humanité.

Son regard balaya les environs. Un peu plus bas dans le quartier commerçant se dressaient les maisons de bois des marchands les moins fortunés. A l'est se trouvaient les écuries royales ; au sud, le Bois de Dunn, enveloppé de brume, d'où s'élevait le fracas de la bataille. Un véritable festin pour la créature qui n'aspirait qu'à dévorer et grandir.

Tendant la main, elle saisit un clocher et se redressa. Puis elle s'élança vers le mur d'enceinte en courant sur les toits de la ville. Quand elle franchit la Porte du Roi, les soldats qui la gardaient s'embrasèrent et se liquéfièrent comme des masses de saindoux jetées sur un feu de camp.

Les barreaux de la herse fondirent.

Ami, ennemi, maison ou arbre, l'élémental ne se souciait guère de ce qu'il consumait. Pour mieux suivre sa progression, Gaborn gravit l'escalier extérieur d'une auberge et s'accroupit sur la plateforme. Mais il aurait pu deviner où allait la créature en prêtant seulement l'oreille aux cris terrifiés qui retentissaient sur son passage.

Quand il atteignit le mur d'enceinte, l'élémental n'avait plus rien d'humain. Un pilier de flammes, au cœur duquel on distinguait vaguement un visage féminin, enjamba les remparts, bondit par-dessus les douves et s'élança à travers champs vers le Bois de Dunn.

Gaborn reprit conscience des bruits de bataille : les soldats de son père sonnaient la retraite avec leurs cors de chasse.

L'élémental ouvrait une traînée verdâtre dans le brouillard. Sa lumière éclaira brièvement trois chevaliers qui tuaient des nomen à coups de hache.

La créature était si affamée d'herbe sèche, de bois et de vies que sa conscience se dissipa. Elle

ne parvint même plus à maintenir sa forme de pilier. Au lieu de cela, elle se transforma en une rivière de flammes dévastant la plaine.

Gaborn lutta contre la nausée. Qu'avait-il fait ? A cause de lui, des centaines, peut-être des milliers de gens allaient périr, soldats et civils confondus. Il aurait voulu se boucher les oreilles pour ne plus entendre leurs cris. Mais même en fermant les yeux, il ne cessait de revoir l'expression trahie de Rowan quand l'élémental l'avait exécutée.

Gaborn ne savait pas s'il avait bien ou mal fait de tuer la sorcière. Il avait agi sans s'interroger sur les conséquences de son geste, poussé par l'impétuosité déjà ressentie sur le marché de Bannisferre, deux jours plus tôt.

D'un côté, le mur de flammes qui se dressait dans la plaine empêchait les hommes de Raj Ahten de lancer une contre-attaque ; en outre, le mécanisme du pont-levis ayant fondu, les troupes ne pouvaient plus sortir de la ville.

De l'autre, combien de chevaliers de la Maison Orden avait-il tués avant que la troupe ne parvienne à battre en retraite ?

Dans la cité, des dizaines, peut-être des centaines de soldats de Raj Ahten avaient péri, et l'entrée du Donjon du Roi était accessible. D'un seul coup de sabre, Gaborn avait gravement compromis les défenses de Château Sylvarresta. Si son père voulait vraiment reprendre la ville, il avait une chance de réussir.

Sur les remparts, un homme en armure d'écaillé noire, coiffé d'un heaume dont le vent agitant les ailes blanches, contemplait le mur de flammes. Armé d'un marteau de guerre aussi haut que lui, il hurla avec la Voix d'un millier d'hommes :

— Mendellas Draken Orden, je vous tuerais, toi et ton rejeton !

Sa fureur fit trembler les murs du château.

CHAPITRE XVI

LA FEINTE

Depuis son départ de Tor Hollick, Borenson était perdu dans ses pensées.

Ce n'était pas la bataille à venir qui occupait son esprit, mais Myrrima, la femme à qui il s'était fiancé à Bannisferre. Deux jours plus tôt, il l'avait escortée en ville avec sa famille, pour la protéger des troupes de Raj Ahten qui semaient la destruction dans les campagnes heredoniennes. Myrrima avait affronté cet épreuve avec stoïcisme. Elle ferait une parfaite épouse de soldat.

Au cours des quelques heures passées avec elle, Borenson était tombé amoureux de sa promise, et pas seulement à cause de sa beauté, bien qu'il l'appréciât à son juste prix. Tout lui plaisait en elle : ses manières directes, sa détermination, sa ruse et son appétit des choses terrestres, qu'elle n'avait pas cherché à dissimuler tandis qu'ils chevauchaient vers Bannisferre.

Avec un large sourire et une expression innocente, elle lui avait demandé :

— Seigneur Borenson, je suppose que vous avez reçu des Dons de Constitution ?

— Dix, s'était vanté le colosse.

Myrrima avait levé un sourcil délicat.

— Très intéressant. A ce qu'on dit, durant sa nuit de noces, une vierge découvre souvent que l'endurance d'un soldat ne lui permet pas uniquement de se remettre plus vite de ses blessures. Est-ce vrai ?

Borenson n'aurait jamais pensé qu'une femme aussi adorable l'interroge avec autant de franchise sur ses prouesses sexuelles. Avant qu'il reprenne ses esprits et réussisse à balbutier une réponse, la jeune femme éclata de rire.

— Le rouge vous va bien... surtout au visage.

Borenson avait souvent confondu le désir et l'amour. Mais cette fois, c'était différent. Il n'était pas un matou en chaleur en quête d'une femelle à saillir. Myrrima était la femme qu'il attendait sans le savoir.

Il avait mesuré l'étendue de ses sentiments quand, galopant sur la route, il avait croisé trois jouvencelles en train de cueillir des baies sur le bas-côté. L'une d'elles lui avait adressé un sourire charmeur. Trop absorbé par l'image de Myrrima, il s'était avisé dix lieues plus loin qu'il ne le lui avait pas rendu.

C'est dire à quel point son cas était désespéré.

Bien avant d'atteindre Château Sylvarresta, Borenson dut se concentrer sur un problème plus important. Ses hommes et lui rencontrèrent des éclaireurs de Raj Ahten qui patrouillaient par groupes de dix le long des routes. Pendant que ses chevaliers les plus rapides les rattrapaient et les réduisaient au silence, le colosse dressa son plan d'attaque contre les nomens.

A une lieue de son objectif, il s'arrêta au bord du fleuve Wye et ouvrit la flasque remise par le roi Orden. Il dut la serrer de toutes ses forces pour ne pas la lâcher quand une brume fantomatique se déversa du goulot. En l'utilisant au-dessus de l'eau, il doublait son efficacité ; aussi reboucha-t-il le flacon lorsque celui-ci fut à moitié vide.

Une odeur iodée envahit la vallée, emplissant Borenson de nostalgie. Comme il serait bon de ramener Myrrima dans son nouveau manoir des Marches de Drewverry, et de se prélasser avec elle

devant un bon feu de cheminée...

Repoussant cette idée, Borenson ordonna à ses archers d'encocher des flèches et de charger. Cinq minutes plus tard, ils surprirent les nomens endormis dans les arbres. Les projectiles volèrent, et les créatures dégringolèrent comme de gros fruits trop mûrs, certaines mortes, d'autres s'enfuyant à toutes jambes vers la cité.

Bientôt, une masse grouillante de fourrure sombre, de crocs jaunes et d'yeux rouges brillants de colère déferla dans la plaine qui entourait Château Sylvarresta, poursuivie par les chevaliers d'Orden lancés au galop.

Borenson riait toujours quand il partait au combat : cela terrifiait certains de ses adversaires et mettait les autres en colère ; dans tous les cas, ça leur faisait commettre des erreurs tout en regonflant le moral de ses hommes.

Encerclé par une douzaine de nomens sifflant et grognant, le colosse était occupé à distribuer des coups de marteau du haut de sa selle quand un immense mur de flammes jaillit du brouillard, sur sa gauche.

Borenson éperonna son cheval en lui criant l'ordre de battre en retraite ; c'était un étalon de force capable de courir plus vite que le vent.

Quand le mur de flammes, pareil à une créature douée de raison, tendit vers eux ses tentacules verdâtres, les nomens comprirent que la mort leur fondait dessus. L'un d'eux empoigna le pied de Borenson pour le faire tomber de cheval.

Le colosse comprit qu'il ne vivrait peut-être pas assez longtemps pour porter à Raj Ahten le message dont l'avait chargé son roi. Alors, il flanqua un vigoureux coup de marteau sur le crâne du monstre et secoua la jambe pour se débarrasser du cadavre tandis que son étalon faisait volte-face.

Il se replia en criant « Orden, Orden ! » pour que ses hommes se regroupent. Derrière lui, le feu tendait des doigts avides de le saisir. Il franchit la lisière des arbres et sentit les flammes hésiter. Puis un chêne centenaire explosa et l'incendie parut se désintéresser de Borenson.

Seule une demi-douzaine d'hommes avait réussi à le suivre dans les bois, mais il en avait vu des dizaines d'autres s'éparpiller à l'approche du mur de flammes. Il attendit de longues minutes pour leur laisser le temps de se regrouper.

Ici, entre les arbres, il se sentait en sécurité. Les branches faisaient comme une voûte protectrice au-dessus de sa tête. Déviant les griffes et les projectiles, elles ralentissaient l'incendie.

Un cri outragé retentit dans la vallée : Raj Ahten éructait des menaces de mort contre la Maison Orden. Borenson ne comprenait pas pourquoi, mais il se réjouit que le Seigneur-Loup ait des raisons d'être outragé.

Il sonna de son cor de chasse pour appeler le reste de ses hommes. Quatre cents le rejoignirent ; certains avaient combattu les géants des glaces à l'est de la cité, d'autres avaient pourchassé les nomens ou massacré les montures de Raj Ahten.

Cette bataille devenait un peu trop chaotique au goût de Borenson, qui regrettait d'avoir déversé tant de brouillard sur la plaine.

Il réfléchit sur la conduite à suivre.

— Très bien, déclara-t-il. Nous allons effectuer un balayage d'est en ouest devant les remparts. Les lanciers en tête, pour s'occuper des géants ; les archers sur les côtés, pour abattre les nomens.

Dans l'air, une odeur acre de fumée se mêlait au brouillard. Les chevaliers d'Orden formèrent les rangs et chargèrent entre les arbres. N'ayant pas de lance, Borenson demeura au milieu du groupe

pour le diriger.

Tandis que son étalon lancé au galop fendait la brume, il aperçut sur sa gauche la masse énorme d'un géant des glaces. Deux lanciers tournèrent bride pour le combattre. D'un coup de griffes, le monstre éventra un cheval de guerre comme une simple poupée de chiffon avant de briser le cou de son cavalier. Quelques archers se jetèrent dans la mêlée.

Borenson et le reste de ses troupes étaient déjà loin. Deux autres géants crevèrent le brouillard, une horde de nomens dans leur sillage. Vingt chevaliers se portèrent à leur rencontre.

Soudain, les vibrations du sol annoncèrent l'arrivée d'une force considérable. Le cœur de Borenson manqua cesser de battre quand une masse sombre obscurcit son champ de vision. Des dizaines de géants des glaces pareils à des collines, suivis de nomens et d'une véritable marée noire de lanciers. Un hurlement triomphal sortit de la gueule des monstres.

A la tête des centaines de soldats munis de boucliers de bronze chevauchait un guerrier en armure d'écaille noire et au heaume orné d'ailes blanches. Levant son énorme marteau, il cria avec la Voix d'un millier d'hommes :

— Kuanzaya !

Raj Ahten avait relevé sa visière. C'était la créature la plus magnifique que Borenson eût jamais contemplée. La puissance de sa Voix fit trembler son étalon. Frappé de terreur, l'animal hésita. Borenson lui ordonna de charger, mais il ne réagit pas. Le cri de bataille du Seigneur-Loup l'avait peut-être rendu sourd.

Les chevaliers d'Orden se déployèrent ; les lanciers se ruèrent sur les géants tandis que les archers leur décochaient moult volées de flèches.

Borenson voulait attaquer Raj Ahten, mais son étalon fit une embardée sur la gauche et fut encerclé par les nomens, trop heureux que cette proie solitaire s'aventure parmi eux. Le colosse vit Raj Ahten passer en trombe près de lui. Son marteau s'abattit à une vitesse folle sur les hommes d'Orden, ouvrant parmi eux une brèche sanglante.

Quelque part derrière lui, un des lieutenants de Borenson sonna la retraite. Le colosse éclata de rire et, assailli par les nomens, lutta pour sa vie.

CHAPITRE XVII

LA TOMBE DE LA REINE

Debout au sommet du Donjon des Dédiés, trois heures après une aube d'un rose parfait, Iomé regardait Raj Ahten, un millier de ses Invincibles, des dizaines de géants des glaces et des centaines de molosses de guerre revenir vers le château. Le brouillard s'était dissipé, mais quelques volutes blanches serpentaient encore parmi les ombres du Bois de Dunn.

Le Seigneur-Loup avait pris des risques considérables en se portant à la rencontre des troupes d'Orden, mais il avait réussi à tuer la plupart des hommes et à mettre les autres en fuite. A présent, ses soldats et lui rentraient au château salués par les vivats des citoyens.

Très fiers d'eux, ils levèrent leurs armes en guise de salut.

Deux lieues plus au sud, l'incendie poussé par le vent d'est continuait à se propager dans le Bois de Dunn. Mais dans la cité, les Tisseurs de Flammes l'avaient étouffé en absorbant son pouvoir.

Raj Ahten avait envoyé des soldats chercher le meurtrier de la femme en robe bleu nuit. Ils étaient revenus bredouilles, le feu ayant dévoré tous les indices.

Dans la plaine ravagée, les cadavres d'un millier de noms gisaient près des douves, à l'endroit où les avaient acculés les chevaliers d'Orden. Iomé en devinait des centaines d'autres à la lisière des bois, entre les squelettes calcinés des chênes.

Trois douzaines de géants des glaces à la fourrure consumée offraient une étrange vision : peau rose vif, museau long comme celui d'un dromadaire, griffes recourbées. Vus du sommet du Donjon des Dédiés, ils ressemblaient à des souris qu'une mutation aurait privées de poils. Certains tenaient encore entre leurs pattes des chevaliers et leurs montures.

Les étalons de Raj Ahten étaient morts la gorge tranchée, comme les soldats affectés à leur garde. Mais le Seigneur-Loup avait quand même remporté la bataille, songea Iomé en regardant les cadavres des Mystarriens. Elle ne savait pas si elle devait s'en réjouir ou se lamenter.

A présent, elle était une Dédée de Raj Ahten. Elle n'avait plus rien à craindre de lui, mais tout à redouter des autres rois rofevahanais et des Chevaliers Equitables qui combattaient les Seigneurs-Loups.

Chemoise, qui se tenait près de sa princesse, sanglotait tout bas en observant le retour des troupes de Raj Ahten. *Pourquoi pleure-t-elle ?* se demanda Iomé.

Puis elle réalisa que ses yeux aussi étaient remplis de larmes.

Chemoise pleurait parce que le monde était devenu noir. Les champs, les bois, et surtout les jours qui s'annonçaient. Frissonnant, Iomé resserra sa robe de laine autour d'elle.

Un cor de chasse sonna dans les collines ; quelques lieues plus à l'est, un autre lui répondit. La princesse crut que les troupes de Raj Ahten allaient tourner bride pour se lancer à la poursuite des survivants, mais elles n'en firent rien. Pourtant, il restait assez d'hommes dans la cité pour la défendre.

L'intelligence de Raj Ahten défiait l'entendement. S'il ne réagissait pas, c'est qu'il avait une bonne raison. Peut-être craignait-il que les chevaliers d'Orden ne l'attirent dans une embuscade.

La veille, Gaborn n'avait-il pas confié à Iomé que son père arriverait bientôt avec des renforts ? Cependant, il n'en avait pas précisé le nombre... Et il avait été bien inspiré : Iomé ne pourrait pas

dévoiler à Raj Ahten ce qu'elle ignorait.

La princesse n'avait pas osé placer trop d'espoir dans cette nouvelle. En général, le roi Orden se déplaçait avec une suite de cent hommes. Une force aussi réduite ne pourrait pas prendre le château... Pourtant, Gaborn semblait croire qu'elle aurait une chance de réussir.

Iomé jeta un coup d'œil à sa Diema, qui était assise un peu en retrait avec celle de sa mère. Toutes deux fixaient le champ de bataille. Elles savaient combien d'hommes avait emmenés Orden et connaissaient chacun de ses mouvements. Mais elles se contentaient d'observer les soldats comme des pièces sur un échiquier.

La jeune fille essaya de faire le point. Mystarria était un pays riche, à la population nombreuse. Le roi Orden venait réclamer sa main pour son fils. En de telles occasions, la coutume voulait qu'un seigneur se déplace avec ses meilleurs chevaliers pour les engager dans les joutes célébrant les fiançailles de deux rejetons de sang royal.

Une escorte de cinq cent hommes ferait l'affaire. Et comme Orden était vaniteux, on pouvait facilement doubler ce chiffre.

La réputation des guerriers de Mystarria les précédait sur le champ de bataille. Leurs archers s'entraînaient à tirer à dos de cheval depuis leur plus tendre enfance. Les prouesses de leurs chevaliers au marteau et à la hache étaient légendaires. Peut-être était-ce pour ça que Raj Ahten n'osait pas tenter une deuxième sortie.

Dans les collines, des cors de chasse sonnaient la charge en une dizaine d'endroits différents. Les soldats d'Orden pourchassaient encore les nomens.

Une rude journée les attendait.

Arrivé devant les portes de la ville, Raj Ahten jeta un dernier coup d'œil par-dessus son épaule, comme s'il hésitait à repartir au combat. Puis il entra dans la cité, et ses hommes refermèrent manuellement le pont-levis derrière lui.

La vie reprenait son cours. De son poste d'observation, Iomé vit des femmes et des enfants chercher près du Donjon des Soldats les œufs abandonnés par les poules. La roue à aubes du moulin continuait à tourner sur le fleuve ; l'odeur des feux de cuisine se mêlait à celle des cendres de la bataille.

Flanquée de sa Diema et de Chemoise, la jeune fille descendit dans la cour. Son père était assis sous un rayon de soleil, jouant avec un chiot qui lui mordillait les mains. Comme il avait souillé ses hauts-de-chausses, Iomé saisit un seau d'eau et un chiffon pour le nettoyer. Il ne se débattit pas, mais leva un regard empli de crainte vers le visage ravagé de sa fille.

Quant à lui, il était toujours aussi séduisant et aussi fort : un héros avec un intellect de nouveau-né. Pendant qu'Iomé l'allongeait sur le ventre pour le débarrasser de ses excréments, il gazouilla avec un sourire ravi.

La jeune fille manqua fondre en larmes. Son père avait fait don de son intelligence douze heures plus tôt. La première journée était toujours la pire, à cause du contrecoup. Parfois, les Dédiés étaient si affaiblis par le choc que leurs poumons en oubliaient de respirer ou leur cœur de battre.

Si Sylvarresta survivait jusqu'au lendemain, peut-être regagnerait-il un peu de son intelligence. S'il n'avait pas souhaité de tout son cœur la donner à Raj Ahten, si le forceps n'était pas parfaitement forgé, si l'officiant avait commis une légère erreur dans son incantation, il se pourrait qu'il finisse par se souvenir du nom de sa fille.

Iomé fredonna doucement tout en lui donnant son bain de siège. Aucune lueur de reconnaissance

ne passa dans le regard de Sylvarresta, mais il sourit de plaisir. *Il peut apprendre à m'aimer, même s'il ignore qui je suis*, songea la jeune fille pour se reconforter.

Quand elle eut fini de nettoyer l'idiot, elle lui glissa une couche de tissu sous sa tunique.

La Cour des Dédiés était remplie d'hommes et de femmes qui avaient consenti des Dons la veille. Les gens qui s'occupaient d'eux en temps normal ne savaient plus où donner de la tête.

Iomé et Chemoise portèrent leurs efforts sur d'autres malheureux que leurs pères...

Les cuisiniers avaient préparé des brioches à la mûre pour le petit déjeuner. Iomé en distribua aux Dédiés. Elle s'agenouilla pour réveiller une jeune femme qui dormait sous une couverture verte, une garde nommée Cleas qui l'avait souvent accompagnée lors de ses promenades dans les collines.

Les femmes militaires étaient rares en Heredon. Mais Cleas avait huit Dons de Force, et elle était un des meilleurs maîtres d'armes d'Heredon. Raj Ahten s'était empressé de la vider de sa vitalité.

Elle ne respirait plus. Son cœur affaibli avait cessé de battre pendant la nuit.

Iomé ne savait pas si elle devait s'en réjouir ou se lamenter. A la mort de Cleas, quinze personnes qui lui avaient consenti des Dons avaient dû se relever, réduisant l'encombrement de la cour.

Mais la jeune fille avait déjà perdu tant de parents et d'amis...

Des larmes roulant sur ses joues, elle tourna la tête vers sa Diema. Au lieu de l'expression froide et détachée que celle-ci arborait toujours, il lui sembla lire de la tristesse dans son regard.

— C'était une brave femme et une splendide guerrière, se lamenta Iomé.

Sa Diema hocha la tête.

— C'est une perte terrible, murmura-t-elle.

— M'aideriez-vous à la porter dans les mausolées ? demanda la jeune fille. Je connais un endroit où on place les gardes qu'on souhaite honorer.

La Diema acquiesça. Par une journée aussi noire, ce simple geste toucha Iomé plus qu'elle n'aurait su le dire.

Les deux femmes posèrent la civière de Cleas au pied du mur sud, près de cinq cadavres enveloppés de linceuls noirs : quatre Dédiés n'ayant pas survécu à la nuit et Venetta Sylvarresta, identifiable grâce au diadème d'or posé sur sa poitrine.

Iomé n'avait pas revu le visage de sa mère depuis qu'elle s'était écrasée au pied de la tour. Même si cela lui répugnait, elle devait s'assurer que le corps avait été préparé correctement pour les funérailles. En principe, le chancelier Rodderman s'en était occupé, mais comme il faisait de son mieux pour éviter Raj Ahten, qui pouvait dire s'il s'était acquitté de ses devoirs avec tout le sérieux nécessaire ?

Le cadavre d'un membre de la famille royale devait être exposé dans le grand hall du château, afin que les vassaux puissent lui présenter leurs hommages une dernière fois. Mais Raj Ahten avait ordonné qu'on transporte Venetta dans le Donjon des Dédiés, sans doute pour ne pas que sa vue provoque une émeute.

A contrecœur, Iomé souleva un coin du linceul.

Elle faillit ne pas reconnaître sa mère. On l'avait nettoyée, mais rien n'aurait pu masquer l'état de sa boîte crânienne à l'endroit où Raj Ahten l'avait frappée. Mis à part cette terrible blessure, la perte de ses Dons de Charisme révélait des cheveux gris mêlés à ses tresses noires, des rides marquées autour de sa bouche, des traits plaisants mais somme toute ordinaires, des cernes maladifs sous ses

yeux.

Non, Raj Ahten ne craignait pas la réaction de ses vassaux. Personne ne se serait soulevé pour protester contre la mort de cette pitoyable créature.

Iomé se dirigea vers le portail du donjon. Sous l'alcôve de pierre, un petit homme moustachu au heaume incrusté d'argent occupait la place qui avait été celle de Derrow et d'Ault pendant des années.

— Messire, je réclame la permission d'emmener les morts aux mausolées, dit Iomé, retenant son souffle.

— Le jâteau est addaqué, grogna le capitaine avec un épais accent taifanais. Bas zûr.

Iomé lutta contre la tentation de tourner les talons. Elle ne voulait pas ennuyer cet homme, bien plus important qu'elle, mais enterrer sa mère et lui offrir un départ digne d'elle était son devoir.

— Le château n'est pas en état de siège. Les hommes d'Orden se contentent de pourchasser les nomens dans les bois. Et s'ils revenaient à la charge, vous les verriez venir de loin. De toute manière, avant qu'ils franchissent toute les défenses et arrivent jusqu'ici...

Le petit homme l'écouta attentivement, la tête inclinée. Iomé craignit d'avoir parlé trop vite pour se faire comprendre.

— Non.

— Dans ce cas, c'est sur vous que l'esprit de la reine se vengera, car les Puissances me sont témoins que j'aurais tout essayé. Je ne veux pas être hantée par l'esprit d'un Seigneur des Runes.

Un éclair de peur passa dans les yeux du capitaine.

On disait que les esprits des Seigneurs des Runes — surtout ceux qui avaient connu une mort violente — pouvaient provoquer des ravages. Iomé n'était pas superstitieuse, mais le petit homme venait d'un pays où on ne prenait pas ce genre de choses à la légère.

— Débêche-doi, ordonna-t-il. Je de laizze une demi-heure.

— Merci.

Iomé voulut lui toucher le bras en signe de gratitude, mais il recula, mal à l'aise. La jeune fille appela Chemoise et sa Diema.

— Vite. Il nous faut des porteurs pour les civières et des robes de deuil.

Sa demoiselle d'honneur se précipita dans les cuisines et revint avec quelques boulangers sourds ou muets, le boucher, son apprenti et des marmitons privés de leur odorat. Elle apportait aussi une brassée de robes de coton noir, dotées de larges manches, d'une capuche et de clochettes d'argent dont le tintement servait à éloigner les mauvais esprits.

Chaque porteur enfila une robe de deuil, afin que les fantômes qui hantaient les mausolées sachent qu'ils n'étaient pas des pilliers de tombes. Puis ils soulevèrent les civières — Iomé se plaçant à l'avant droit de celle de sa mère, comme il convenait — et se dirigèrent vers le portail.

Nerveux, le capitaine taifanais et son sergent actionnèrent la herse pour laisser passer la procession.

— Bas blus d'une demi-heure, rappela le petit homme à Iomé.

La jeune fille savait que ça ne suffirait pas pour installer les morts dans les mausolées et chanter les berceuses funéraires destinées à apaiser leur esprit, mais elle hocha la tête, ne souhaitant pas contrarier le capitaine.

Elle n'avait pas l'habitude de porter de lourdes charges. Deux cents pas plus loin, en sueur et le cœur battant à tout rompre, elle supplia les autres de marquer une pause.

Il était presque midi. Tandis qu'Iomé reprenait son souffle, gênée par les cendres qui flottaient

encore dans l'air, un bossu crasseux, la capuche de sa robe rabattue sur le visage, sortit de l'ombre d'une porte cochère.

Iomé crut que c'était Binnesman. Elle sentait le pouvoir de la terre qui émanait de lui, et se demanda pourquoi il était revenu en ville.

— Laisse Aleson te donner un coup de main, petite, chuchota le bossu en s'approchant d'elle et en se penchant pour saisir la poignée de la civière.

Sous une couche de saleté, Iomé fut stupéfaite de reconnaître Gaborn. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Comment se faisait-il qu'il ne se soit pas enfui ? Avait-il besoin de son aide ? D'où venait le pouvoir étrange qui l'enveloppait ?

Iomé se recroquevilla en baissant la tête. Même si elle luttait de toutes ses forces contre le sort qui menaçait de lui arracher sa fierté, elle ne supportait pas l'idée que Gaborn puisse la reconnaître.

Elle le laissa porter la litière et prit la tête de la procession jusqu'aux mausolées : une centaine de petites constructions de pierre blanche comme de l'os se dressant au milieu d'un bosquet de cerisiers. La plupart ressemblaient à des palais miniatures, avec leur fronton décoré de statues des seigneurs qui y reposaient. Les autres, réservés aux serviteurs et aux gardes de la famille royale, ne portaient aucun ornement.

Quand ils atteignirent le couvert des arbres et posèrent les civières, le bossu chuchota à Iomé :

— Je suis Gaborn Val Orden, prince de Mystarria. Navré de t'importuner, mais je me cache depuis hier soir et j'ai besoin d'informations. Peux-tu me dire comment vont le roi, la reine et leur fille ?

Evidemment, il ne l'avait pas reconnue. Pas sans sa beauté et avec sa peau rugueuse comme de l'écorce.

Et derrière elle, la robe d'historienne de sa Diema disparaissait sous le vêtement de deuil.

Iomé en fut presque soulagée. Elle ne voulait pas lire du dégoût dans les yeux de Gaborn. Une autre raison plus grave la poussait à garder son identité secrète : n'était-elle pas une Dédinée de Raj Ahten ? Le jeune homme pourrait bien vouloir la tuer...

Tendant de déguiser sa voix, la jeune fille croassa :

— La reine est morte ; c'est son cadavre que vous venez de transporter. Le roi est toujours vivant, mais il a dû céder son intelligence à Raj Ahten.

Gaborn lui saisit le bras.

— Et la princesse ?

— Elle va bien. On lui a laissé le choix entre mourir ou vivre pour servir son peuple en devenant régente. Elle aussi a dû faire un Don à Raj Ahten.

— Lequel ? demanda Gaborn, en retenant son souffle.

Iomé songea à dire la vérité, mais quelque chose l'en empêcha.

— Sa vue.

Le jeune prince se mordit la lèvre et n'ajouta rien.

Il se pencha pour ramasser la civière et fit signe aux autres porteurs de l'imiter.

Iomé les conduisit jusqu'à la tombe de ses parents, surmontée de neuf aiguilles de marbre rose et flanquée de statues du roi Sylvarresta et de son épouse, sculptées à l'époque de leur mariage, dix-huit années plus tôt.

Iomé demanda aux porteurs d'amener aussi le cadavre de Cleas, dont la loyauté valait bien qu'elle repose pour l'éternité auprès de ceux qu'elle avait servis.

Une fraîche pénombre régnait dans le mausolée, où une odeur de roses se mêlait à celle, plus douceâtre, de la mort. Des dizaines de gardes fidèles gisaient là. La nuit précédente, quelqu'un avait jonché le sol de pétales pour masquer la puanteur de la décomposition.

Gaborn porta Venetta jusqu'à son sarcophage de grès rouge, au fond du mausolée. Gravé à son effigie, il était surplombé par une plaque de marbre si fine que la lumière passait au travers.

Bandant leurs muscles, le jeune prince et deux boulangers parvinrent à faire glisser le couvercle sur le côté. Ils poussèrent la reine dans le cercueil, et s'apprêtaient à le refermer quand Iomé les supplia de la laisser se recueillir.

Pendant ce temps, les autres porteurs avaient mis Cleas dans une alcôve de pierre, après avoir poussé au fond les ossements blanchis du précédent occupant.

Debout dans la pénombre, Gaborn étudia les cadavres en armure, beaucoup serrant encore une arme sur leur poitrine. Le mausolée n'était pas très grand — à peine quarante pieds de long sur vingt de large —, mais il abritait de nombreux soldats, certains étant enterrés là depuis plus de vingt ans. Des phalanges à demi rongées par les rats jonchaient le sol.

Une question semblait brûler les lèvres de Gaborn.

— Vous pouvez parler librement, lui dit Iomé, toujours agenouillée devant le sarcophage de sa mère. Mes compagnons sont tous sourds ou muets, et ils ont juré de servir la Maison Sylvarresta. Ils ne vous trahiront pas.

— Vous enterrez vos morts avec leurs armes ? A Mystarria, nous préférons les conserver pour que les vivants en fassent bon usage.

— A Mystarria, vous n'avez pas tant de forgerons à occuper, répliqua sèchement Iomé.

— Dans ce cas, personne ne m'en voudra si j'emprunte une épée ? Mon sabre a été détruit.

— Qui peut dire ce qui offense les morts ?

Au lieu de se chercher une arme, Gaborn entreprit de faire les cent pas.

— Alors, lâcha-t-il enfin, elle est dans le Donjon des Dédiés ?

Iomé hésita à répondre.

— La princesse — si c'est bien d'elle que vous parlez — est venue au donjon ce matin pour nourrir et laver son père. Pendant l'attaque, les gardes de Raj Ahten l'y ont enfermée pour sa propre sécurité. Mais elle pourra en repartir quand elle le désirera. Je pense qu'elle occupe toujours sa chambre, dans le Donjon du Roi.

Plongée dans ses pensées, Gaborn marchait de plus en plus vite.

— Peux-tu lui transmettre un message de ma part ?

— Ça ne devrait pas être difficile.

— Dis-lui que la Maison Orden a juré de la protéger. Dis-lui que je tuerai Raj Ahten et que je la délivrerai.

— Non, ne... ne faites pas ça, supplia Iomé en réprimant un sanglot.

Gaborn s'immobilisa et la dévisagea attentivement.

— Ne faites pas quoi ?

— N'essayez pas de tuer Raj Ahten. La reine l'a griffé avec ses ongles empoisonnés, et ça ne lui a rien fait. Et si on lui plonge une lame dans le cœur, la blessure se referme sans que la moindre goutte de sang s'en échappe.

— Il doit pourtant y avoir un moyen...

— Vous serez forcé de tuer la princesse Sylvarresta et son père, car ils sont tous deux les

Dédiés de Raj Ahten. La nuit dernière, le roi a reçu quatre-vingts Dons d'Intelligence pour les transmettre au Seigneur-Loup, expliqua Iomé.

Gaborn se détourna brusquement et, avançant jusqu'au seuil du tombeau, fixa sans les voir les cerisiers baignés par la lumière du soleil.

— Je ne tuerai ni mes amis ni leurs Dédiés, affirma-t-il. S'ils ont consenti des Dons, c'est qu'on les y a forcés. Je n'ai pas de raison de leur en vouloir.

Iomé secoua la tête. Tuer les Dédiés d'un ennemi était un mal nécessaire. Très peu de Seigneurs des Runes se dérobaient à cette atroce responsabilité. Le bon cœur de Gaborn ferait-il de lui un faible ?

— Même si vous épargnez la Maison Sylvarresta pour vous tourner vers les membres d'autres familles royales, dites-vous bien qu'eux aussi sont innocents et méritent de vivre. Aucun ne soutient volontairement Raj Ahten.

— Il doit y avoir un moyen d'éliminer notre ennemi sans en arriver là, insista Gaborn. En le décapitant, par exemple.

Iomé ne sut que répondre. La décapitation restait le moyen le plus sûr de venir à bout d'un Seigneur des Runes trop puissant. Mais c'était plus facile à envisager qu'à mettre en œuvre.

— Et qui s'en chargera ? s'enquit la jeune fille. Vous ?

Gaborn se tourna vers elle.

— J'essaierai, si j'arrive à m'approcher suffisamment de lui. Dis-moi, comment va l'herboriste Binnesman ? J'ai besoin de lui parler.

— Il est parti, répondit Iomé. Dans le Bois de Dunn.

— Dans ce cas, murmura Gaborn, visiblement ébranlé, je dois modifier mes plans. Peut-être réussirai-je à le retrouver dans la forêt. Merci beaucoup, ma demoiselle... ?

— Prenta Vass, improvisa Iomé.

Gaborn lui prit la main et la baisa respectueusement, puis la retint un instant de plus que nécessaire pour humer l'odeur de sa peau. Le cœur de la jeune fille fit un bond dans sa poitrine. Elle était à peu près certaine que sa voix ne l'avait pas trahie, mais comment dissimuler son parfum ?

Sans un mot, Gaborn la fixa de son regard bleu pénétrant. Honteuse, Iomé détourna la tête : elle craignait qu'il ne l'ait reconnue. Elle était hideuse avec ses yeux jaunâtres, sa peau rugueuse et ses cheveux ternes. Mais ce n'était rien comparé aux sentiments de haine et de mépris d'elle-même qui la tourmentaient.

Gaborn allait sûrement grimacer de dégoût et s'éloigner d'elle...

A sa grande surprise, il s'approcha pour mieux la voir. Tremblante, Iomé leva une main pour se cacher le visage.

— Ne te dissimule pas, dit Gaborn en écartant son bras avec douceur. Ta beauté n'est pas de celle que l'on peut aisément effacer. Puis-je faire quelque chose pour toi ?

Derrière eux, la Diema d'Iomé se racla la gorge, et les autres porteurs quittèrent la tombe comme s'ils venaient de se rappeler qu'on les attendait ailleurs.

Iomé eut envie de fondre en larmes et de se jeter dans les bras de Gaborn. Mais elle n'en fit rien, se contentant de répondre d'une voix brisée :

— Non.

— Prenta Vass... Peux-tu porter un autre message à la princesse de ma part ?

Iomé hocha la tête.

— Dis-lui qu'elle hante mes rêves, car sa beauté est indélébile dans mon souvenir. Je suis resté cette nuit parce que j'espérais la sauver, mais à présent, je dois partir.

« J'ai réussi à tuer une Tisseuse de Flammes ; à cause de moi, mon père a attaqué la cité... trop tard, peut-être. Ses soldats me cherchent dans les bois, et l'herboriste y est aussi. Je dois aller les rejoindre. Mais... veux-tu m'accompagner ?

La jeune fille comprit sans l'ombre d'un doute qu'il l'avait reconnue. Dans ses yeux, elle ne lisait aucun mépris. Seulement de la tristesse, et tant de douceur qu'elle faillit se jeter dans ses bras. Des larmes lui brûlèrent les paupières.

— Vous accompagner en abandonnant mon père ? Jamais.

— Raj Ahten ne lui fera pas de mal.

— Je sais. Il n'est pas aussi mauvais que je le craignais. Binnesman a l'air de placer de grands espoirs en lui.

— « Quand tu contempleras le visage du mal, il sera enchanteur », lâcha Gaborn, citant un vieux proverbe des Seigneurs des Runes.

— Il dit qu'il veut combattre les maraudeurs et unir l'humanité pour son propre bien.

— Et quand il aura gagné la guerre, vous rendra-t-il vos Dons ? Se suicidera-t-il pour que ses Dédiés se relèvent tous, comme le fit autrefois le bon roi Herron ? Je ne crois pas...

— Vous n'en savez rien !

— Bien sûr que si ! Raj Ahten a révélé sa véritable nature. Il ne respecte personne. Il prendra tout ce que vous avez, et ne vous laissera que les yeux pour pleurer.

— Binnesman croit qu'il peut changer. Il a essayé de le convaincre de se débarrasser des Tisseurs de Flammes.

— Le Seigneur-Loup ne l'a pas écouté, n'est-ce pas ? Comment peux-tu, sur la tombe de ta mère, croire qu'il a une once de décence ?

— Quand il parle, quand je le regarde...

— Iomé, coupa Gaborn, comment peux-tu douter que Raj Ahten soit un être maléfique ? Qu'as-tu qu'il n'ait pas essayé de prendre ? Ton corps ? Ta famille ? Ta maison ? Ta liberté ? Tes richesses ? Ta position ? Ton pays ?

« Il s'est emparé de ta vie aussi sûrement que s'il t'avait tuée ; il veut te dépouiller de tout ce que tu as et de tout ce que tu espères devenir. Que doit-il faire de plus pour que tu ouvres les yeux ?

Iomé ne put rien répondre.

— Je couperai un jour la tête de ce monstre, déclara Gaborn avec force. Mais d'abord, nous devons sortir d'ici vivants. M'accompagneras-tu si nous emmenons ton père ?

Il prit la main de la jeune fille. A son contact, les ténèbres qui avaient envahi l'âme d'Iomé se dissipèrent. Ses craintes, son mépris de soi, sa laideur... Rien n'avait plus d'importance. Il était le talisman qui la protégeait, sa forteresse, son refuge.

— Je t'en prie, insista-t-il, usant du pouvoir de sa Voix pour la convaincre.

Hébétée, elle acquiesça.

— Oui, je t'accompagnerai.

Gaborn lui serra la main.

— Je ne sais pas encore comment je m'y prendrai, mais je viendrai bientôt vous chercher, ton père et toi, dans le Donjon des Dédiés.

Iomé sentit une nouvelle fois le frisson sensuel qu'elle avait jusque-là associé à la présence de

Binnesman. Son cœur battait à tout rompre. Gaborn la regardait avec autant de tendresse que si elle avait toujours ses Dons de Charisme.

Le jeune homme se détourna, prit une épée courte dans les mains d'un cadavre et la fourra sous les plis de sa robe. Puis il sortit du mausolée, sa silhouette cachant un instant la lumière du soleil.

Iomé faillit s'abandonner au désespoir. Et s'il ne tenait pas parole ? S'il ne revenait pas la chercher ?

Mais quelque chose lui soufflait qu'elle aurait tort de s'en faire. Une tiède certitude l'envahit.

— Vous devriez faire attention à lui, déclara soudain sa Diema, qui n'avait pas prononcé un mot depuis leur départ du donjon.

Iomé fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il pourrait vous briser le cœur, répondit l'historienne avec du respect dans la voix.

Iomé se sentait terrifiée. Si Raj Ahten la surprenait en train de s'enfuir, il ne ferait preuve d'aucune miséricorde. Mais ce n'était pas la peur qui faisait ainsi battre son cœur. Elle porta une main à sa poitrine comme pour le comprimer.

Pour le cœur, je crois que c'est déjà fait..., songea-t-elle.

CHAPITRE XVIII

DUEL DE MENTEURS

Deux heures après que Gaborn eut quitté Iomé, Borenson chevaucha jusqu'aux portes en ruine de la cité, un fanion vert brandi au bout de la lance prise sur le cadavre d'un nomen.

Tous ses muscles lui faisaient mal et son armure était couverte de sang. Il grimaça : confronter son intelligence à celle de Raj Ahten ne lui disait rien qui vaille.

Un jeu auquel il était sûr de perdre.

La chance n'avait pas été de son côté. La plupart de ses hommes étaient morts, et il avait chèrement payé chaque minuscule victoire.

Mais le bilan n'était pas entièrement négatif. Deux mille nomens avaient péri ; beaucoup de chevaliers de Raj Ahten devraient désormais se passer de monture, et une douzaine de géants des glaces étaient morts dans l'incendie. Quant aux Invincibles qui avaient poursuivi les soldats d'Orden dans les bois, leurs cadavres étaient hérissés de tant de flèches qu'ils ressemblaient à des porcs-épics.

Comme Borenson s'y attendait, Raj Ahten n'avait pas insisté, craignant sans doute qu'une armée ne lui tende une embuscade sous les frondaisons. S'il était déçu de ne pas avoir pu attaquer le Seigneur-Loup, Borenson savait que son comportement servait les plans du roi Orden.

Selon son maître, même un homme ayant l'intelligence de plusieurs centaines pouvait être joué.

— La validité de ses plans, aussi rusés soient-ils, dépend de celle des informations qu'il a reçues, avait déclaré le père de Gaborn.

En conséquence, Borenson se força à prendre un air assuré quand il s'immobilisa devant les portes de la ville.

Du haut des tourelles qui encadraient le pont-levis calciné, un des soldats de Raj Ahten agita trois fois sa lance au-dessus de sa tête, indiquant que sa demande de pourparlers était acceptée, et l'invita à avancer.

— Je ne suis pas d'humeur à prendre un bain, cria Borenson, faisant allusion aux douves ; surtout pas avec mon armure. Raj Ahten, je vous apporte un message ! Viendrez-vous à ma rencontre, ou resterez-vous tapi derrière ces murs ?

Accuser le Seigneur-Loup de lâcheté était de la folie, mais Borenson avait compris depuis longtemps que le bon sens ne servait à rien dans un monde qui en manquait cruellement.

Vingt secondes plus tard, comme aucune réponse ne lui était parvenue, le colosse cria de nouveau :

— Raj Ahten, dans le Sud, on vous appelle le Seigneur-Loup ! Mais mon maître dit que vous descendez d'un vulgaire toutou. Au lieu de vous comporter en homme, il paraît que vous préférez dispenser vos faveurs à des chiennes ! C'est vrai ?

Raj Ahten apparut sur le mur d'enceinte, les ailes blanches de son heaume encadrant un visage radieux comme le soleil. Sans se laisser perturber par les insultes de Borenson, il baissa vers lui un regard impérieux.

— Sers-moi, dit-il d'une voix si charmeuse que le colosse faillit bondir à terre pour s'agenouiller devant lui.

Mais il avait appris à se méfier des effets de la Voix et à lutter contre eux.

— Que je serve celui qui insulte mon maître depuis l'aube ? Vous avez perdu la raison ! (Borenson cracha sur le sol.) Je crains qu'il n'y ait aucun profit à réaliser en passant de votre côté. Vous n'avez plus très longtemps à vivre.

— Tu disais avoir un message ? lança Raj Ahten.

Borenson le trouva un peu trop impatient d'endiguer le flot de ses insultes.

Délibérément, il promena son regard sur le mur d'enceinte de la ville, garni de milliers d'archers et de soldats armés de piques ou d'épées. Derrière eux se pressaient les citoyens curieux d'entendre ce qu'il avait à dire, et prêts à défendre Raj Ahten aussi vigoureusement qu'ils auraient défendu Sylvarresta la veille.

Borenson était conscient que son message s'adressait à la population davantage qu'à Raj Ahten. Les mauvaises nouvelles annoncées en privé ne démoralisent qu'une personne ; annoncées publiquement, elles peuvent affecter toute une nation.

— Une si petite armée si loin de chez elle, murmura Borenson comme pour lui-même.

Mais il se servit de sa Voix de manière à ce que tous l'entendent.

— C'est une armée suffisante pour affronter les capitaines dans ton genre, riposta Raj Ahten.

— Je dois admettre que tes prétendus Invincibles se sont presque aussi bien battus que je m'y attendais... Avant de mourir sous nos coups dans les bois !

Les yeux de Raj Ahten lancèrent des éclairs.

J'ai réussi à le ficher en rogne. Ce n'était peut-être pas la chose la plus intelligente à faire, songea le colosse — un peu tard.

— Mon message est le suivant, enchaîna-t-il avant que le Seigneur-Loup puisse riposter. Il y a deux jours, le roi Mendellas Draken Orden s'est emparé de Château-Longmot ! (Il laissa à Raj Ahten le temps de digérer cette information, puis ajouta :) La garnison que vous aviez laissée sur place a été massacrée.

Les défenseurs eurent l'air ébranlés par cette nouvelle. Ils se regardèrent, ne sachant comment réagir.

— Tu mens, lâcha Raj Ahten d'une voix égale.

— Vous savez bien que non, répliqua Borenson avec assurance. Ce matin, à l'aube, le roi Orden a fait exécuter tous les occupants du château qui vous avaient concédé des Dons. Vous l'avez forcément senti, donc vous ne pouvez pas le nier.

« Nous nous sommes mis en route il y a trois semaines et demie, peu de temps après que nos espions nous eurent rapporté votre départ d'Indhopal, bluffa le colosse, qui avait évalué le temps nécessaire à l'armée de Raj Ahten pour atteindre Heredon. Mon roi a envoyé des messagers à tous les souverains du Rofehavan, posant ainsi des collets pour le Seigneur-Louveteau. À présent, la boucle se resserre autour de votre gorge, et vous ne tarderez pas à vous étouffer avec votre propre cupidité !

Un murmure courut sur les remparts. Borenson devina la question qui était sur toutes les lèvres.

— Vous vous demandez comment nos espions peuvent être aussi bien informés ? C'est très simple : ils travaillent aussi pour vous, dit-il en promenant un regard lourd de sous-entendus sur les conseillers, les magiciens et le Diem qui encadraient Raj Ahten.

Le Seigneur-Loup ne se laisserait sans doute pas convaincre, mais Borenson était presque sûr d'une chose : à partir de cet instant, aucun de ces hommes ne ferait plus confiance aux autres.

Raj Ahten répliqua par des paroles qui terrifièrent le colosse.

— Ainsi, le roi Orden t'a envoyé prendre des nouvelles de son rejeton. Ne t'inquiète pas, j'accepterai de le libérer en échange d'une substantielle rançon. Que me propose ton maître ?

Borenson prit une profonde inspiration. Raj Ahten venait de lui couper l'herbe sous le pied. Le plan concocté par le roi Orden tombait partiellement à l'eau.

— Il m'a dit de ne rien proposer du tout tant que je n'aurais pas vu le prince de mes propres yeux.

Raj Ahten eut un sourire moqueur.

— S'il n'arrive pas à tenir son fils en laisse, je ne vois pas pourquoi je l'obligerais. Et puis, ce que tu verrais risque de ne pas te plaire.

Borenson s'interrogea. Le jeu devenait un peu trop complexe à son goût. Si Raj Ahten détenait vraiment Gaborn, il n'aurait pas dû hésiter à le montrer. A moins qu'il ne l'ait déjà tué, évidemment.

Mais s'il ne l'avait pas, en réclamant à voir le prince, Borenson venait d'admettre qu'Orden ignorait où il était. Et si, par stupidité, il avait compromis sa mission ?

Le rouge de la honte lui montant aux joues, le colosse fit faire demi-tour à son cheval. Mais il doutait fort que Raj Ahten le laisse partir. Le Seigneur-Loup s'inquiétait sûrement des forceps abandonnés à Château-Longmot, et il devait se demander combien le roi Orden en aurait lâchés pour la rançon de son fils.

— Attends ! ordonna Raj Ahten dans son dos. Borenson jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Que m'offriras-tu, si je te montre le prince ?

Le capitaine se força à compter jusqu'à dix et se tourna de nouveau vers le Seigneur-Loup.

— Gaborn a rejoint notre camp la nuit dernière, mentit-il, et je crains de ne pouvoir vous proposer aucune rançon pour lui. J'étais seulement venu vous apporter ce message.

Raj Ahten demeura impassible, mais l'expression effrayée de ses conseillers parlait pour eux. Borenson comprit qu'il avait bien deviné : le Seigneur-Loup ne détenait pas Gaborn. Sinon, qu'auraient cherché dans la forêt les éclaireurs que ses hommes avaient rencontrés depuis le matin ?

— Toutefois, continua-t-il, la Maison Sylvarresta est depuis longtemps alliée à celle de mon maître. Je peux vous offrir quelque chose en échange des membres de la famille royale.

— Combien ? demanda Raj Ahten.

S'écartant de plus en plus du scénario rédigé par le roi Orden, Borenson improvisa.

— Une centaine de forceps par tête.

Raj Ahten éclata d'un rire à la fois soulagé et méprisant. Dans le Nord, où le sang-métal était si rare depuis une dizaine d'années, trois cents forceps représentaient sans doute un trésor considérable. Mais pour le Seigneur-Loup, qui pensait toujours disposer des quarante mille dissimulés à Château-Longmot, ils n'avaient aucune valeur.

— Réfléchissez bien avant de me rire au nez, dit Borenson. Le roi Orden s'est emparé des forceps de Longmot, et grâce aux six officiants qui l'accompagnaient, il a eu le temps d'en faire bon usage ces deux derniers jours.

« Pour un homme aussi riche que vous, la perte de quarante mille forceps semble peut-être négligeable, mais mon maître ne révisera pas son offre à la hausse. A quoi lui serviront les membres de la famille Sylvarresta, puisqu'ils sont déjà vos Dédiés ? Cent forceps par tête et pas un de plus !

Le colosse fut satisfait de voir les conseillers de Raj Ahten trembler, même si le Seigneur-Loup demeura stoïque. A bien y regarder, toutefois, le sang avait reflué de son visage.

— Tu mens, affirma-t-il. Tu n'as ni le prince, ni les forceps, et aucun espion ne se cache parmi mon entourage. Je sais à quoi tu joues, et je ne me laisserai pas bernier.

En faisant usage de sa Voix, il espérait remonter le moral de ses troupes, mais les dégâts étaient déjà faits.

Comparées aux mauvaises nouvelles dévastatrices que Borenson venait d'annoncer, les dénégations de Raj Ahten sonnaient creux.

Pourtant, le colosse craignait que le Seigneur-Loup ne le croie pas. Il éperonna son cheval et traversa la plaine calcinée où des volutes de fumée montaient encore du sol. Quand il fut hors de portée des archers, il fit faire volte-face à son étalon.

— Raj Ahten, cria-t-il, mon maître t'invite à l'affronter à Longmot... si tu l'oses. Emmène avec toi tous les fous qui veulent mourir : tes cinq mille hommes contre ses cinquante mille ! Et je te promets qu'il ne fera pas de quartier !

Il leva son bras selon le signal convenu ; partout dans les collines les cors retentirent, invitant les escadrons à se reformer.

Le roi Orden avait emporté deux cents cors de chasse, car il comptait les faire sonner par ses hommes dès que son fils aurait obtenu la main d'Iomé Sylvarresta. En temps de guerre, un seul instrument de ce type était distribué par unité d'une centaine de soldats. Raj Ahten devait le savoir, et Borenson espéra que son ouïe était assez aiguisée pour qu'il évalue le nombre de cors.

Si le Seigneur-Loup croyait qu'il commandait à huit mille hommes au lieu des quatre-vingts survivants de la bataille, sa cote remonterait un peu.

CHAPITRE XIX

PASSAGE AU CRIBLE

Les yeux plissés, le plus dévoué des conseillers de Raj Ahten regardait son maître, toujours debout sur les remparts tandis que s'éloignait le messenger du roi Orden. Le visage du Seigneur-Loup rayonnait d'une telle beauté qu'il semblait presque translucide. Il était la lumière du monde, et ne semblait guère perturbé par les inquiétantes nouvelles qu'il venait d'apprendre.

Mais Jureem, lui, tremblait de tous ses membres. Son maître avait beau le nier, il sentait que quelque chose clochait. Il pouvait seulement s'interroger en vain, car ça faisait longtemps que Raj Ahten ne se confiait plus à lui et ne recherchait plus ses conseils.

Depuis des années, les Nordiques étaient une épine dans le flanc de Raj Ahten. Leurs maudits Chevaliers Equitables avaient assassiné des centaines de ses Dédiés. Sa propre sœur était morte dans ses bras, la gorge tranchée par une de leurs épées.

Au fil des ans, Jureem avait fini par haïr ces gens à la peau pâle ; à présent que le Seigneur-Loup leur arrachait des Dons et trouvait d'autres moyens de les utiliser, il ne ressentait plus rien pour eux. Ni remords, ni pitié, ni compassion.

Plus rien... Non, c'était faux. En cet instant, il mourait d'envie de galoper ventre à terre jusqu'à Longmot, pour découvrir si le messenger avait dit la vérité. Il aurait voulu lui tirer une flèche dans le dos.

Les Tisseurs de Flammes n'avaient-ils pas eu la vision d'un roi capable de détruire Raj Ahten ? Mendellas Draken Orden, sans aucun doute. Et l'herboriste Binnesman avait rejoint le camp ennemi.

Jureem serra les poings pour maîtriser ses tremblements. Il avait cru qu'il serait facile d'éliminer la Maison Orden, mais le problème s'avérait plus complexe que prévu.

Aucun livre n'aurait pu contenir assez de mots pour détailler le plan de Raj Ahten. Jureem lui-même n'en connaissait qu'une partie, et encore ne comprenait-il pas tout.

Traditionnellement, le roi Orden se rendait en Heredon pour les chasses d'automne, emmenant avec lui une escorte de deux cents hommes. Cette année, sans aucun doute, son fils Gaborn l'accompagnerait pour réclamer la main d'Iomé Sylvarresta.

Raj Ahten avait assiégé la capitale en espérant faire d'une pierre deux coups. Au cas où Orden aurait battu en retraite, les hommes embusqués sur la route de Mystarria lui seraient tombés dessus.

Et ce n'était qu'une des mille manigances du Seigneur-Loup. En ce moment même, des dizaines d'assassins s'apprêtaient à frapper leur cible un peu partout sur le continent. Des armées se dirigeaient vers les forteresses de l'ouest et du sud, soit pour les prendre d'assaut, soit pour faire diversion et les empêcher de voler au secours de leurs voisins, ou encore pour forcer leurs occupants à se barricader jusqu'au printemps.

Mais Jureem savait que l'essentiel du plan reposait sur la prise de Château Sylvarresta et sur la disparition de la Maison Orden. Et voilà que les Tisseurs de Flammes annonçaient la venue d'un roi capable de détruire la Lumière d'Indhopal !

Raj Ahten s'était rendu vulnérable à une attaque. Il avait emmené moins d'un millier de forceps à Château Sylvarresta, et plus de la moitié avaient déjà servi la nuit précédente. Quant aux quarante mille entreposés à Longmot, il les croyait en sécurité : la forteresse semblait facile à défendre et

attendait l'arrivée prochaine de renforts. En outre, les cités les plus proches, celles de Dreis et de Groverman, n'abritaient qu'une garnison réduite.

La marge d'action était étroite ; apparemment, le roi Orden avait su en profiter.

Cinquante mille hommes, avait dit le messenger. Ce nombre mettait Jureem mal à l'aise, car il correspondait — à peu de choses près — à son estimation des forces qu'Orden pourrait rassembler d'ici le printemps afin de les lancer contre son maître...

S'il échappait au piège tendu !

En tout, Orden devait pouvoir mobiliser deux cent cinquante mille guerriers, mais il n'oserait jamais dégarnir ses forteresses et envoyer plus d'un cinquième de ses forces attaquer en terre étrangère.

Un plan parfait semblait sur le point d'échouer... Jureem n'arrivait pas à y croire. Raj Ahten avait besoin de s'emparer du Nord, et vite. Depuis des années, il surexploitait les mines de Kartish. D'ici peu, il n'en sortirait plus une once de sang-métal. Son seul recours serait alors les mines d'Inkarra.

Jusque-là, ni les seigneurs du Rofehavan ni ceux d'Indhopal n'avaient réussi à envahir Inkarra. Les magiciens n'y étaient pas très puissants, mais fort nombreux ; les tactiques de bataille habituelles se révélaient impossibles à mettre en œuvre à cause du terrain. En outre, personne ne savait comment vaincre les Hauts-Seigneurs de l'Arr.

Autrefois, un maître officiant nommé Tovil avait fui le Rofehavan pour se réfugier en Inkarra, où il avait fondé une nouvelle école. Il avait fait des découvertes que les autres magiciens n'étaient pas parvenus à dupliquer : des forceps ne laissant aucune cicatrice et permettant de transmettre, plutôt que des attributs, des talents ou des compétences.

Malgré leurs efforts en matière d'espionnage, les seigneurs du Rofehavan et d'Indhopal ignoraient toujours comment les reproduire. Les secrets d'Inkarra demeuraient intacts ; le Seigneur-Loup avait besoin de les connaître pour marcher sur les traces de Daylan Hammer et devenir l'Homme Total. Mais avant, il lui fallait écraser les royaumes du Nord.

Jureem avait depuis longtemps perdu jusqu'à sa dernière once de naïveté. Il se doutait que Borenson avait raconté des mensonges, mais comment savoir où s'arrêtait la vérité et où commençait la duperie ?

Il était encore en train de s'interroger lorsque Raj Ahten se tourna vers ses conseillers.

— Marchons un peu, voulez-vous ?

Ce n'était pas une question. Depuis longtemps, il traitait Jureem et Feykaald comme des laquais. Le message de Borenson l'avait secoué davantage qu'il ne voulait le laisser paraître.

Les trois hommes descendirent du chemin de ronde, se dégagèrent de la foule et se dirigèrent vers les écuries.

— Feykaald, demanda Raj Ahten au plus âgé de ses conseillers. Qu'en penses-tu : le roi Orden tient-il son fils ?

— Bien sûr que non ! Ça s'est vu à l'expression du messenger quand vous avez évoqué la rançon. Il n'a proféré qu'un ramassis de mensonges !

— Je ne suis pas d'accord. Je pense qu'une partie de son discours s'appuyait sur des faits réels.

— Orden n'a pas son fils, affirma Jureem.

— Soit. Mais Longmot ?

— Il n'a pas pu le conquérir en si peu de temps, cracha Feykaald.

— Si, objecta Raj Ahten sans que sa voix ne trahisse l'inquiétude que ça lui causait.

A cette idée, le cœur de Jureem manqua cesser de battre.

— Navré de vous contredire, ô Lumière Divine, mais le comportement du messenger disait clairement que cela aussi était un mensonge. Orden doit être un imbécile pour avoir confié pareille mission à un aussi mauvais bluffeur !

— Ce n'est pas le messenger qui m'a convaincu. A l'aube, j'ai eu une sorte de vertige... Un affaiblissement. Des centaines de mes Dédiés venaient de mourir ; j'en suis certain.

Perdre autant de Dons était un coup terrible, mais pas irrémédiable. Dans le Sud, les officiants de Raj Ahten lui cherchaient assidûment de nouveaux Dédiés. Grâce à leur charisme et à leur maîtrise de la Voix, ils n'avaient pas de mal à convaincre les gens de se laisser faire.

Les pouvoirs du Seigneur-Loup ne cessaient de grandir à une vitesse étonnante. Jureem avait perdu le compte des milliers de Dédiés qui lui apportaient force, intelligence et constitution. Difficile d'imaginer ce que deviendrait son maître quand il aurait acquis les pouvoirs de Daylan Hammer : il semblait déjà tellement plus qu'humain...

Dans un jour ou deux, cent mille hommes arriveraient en Heredon pour conquérir le royaume. Orden ne pouvait pas avoir prévu une telle invasion.

Dans le même temps, une seconde armée entrerait en Orwynne, à l'ouest, pour occuper le roi Theros Val Orwynne et l'empêcher d'envoyer des renforts à Orden. A Fleeds, des saboteurs avaient déjà commencé à empoisonner les réserves de grain du Haut-Roi Connel, empêchant ses clans de cavaliers d'organiser une contre-attaque.

— Peut-être qu'Orden a pris Longmot, mais qu'il ne peut pas tenir la position, suggéra Jureem.

Alors, Raj Ahten prononça la phrase que le conseiller redoutait entre toutes.

— Se pourrait-il qu'il y ait un espion dans mon entourage ?

Jureem réfléchit. Il ne voyait pas comment Orden aurait pu apprendre autrement que le Seigneur-Loup s'apprêtait à envahir Heredon, et qu'il dissimulerait quarante mille forceps à Longmot.

Jureem jeta un regard en coin à son collègue. Feykaald accompagnait le Seigneur-Loup depuis de nombreuses années, et il lui faisait confiance. Les Tisseurs de Flammes ? Ils ne servaient personne et suivaient Raj Ahten dans la seule mesure où leurs objectifs coïncidaient.

Un des capitaines de la garde ? Non. Aucun homme ordinaire n'aurait eu le temps d'avertir Orden. Par élimination, Jureem en conclut que ce devait être le Diem, cet homme long comme un jour sans pain avec sa barbe grisonnante, ses traits sévères et son air impérieux.

Le conseiller redoutait ce moment depuis longtemps, mais il soupçonnait qu'il viendrait un jour. Les Diems affirmaient être neutres, ne pas se mêler des affaires humaines et ne jamais soutenir un seigneur contre un autre. A les en croire, ils se contentaient de faire la chronique des événements.

Mais Jureem avait entendu trop de rumeurs, trop d'allusions à des fuites de renseignements. Et Raj Ahten avait acquis tant de pouvoir — il s'apprêtait à en acquérir davantage encore — que les Diems avaient peut-être décidé de s'unir contre lui.

A leur manière, Jureem pensait que les historiens étaient une menace bien plus grave que les Chevaliers Equitables. Celui de Raj Ahten par exemple, connaissait tous ses plans de bataille ; il les avait transmis à son partenaire demeuré dans le monastère de leur ordre. Qui pouvait dire à combien d'autres Diems celui-ci en avait fait part ? Jureem réprima une furieuse envie de bondir sur l'espion pour l'éventrer.

— Je pense que quelqu'un nous a trahis, seigneur, dit-il en jetant un coup d'œil éloquent vers le Diem.

Raj Ahten comprit l'accusation implicite, mais que pouvait-il faire ? Si Jureem avait tort et qu'il tuait l'historien, l'ordre des Diems se soulèverait contre lui et trahirait ses secrets, ce qui aurait des conséquences dévastatrices. Mais si Jureem avait raison et qu'il épargnait l'homme, celui-ci continuerait à fournir des informations à l'ennemi.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Feykaald en se tordant les mains.

— Que penses-tu que nous devrions faire ? répliqua Raj Ahten. Tu es mon conseiller, non ? Alors, conseille-moi.

— Nous pourrions envoyer un message au général Suh et lui demander de venir nous prêter main-forte au lieu d'attaquer Orwynne.

Feykaald était vieux et plein d'expérience. Il avait survécu aussi longtemps en faisant preuve d'une extrême prudence. Mais Jureem savait que Raj Ahten aspirait à recevoir des conseils plus téméraires. C'était en l'écoutant qu'il avait acquis tant de pouvoir.

— Et toi, que ferais-tu ? demanda son maître en se tournant vers lui.

Jureem baissa la tête.

— Pardonnez-moi, ô Lumière Divine, de ne pas partager l'avis de mon estimé collègue. Même si le roi Orden s'est emparé de vos forceps, sur qui en fera-t-il usage ? Vous avez déjà arraché des Dons à tous ceux qui en valaient la peine à Longmot. Faute de pouvoir utiliser la population locale, Orden devrait prendre des Dons à ses propres guerriers — ce qui s'appelle déshabiller l'un pour habiller l'autre, ne croyez-vous pas ?

— Alors, que proposes-tu ?

— De nous rendre à Longmot pour reprendre vos forceps.

C'était la seule réponse possible. Raj Ahten ne pouvait pas se permettre d'attendre des renforts, laissant le temps à Orden de s'enfuir avec son butin ou d'appeler des secours.

Raj Ahten sourit. Jureem savait que sa proposition était risquée : Orden cherchait peut-être à les attirer hors de Château Sylvarresta pour leur tendre une embuscade. Mais parfois, il fallait savoir tenter sa chance. Le Seigneur-Loup ne pouvait pas rester là les bras ballants.

Raj Ahten avait six Dons de Métabolisme, lui permettant de déjouer la plupart des tentatives d'assassinat. Le revers de la médaille, c'était qu'il ne vivrait sans doute pas très vieux.

Le métabolisme pouvait servir d'arme contre son propriétaire. Si quelqu'un capturait un Dédié ayant offert cet attribut à un roi ennemi, il pouvait le forcer à accepter des centaines d'autres Dons de Métabolisme pour que son adversaire meure de vieillesse en quelques semaines.

Prudent, Raj Ahten avait un seul vecteur de métabolisme, qu'il emmenait partout avec lui au cas où il aurait besoin de le tuer pour rompre le lien.

Très peu de seigneurs osaient prendre plus d'un ou deux Dons de Métabolisme. Avec les siens, Raj Ahten pouvait courir six fois plus vite qu'un homme ordinaire, mais il vieillissait aussi six fois plus vite. Grâce à ses Dons de Charisme et de Constitution, il n'était pas physiquement diminué. Mais le corps humain avait des limites qu'on ne pouvait repousser indéfiniment.

Bien qu'il n'ait que trente-deux ans, Raj Ahten était aussi « usé » qu'un centenaire. Il ne pouvait pas espérer dépasser l'âge biologique maximal de cent dix ans, ni survivre sans ses Dons de Métabolisme.

Quelques années plus tôt, il avait tenté de ralentir son vieillissement en tuant certains de ses Dédiés. Une semaine après, un assassin avait failli réussir à l'abattre. Depuis, il portait seul le fardeau de son métabolisme accéléré.

Trois ans. Il disposait de trois ans au plus pour unifier le monde et devenir l'Homme Total. Une année pour consolider le Nord, deux pour prendre le Sud. Et s'il mourait, l'espoir de l'humanité disparaîtrait avec lui, car il était le seul capable de repousser les maraudeurs.

— Très bien, nous irons donc à Longmot, déclara Raj Ahten. Et l'armée dissimulée dans le Bois de Dunn ?

— Quelle armée ? ricana Jureem. Vous en avez vu une ? Moi, j'ai entendu souffler des cors de chasse, mais pas hennir des milliers de chevaux. Le brouillard n'était destiné qu'à masquer la faiblesse d'Orden !

Chauve et obèse, le conseiller évoquait vaguement un bœuf. Mais Raj Ahten le savait aussi dangereux qu'un cobra.

— Vingt de vos légions s'approchent de Longmot. Orden ne pourra pas résister à leur assaut, surtout si c'est vous qui les commandez. Nous devons aller reprendre nos forceps.

Raj Ahten hocha la tête. Ces forceps représentaient le travail de milliers de mineurs et d'artisans. Leur fabrication avait asséché plus d'une veine de sang-métal. Ils étaient irremplaçables.

— Faites préparer les hommes, ordonna le Seigneur-Loup à ses conseillers. Qu'ils vident le trésor de Sylvarresta ; quant à la nourriture, nous la réquisitionnerons en chemin dans les villages que nous traverserons. Départ dans une heure.

— Et les chevaux ? Vos soldats doivent avoir des montures, fit observer Feykaald.

— Ils ont suffisamment de Dons pour s'en passer. Les chevaux ordinaires ont besoin de plus de soins et de repos qu'eux. Nous viderons les écuries de Sylvarresta ; pour le reste, mes hommes n'auront qu'à courir.

Cent soixante lieues... Raj Ahten pouvait couvrir cette distance en quelques heures, mais ses archers n'avaient accepté qu'un seul Don de Métabolisme chacun. Ils n'atteindraient pas Longmot en moins d'une journée.

Raj Ahten devrait laisser là ses noms, qui le ralentiraient. Les géants et les molosses de guerre, eux, tiendraient sans doute le coup.

— Et vos Dédiés ? protesta à nouveau Feykaald. Vous en avez deux mille ici. Nous n'avons pas les moyens de les déplacer, ni suffisamment de gardes pour les protéger.

— Qui parle de les protéger ? répondit Raj Ahten avec un sourire qui fit froid dans le dos de son conseiller, qui en avait pourtant vu d'autres.

— Si vous ne le faites pas, Orden en profitera sûrement pour attaquer et pour les tuer ! s'étrangla Feykaald.

— Evidemment. Mais leur mort me servira.

— De quelle façon ?

Toute la magnificence et la cruauté de ce plan apparurent soudain à Jureem, qui répondit à la place de son maître :

— Leur meurtre engendrera des frictions entre les royaumes du Rofehavan. Depuis des années, ils nous opposent un front uni. En massacrant le peuple de son plus vieil ami, Orden nous affaiblira pendant quelques jours, mais il désunira le Rofehavan à jamais.

« A supposer qu'il s'échappe avec les forceps, tous les autres souverains le craindront. Les seigneurs heredoniens le mépriseront et chercheront peut-être à se venger de lui. Tout cela sera au détriment de la Maison Orden, et nous savons que sa destruction est la clé de la conquête du Nord.

Le conseiller s'était exprimé sur un ton triomphant. Pourtant, il était attristé par ce gaspillage.

Beaucoup d'hommes ne savaient pas mettre leurs attributs à profit ; la sagesse commandait de les leur prendre pour en faire bon usage. Mais les sacrifier de telle façon... c'était vraiment regrettable.

Jureem et Feykaald crièrent des ordres ; bientôt, la cour et les remparts du château grouillèrent d'activité tandis que l'armée de Raj Ahten préparait son départ.

Perdu dans ses pensées, le Seigneur-Loup se dirigea vers les écuries royales, un bâtiment de bois neuf haut de deux étages. En haut, on entreposait le grain et le fourrage ; en bas, les chevaux de Sylvarresta.

Des soldats couraient en tous sens, s'emparant des montures qui leur tombaient sous la main et harcelant les palefreniers pour qu'ils les sellent au plus vite. La plupart des stalles étaient occupées par des chevaux Dédiés, auxquels seuls des harnais fixés au plafond permettaient de tenir debout. Des hirondelles de cheminée entraient par les portes grandes ouvertes et survolaient la cohue en pépianant.

Entre les étalons de Sylvarresta et ceux amenés par la garde d'honneur de Raj Ahten la veille, il y avait de quoi monter une cavalerie décente.

Une odeur de crottin et de sueur flottait dans l'air, irritant l'odorat développé du Seigneur-Loup. Deux fois par jour, il obligeait un palefrenier à baigner sa monture dans de l'eau de lavande et de persil. Ici, au milieu de tant d'étalons, une telle mesure ne servait à rien.

Un garçon d'écurie aux cheveux noirs était en train de seller un cheval de force — un bon, d'après le nombre de runes qui marquaient son pelage. L'homme avait la peau trop pâle pour venir du sud ; sans doute faisait-il partie des serviteurs de Sylvarresta dont Raj Ahten avait « hérité ». Entendant approcher le Seigneur-Loup, il jeta un regard nerveux par-dessus son épaule.

— Emmène tous les chevaux de force aux portes de la ville, lui ordonna Raj Ahten. Garde les meilleurs pour le conseiller Feykaald, et surtout pour le chancelier Jureem. C'est bien compris ?

Le jeune homme hocha la tête, terrifié. Il prit l'étalon par la bride et s'éloigna d'un pas vif. Raj Ahten eut un sourire indulgent : il avait parfois cet effet sur les personnes impressionnables.

Vu de dos, le garçon d'écurie avait quelque chose de vaguement familier. Mais quand le Seigneur-Loup essaya de se rappeler où il l'avait rencontré, sa mémoire lui sembla enveloppée de coton. Puis il se souvint : il l'avait croisé dans la rue ce matin, tandis qu'il partait affronter les troupes d'Orden.

Lorsqu'il se retrouva seul dans la stalle vide, Raj Ahten se tourna vers son Diem et le saisit à la gorge. Pendant tout le trajet, l'homme l'avait suivi à deux pas plus loin que d'habitude : un aveu de culpabilité, ou au moins de crainte.

— Que sais-tu de cette attaque à Longmot ? cria-t-il en soulevant le Diem de terre. Qui m'a trahi ?

— Pas.... argh... moi, gargouilla le Diem, de la sueur coulant sur son front.

Il agrippa le poignet de Raj Ahten à deux mains pour l'empêcher de l'étrangler.

— Je ne te crois pas, siffla le Seigneur-Loup. Tu es le seul qui ait pu le faire.

— Non ! Nous ne... nous mêlons pas des affaires des hommes.

L'historien semblait terrifié.

Un instant, Raj Ahten songea à lui briser le cou. Même s'il disait la vérité, il restait dangereux, une vermine dont le Seigneur-Loup mourait d'envie d'être débarrassé. Mais s'il cédait à son impulsion, tous les Diems du monde s'uniraient pour révéler ses secrets à ses ennemis : plans d'attaque, localisation de ses vecteurs...

Raj Ahten reposa lentement le Diem sur le sol.

— Je te tiens à l'œil, grogna-t-il.

— Moi aussi, répliqua l'historien en se frottant le cou.

Raj Ahten se détourna et sortit des écuries. Le capitaine de sa garde l'avait informé que Gaborn Val Orden avait tué un de ses chasseurs non loin de là ; il voulait suivre la piste qui partait du cadavre.

Le Seigneur-Loup avait reçu les Dons d'Odorat de plus d'un millier d'hommes. Ses éclaireurs tiraient les leurs de chiens. Ils craignaient donc l'aconit que transportait le prince.

— Où allez-vous, ô Lumière Divine ? s'enquit Jureem.

— Chasser le rejeton d'Orden, répliqua Raj Ahten. Pendant que ses hommes préparaient leur départ, il s'occuperait de manière fructueuse.

— Ce misérable est peut-être encore en ville. Et certaines tâches ne doivent pas être confiées à des subalternes, conclut le Seigneur-Loup avec un rictus carnassier.